

La porte de Brécheliant

« Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte. »

Gaëlle Laurier

La porte de Brecheliant

« De tous les chevaliers de la Table ronde survécut Morvran, chacun pensant que c'était le diable, l'évitait. »

Extrait de « Contes et Légendes du pays Breton »,
Yann Brekilien.

« Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte. »

Les bardes ne nous auront conté que la surface, oubliant moult détails, colmatant les brèches de la mémoire ou de l'ignorance par des rumeurs. Ou pis, quelques tromperies. Ne souhaitant que colporter la légende à travers les siècles. Ne songeant point qu'elle troublerait les générations futures.

Une histoire mêlant magie, voyage temporel et paradoxe entre deux réalités.

Morvan est un descendant contemporain des druides de Bretagne et gardien du secret de la porte de Brecheliant, reliant le VIe au XXIe siècle. Parti à la recherche de ses proches enlevés dans le passé, il y deviendra chevalier, servant sous les ordres du légendaire Arthur.

Mais il s'apercevra également que l'histoire de Camelot n'est pas tout à fait celle qui nous est parvenue. Poursuivant un mystérieux assassin dans le présent, il sauvera et protégera Gaëlle, sa cible. Contrainte de suivre son agresseur dans le passé, elle y découvrira un monde en guerre fait de magie, de vengeance et de trahisons.

La porte de Brecheliant est une fiction basée sur une légende, n'allez point perdre vostre temps à parcourir les œuvres de Geoffroy de Monmouth, Chrétien de Troyes ou d'autres afin d'en dénicher les incohérences. Cette histoire est la mienne. Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte. Si vous choisissez d'ouvrir ce livre, passons alors ce contrat, acceptez qu'il n'existe pas qu'une seule version du passé se poursuivant dans une unique dimension…

NDLA : afin de ne pas alourdir les dialogues plus que nécessaires tout en offrant une impression d'immersion dans le passé (plus ou moins), certains mots des dialogues considérés en langue ancienne se sont glissés dans le texte. Ces dialogues sont tous représentés en italique, vous l'aurez très vite compris. Dont notamment les prénoms de nos héros, Morvran, Myddrin et Owain.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Prologue

Les premières étoiles commençaient à briller lorsqu'ils arrivèrent à l'orée de la clairière via le sentier. À demi caché par les fougères et les buissons, ce chemin n'était connu que par peu de gens et les lieux idéalement dissimulés par une dense forêt, entouré de petits rochers moussus. À croire qu'un puissant mage des temps anciens avait souhaité que l'on ne la trouve que si l'on savait ce que l'on cherchait. Elle abritait en son centre, un large anneau de pierre posé debout et marqué de symboles runiques. Bien que cette courte trouée fût envahie par la flore, les nombreux passages au cours de l'année lors des fêtes et autres assemblées druidiques avaient eu raison des nouvelles pousses, ne laissant qu'un tapis d'herbes et de mousses.

Depuis une dizaine de mètres, le son des bodhráns leur parvenait, faisant sourire Evan Aubert ainsi que son épouse Lena. Il la tenait tendrement contre lui par la taille tout en écartant les branches devant eux.

— Nous aurions peut-être dû emmener Morvan, il meurt d'envie d'assister à une réunion.

— La prochaine fois sans faute, promit Evan, profitant de l'occasion pour sceller sa parole d'un baiser sur le front de sa femme. D'ici là, il sera capable de contrôler l'ouverture de la porte et pourra s'en acquitter officiellement devant nous tous.

Un vent léger, tout juste capable de faire frissonner les plus frileux, raviva le parfum des mousses et des champignons provenant des sous-bois. Un flûtiste vint à accompagner les percussions et les voilà comme plongés au cœur d'une autre ère sans pour autant avoir quitté le quotidien. Les Aubert furent chaleureusement accueillis. Lena remit un panier rempli de provisions à une dame âgée qui s'informa de leur santé, des dernières nouvelles, mais également de leur fils.

— Il sera bientôt prêt, il lui tarde de franchir la porte et de découvrir ce qui se cache derrière.

— Alors il est plus que prêt, il doit être impatient, sourit la vieille femme.

La fête battait son plein, il était temps de passer à l'objectif de la réunion. Les Aubert se placèrent devant l'anneau de pierre. Côte à côte, ils levèrent le bras, tenant tous deux la même brindille, ramassée au hasard, l'utilisant tel un catalyseur magique.

L'air alentour vibra tandis que de son centre, une légère déflagration semblable à un lointain tonnerre perça la nuit. Loin de s'en inquiéter, tous s'approchèrent de quelques pas.

Plus aucun son ne se fit entendre, ni le chant des oiseaux nocturnes ni les coassements des batraciens d'un étang proche. Même le vent s'était tu. Et alors qu'ils s'attendaient à voir réapparaître leurs amis, partis depuis quelques semaines dans un passé qui leur était cher et à les accueillir comme il se devait, ce furent deux corps en sang qui tombèrent à leurs pieds.

Le couple se précipita sur les dépouilles, espérant qu'ils soient encore en vie. Evan tâcha de ranimer l'un d'eux devant l'assemblée ébahie et horrifiée par ce spectacle. Quelques-uns qui s'étaient avancés inquiets furent criblés de flèches provenant de la porte. Evan et Lena y échappèrent de peu.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança un homme.

— L'Ordre des Preux ! Ils ont découvert la porte depuis l'autre côté ! Fuyez ! Fuyez tous !

En un instant, ce fut la panique.

Chapitre 1

Narration de Gaëlle

Je versai la quantité idéale de pâte sur la plaque chauffée avant de l'étaler à l'aide de la rozell. Le liquide épais occupa toute la surface, l'appareil habilement dosé ne provoquant aucun débordement. Je devais avouer que j'étais plutôt fière de moi. Mes premières tentatives il y a quelques mois d'ici étaient de véritables catastrophes, mais mes patrons s'étaient montrés très patients. Pourtant, ce n'était pas gagné au départ puisque je n'avais jamais fait la moindre galette ni même la moindre formation dans tout ce qui concernait la restauration. J'avais beaucoup progressé depuis.

— Gaëlle ? Tu m'en fais encore trois ?

— Oui madame !

Alis et Gregor Aubert formaient un couple un peu vieille France, mais très sympathique. Leur crêperie se situait à l'ouest de Rennes, non loin de l'Université. La majorité des clients était d'ailleurs composée d'étudiants. Une ambiance jeune qui tranchait avec la décoration à l'ancienne et typique de la région. Murs en pierres, charpente apparente en bois brut. Linge de table et de fenêtre en lin écru. Mais c'était justement ce léger paradoxe qui faisait tout son charme.

Nous étions en plein été, les journées plus calmes qu'en période scolaire me laissaient un peu de temps libre pour bouquiner. Ce qui portait à croire que ma présence n'était pas si indispensable, pourtant les jours d'affluence, le rythme plus soutenu des commandes prouvait le contraire. Les trois crêpes prêtes, je disposai la garniture, laissant encore cuire un moment. Gregor discutait avec la clientèle tandis que son épouse s'occupait de la caisse. Les clients servis, je repris ma lecture, posée sur un haut tabouret derrière le comptoir et les biligs.

Un jeune homme entra, faisant tinter le mobile suspendu derrière la porte. Les tubes de métal aux longueurs inégales se percutant emplissaient l'air d'un agréable son de carillon. Si je connaissais tous les habitués désormais, celui-ci ne me disait rien du tout. Immédiatement, Alis sortit de derrière le comptoir et l'accueillit avec enthousiasme.

— Morvan ! Cela fait si longtemps ! Depuis quand es-tu revenu ?

— *En la nuit, grand-mère, mais pour nul trésor au monde je n'eusse voulu tarder davantage à vous venir saluer tous deux.*

Il sourit et je m'étonnai de cette curieuse façon de s'exprimer tandis qu'il se reprit, souriant timidement.

— Vous m'avez terriblement manqué.

Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur. Si en général, les garçons pouvaient montrer une certaine gêne devant tant d'effusion, celui-ci semblait réellement heureux de la revoir. Son large sourire le prouvait, c'en était touchant. Gregor se hâta de les rejoindre. Plus réservé, mais néanmoins ravi lui aussi, il le saisit simplement par les épaules dans un élan affectueux. Parmi les clients habitués, deux autres se levèrent et virent lui serrer la main, réclamant de ses nouvelles. Décidément, il faisait tout à coup figure de vedette locale. Pourtant, je ne l'avais encore jamais vu par ici. Il s'était sûrement absenté depuis une époque antérieure à celle de mon embauche.

Sans doute afin de se montrer poli, il s'approcha ensuite du bout de comptoir derrière lequel je me tenais et je me relevai, assez intriguée par le sourire franc qu'il affichait constamment. Hélas, celui-ci s'estompa doucement, faisant place à un air plus méfiant qu'amical lorsqu'il arriva à ma hauteur.

— *Que fait-elle céans* ? questionna-t-il ses proches sans même me saluer ni me quitter des yeux.

Son visage se ferma complètement, il fronça des sourcils et pinça les lèvres. J'en restai bouche bée, mais surtout embarrassée devant tout ce monde, ne comprenant pas ce que j'avais pu faire pour lui déplaire subitement.

— C'est Gaëlle. Elle travaille ici depuis environ six mois et nous est d'une grande aide. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Nous verrons.

Il se détourna. Aussi froid qu'un iceberg, à la limite de l'hostilité. Était-ce parce que j'étais arrivée en ville il y a moins d'un an et que je faisais figure d'étrangère à ses yeux ? Cela me mit mal à l'aise durant tout le temps où il demeura à la crêperie et j'osai à peine tourner la tête dans sa direction, recroisant son regard suspicieux dès qu'il le lançait de mon côté. Finalement, je préférai retourner dans mon livre et tâcher d'oublier cette drôle de rencontre.

Cette impression hostile laissée derrière moi lorsque vint la fermeture, je me dirigeai vers la station Villejean. Il faisait encore beau temps bien que le ciel plus au nord commençât à se couvrir,

je préférais marcher un peu afin d'en profiter. Rentrer en retard était inenvisageable. Ma mère allait s'inquiéter plus que de raison comme toujours tandis que mon beau-père me questionnerait, soupçonnant je ne sais quoi. Depuis leur mariage, après le départ de mon père, ils adoptèrent un mode de vie très austère, peuplé de règles et de contraintes à ne surtout pas enfreindre. J'eus alors le choix entre deux possibilités. L'une étant de tenter d'imposer ma propre vision des choses, emplie de plus de libertés, mais j'aurais très certainement échoué. L'autre de m'y soumettre et d'éviter le conflit. J'avais opté pour la seconde.

J'attendais le métro tout en triturant machinalement la petite croix ancrée en argent que je portais constamment autour du cou. Mes parents en possédaient une presque identique et avaient insisté pour que je la porte en toute circonstance. Toujours prise par ma lecture, ne levant le nez que lorsque la rame arriva à quai, je montai et allai m'asseoir à la première place de libre non loin des portes. De temps à autre, je vérifiai l'avancée de mon parcours, ne souhaitant pas rater la station Anatole France où je descendis.

Les mauvaises langues disaient bien souvent que la Bretagne n'était pas réputée pour son beau temps, il y avait pourtant bien pire comme climat et l'été était tout aussi agréable que dans la région Parisienne où nous habitions avant.

Mon père, lui, était breton. D'où l'origine de mon prénom tandis que ma mère avait toujours vécu en banlieue. À l'époque où il était encore avec nous, ils rêvaient de s'installer dans la région. Étrangement, il avait fallu que mon beau-père soit muté à Rennes pour que cela se fasse enfin. Il était professeur de théologie à l'Université. Un homme très croyant, pas très loin du fanatisme. Ma mère s'était très vite raccrochée à sa foi.

J'arrivai non loin de chez moi lorsque le ciel s'assombrit. Le vent se leva soudainement, amenant avec lui une myriade de nuages noirs et épais, il ne tarda pas à pleuvoir. Je me hâtai à rejoindre un abri dans l'entrée d'un immeuble. J'aimais la pluie, mais je devais avouer que le choix entre un rhume potentiel et des remontrances fut vite fait. Afin d'y pallier, je pris mon téléphone et expliquai à ma mère la raison d'un retard qui ne serait certes pas bien long, mais certain.

— Maman ? Il s'est mis à pleuvoir, je suis à quinze minutes de la maison, à l'abri, je rentre bientôt.

Elle parut contrariée.

Tout en raccrochant, il me sembla reconnaître le garçon si populaire, mais également si hostile de tout à l'heure. Il se tenait au volant d'une voiture stoppée de l'autre côté de la rue. La pluie faisant office de barrage visuel, je n'en étais pas bien sûre. Finalement le véhicule redémarra et son

chauffeur entama une manœuvre afin de se positionner face à moi. Après un moment où je tentai encore de cerner ses traits, il descendit sa vitre et m'interpella.

— Gaëlle, est-ce bien là vostre nom ? Sommes-nous éloignés de vostre demeure ? Si le cœur vous en dit, je puis vous y reconduire.

Il me vouvoyait ? J'hésitai, la maison n'était pas bien loin et malgré que ce garçon semblait avoir de bonnes relations avec mes patrons, je ne le connaissais pas particulièrement. Poliment, je refusai. Il ouvrit sa portière.

— Je vous requiers pardon pour mon maintien de tantôt, je suis le petit-fils d'Alis et de Gregor. Prenez donc siège, je vous en prie.

Je mis une demi-seconde à comprendre où il voulait en venir. Peut-être pouvais-je lui faire confiance après tout et ses excuses me paraissaient sincères bien qu'étrangement formulées. Je me pressai à rejoindre l'habitacle, le remerciant au final et lui indiquai mon adresse.

Chapitre 2

Narration de Morvan

Le tintement du carillon de la porte figea en mon cœur un sentiment assez déroutant lorsque cette fille sortit à l'heure de la fermeture. Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue avant de me lever et de filer droit vers l'arrière-boutique auprès de grand-mère Alis.

— Elle porte l'emblème de nos ennemis, pourquoi travaille-t-elle ici ?

Je ne souhaitais pas me montrer agressif, mais ce symbole à son cou ne m'inspirait que du mépris. Voilà des siècles que le conflit existait, ayant causé d'innombrables victimes dont mes parents. J'étais assez bien placé pour le savoir puisque j'avais assisté à la naissance de l'Ordre des Preux et à l'énonciation de ses objectifs meurtriers, il y avait quelques mois à peine, quatorze siècles plus tôt.

— C'est une gentille fille, tu verras. Ne la juge pas trop vite. Lorsqu'elle est arrivée ici pour la place, nous avons bien remarqué nous aussi, mais son nom est Esnault. C'est la fille de Keran, celle qu'il a eue lorsqu'il vivait à Paris.

Ma respiration se coupa instantanément à l'évocation de ce nom. Me replongeant des années en arrière. Ma famille, du moins de ce côté de l'arbre généalogique, les Aubert, faisait partie des dernières détentrices du savoir des anciens druides de Bretagne. J'avais moi-même suivi ces enseignements. Keran lui aussi était des nôtres. Ainsi que le plus vieil ami de ma famille. Il avait quitté la région pour ce qui devait être une courte période, mais ne revint que des années plus tard lorsque mes parents disparurent. Entre-temps, il avait rencontré une femme, l'avait épousée et eut un enfant. Et vraisemblablement, c'était cette Gaëlle.

— Que fait-elle ici ? Après toutes ces années, il y a une raison à sa présence ?

— Rien de ce que tu pourrais penser, sa mère s'est remariée et le hasard a fait que son beau-père soit muté ici.

— J'ai du mal à croire en un tel hasard. Surtout avec ce qu'elle porte autour du cou. Aurais-tu son adresse ?

— Morvan ! Tu ne lui feras pas de mal au moins ! s'inquiéta-t-elle.

Hélas, je ne pouvais rien lui promettre, c'était encore trop tôt pour en décider. J'étais redevable auprès de son père, pour l'heure c'était la seule raison valable. Quoi qu'il en fut, ce n'était pas elle que j'avais poursuivie jusqu'ici.

— Elle vit non loin du fleuve. Mais je t'en prie, ne lui fais pas de mal. Tu es parti bien longtemps et dans une époque où l'on réglait sans doute les conflits de manière brutale, mais plus maintenant.

Je soupirai. Alis semblait tenir à cette fille et je ne souhaitais pas lui faire de peine. Aussi, je me promis de bien peser le pour et le contre avant de prendre la moindre décision, hochai de la tête à sa demande et sorti avec l'espoir de la rattraper en route.

Heureusement que les réflexes de la conduite m'étaient restés. Je n'eus pas trop de mal, comme pour me rendre jusqu'à la crêperie, à m'habituer de nouveau à la circulation en ville, de me souvenir de la signification de ces panneaux. Tout en ce monde, quelle que soit l'époque, reposait sur des codes.

Je me garai un moment, la tête me tournait un peu. Non, après tout, c'était peut-être encore trop tôt pour me considérer comme tout à fait réintégré. Le bruit m'indisposait déjà, l'odeur des gaz d'échappement me fit suffoquer et je demeurai prostré un instant le front posé contre mon volant. J'aurais préféré n'entendre que la brise dans les feuilles, n'humer que le parfum des champignons et de la mousse. Même celui des pierres humides du château m'aurait convenu. Avais-je encore ma place ici, dans cette époque ? Avec tous ces codes modernes. Compliqués. Peu d'argent, pas de travail, disparu depuis deux ans en plus de mes nombreuses allées et venues. Je n'osais imaginer les formalités et les explications à fournir pour remédier à tout cela. Je ne me sentais plus vraiment chez moi. Était-ce judicieux de compter rester ? Je pensais dès lors que s'il n'y avait pas eu mes grands-parents ainsi que le risque qu'il leur arrive quelque chose, je ne serais jamais revenu.

Le menton posé sur le haut de mon volant à présent, je reconnus sa silhouette sortant d'une bouche de métro avant de se précipiter vers l'entrée d'un immeuble. Je me redressai et constatai que de grosses gouttes frappaient les pavés ainsi que mes vitres désormais, les nuages sombres de tout à l'heure ayant gagné du terrain étaient juste au-dessus de nous. Je ne m'en étais même pas aperçu.

Je manœuvrai afin d'être au plus proche de cette fille, au ras du trottoir et l'invitai à monter. Utilisant cette pluie subite comme prétexte, j'espérais me montrer suffisamment convivial. Elle se fit méfiante, mais je fus plus convaincant.

Manque de chance, elle vivait dans un immeuble et non une maison privée. Et je me voyais mal lui demander quel était son étage ni l'interroger sur ce qui me turlupinait sans attiser ses soupçons.

Elle me remercia et se sauva aussi rapidement qu'elle le put. Quant à moi, je demeurai là. Longtemps.

Moteur éteint. La nuit tombée amenant avec elle la quiétude qui me manquait, plongeait l'avenue dans un quasi-silence apaisant. Le bruissement des feuilles d'un arbre pratiquement aussi haut que l'immeuble où vivait cette Gaëlle me berça jusqu'à m'inciter à m'assoupir.

J'avais baissé la vitre de mon côté, laissant pénétrer un peu de fraîcheur dans l'habitacle. Ce qui n'était pas une sage décision puisque ce fut de là que vint le premier coup. Mon crâne rebondit durement contre l'appuie-tête alors que je me tins le front par réflexe.

Étonnant comme l'on pouvait remarquer immédiatement de tout petits détails, bien avant de cerner les traits de celui qui m'avait frappé directement au visage depuis le trottoir. Le reflet d'une lumière de rue fit briller l'argent de la croix portée à son cou. L'impact de son poing fut violent, me sortant de mon assoupissement, il me fallait le temps de me reprendre. De quoi lui laisser l'occasion d'ouvrir ma portière, me tirer à terre puis de me traîner jusqu'à l'entrée d'une cour menant aux garages situés à l'arrière de l'immeuble.

À l'abri des regards, il me tint debout par le col, maintenu contre le mur en béton de ce large couloir et me frappa de son genou au ventre, me coupant le souffle. J'étais à la limite de rendre mon repas. Je me pliai en deux et fus étonné qu'il s'écarte plutôt que de poursuivre sans hésiter. À sa place, je ne me serais pas laissé cette chance.

Si mes compagnons chevaliers me voyaient à cet instant. Ils en viendraient à se moquer de moi, m'inviteraient à me redresser et à lui asséner un bon retour des choses. Ils iraient même jusqu'à me lancer quelques quolibets afin d'attiser ma hargne. De quoi les prendre eux-mêmes en grippe si je ne les connaissais pas suffisamment pour savoir que leur but était simplement de m'inciter à me relever, à combattre, confiants de mes capacités à m'en sortir seul. Sinon, pas un n'aurait hésité à me seconder.

Aucun d'entre eux n'était là en ce moment. En cette époque, ils faisaient tous figure de légende, de souvenir, de chimère. Ployé, j'usai de cette posture afin de foncer, tête en avant vers son estomac. Le plaquant à son tour contre la paroi d'en face. Était-ce celui que j'avais poursuivi depuis le passé ? Il me prit à la gorge, pressant son avant-bras contre ma glotte, serrant jusqu'à me troubler de vertiges.

En d'autres temps, de s'attaquer à un chevalier dans le but de lui donner la mort l'aurait mené à la sienne. Cherchant à m'en détacher, je tirai son pull, pris mes doigts dans sa chaîne et lui arrachai sa croix, preuve de son dévouement à la cause de ces rats. Subitement, sans que je

comprenne la raison et bien avant de m'achever, il me relâcha. Je tombai à genoux, reprenant l'air qui m'avait manqué, la trachée en feu. Mais lorsque je parvins à rejoindre la rue, il avait disparu.

Je n'étais toujours pas bien certain de l'implication de cette fille dans tout cela, mais le simple fait de l'approcher aurait pu me coûter la vie.

Chapitre 3

Narration de Gaëlle

Le petit-fils prodigue revint déjeuner à la crêperie dès le lendemain. Il m'avait ramené jusqu'à chez moi la veille, mais ne se montrait toujours pas plus chaleureux pour autant. Se contentant de m'observer tantôt de face, tantôt du coin de l'œil. Il m'avait à peine dit bonjour. À croire qu'il craignait que je file avec la caisse.

Sans compter que mon beau-père surprit mon arrivée avec lui, scrutant la rue depuis la fenêtre. Il me fit passer un véritable interrogatoire. Qui était-ce ? Comment l'avais-je rencontré ? Qu'est-ce que je faisais avec lui ? Je ne lui répondis que la vérité, rien de plus. Qu'il s'agissait du petit-fils de mes patrons et que, pour se montrer poli, il m'avait raccompagnée à cause de la pluie. Cela n'augurait décidément rien de bon si je souhaitais avoir une quelconque vie sentimentale un jour. Jusque-là, le peu que j'en eus fut toujours réduit à néant et je savais que tant que je vivrais sous son toit, il n'en serait pas autrement.

En plus d'être inamical, Morvan Aubert semblait également porté sur la violence. Ou alors s'était-il fait agresser ? Sa grand-mère s'était précipitée à son arrivée, l'entrainant avec elle à l'arrière afin de voir ses ecchymoses de plus près. Il était affublé d'un œil au beurre noir et je devais avouer que cela attisait mon petit côté curieux. Je tendis l'oreille vers ce qui se disait, mais ils parlaient bien trop bas pour que j'en apprenne plus.

Finalement, il s'installa à l'une des tables. Gregor lui proposa immédiatement de lui servir ce qu'il préférait, ce qui signifiait que j'avais une crêpe de plus à faire.

— C'est pour moi, merci grand-père. Et faites-en deux Gaëlle, vous viendrez vous restaurer à ma table, je vous prie.

Je jetai un regard perplexe vers mon patron qui fit comme s'il n'avait rien entendu bien qu'il prît tout de même de quoi préparer une garniture supplémentaire. Voilà qu'il me demandait de manger avec lui, me laissant stupéfaite. Se rendait-il compte à quel point il pouvait être déroutant ? Et cette façon de parler. Si sûr de lui et comme sortie d'un autre âge. Mais s'il voulait enfin sympathiser, pourquoi pas.

J'apportai les assiettes dès qu'elles furent prêtes et m'assis face à lui. Vu de plus près, son coquard m'arracha une légère grimace.

— Vous vous êtes battu ? C'est douloureux ?

— Ne vous inquiétez pas, j'en ai connu bien d'autres, cela ira.

Il préféra donc s'attaquer à son plat plutôt que de dialoguer plus longuement et je sentis poindre une légère frustration. Ce qu'il pouvait manger vite ! Il avait presque terminé que je l'observais encore. Il cessa un moment, bouche pleine et avala rapidement avant de me demander si quelque chose n'allait pas.

— Si si, tout va bien. Je me demandais juste comment c'était arrivé.

— Au bas de votre immeuble, cette nuit. Quelqu'un m'a sorti de force de ma voiture et a tenté de me tuer.

Je l'observai, complètement abasourdie par cette réponse incroyable alors qu'il se reportait sur le reste de sa crêpe. Ne sachant si je devais le croire ou trouver ça totalement absurde. Finalement, j'optai pour la seconde solution et souris légèrement. Il finit par repousser son assiette vide et s'attarda longuement sur moi, me fixant, les bras croisés sur la table. C'était qu'il avait l'air sérieux en plus !

Le bout de son nez et ses pommettes se mirent à rougir et je devais avouer que moi-même, je me sentis touchée en plein cœur par ses iris d'un vert limpide. Comme si une émotion intense et incontrôlable tentait de s'éveiller en moi, une impression de déjà vu que je ne m'expliquais pas. Afin de couper court à cela, je baissai le regard.

— Ce n'est pas très gentil de mentir, vous savez. Je ne demande qu'à vous croire.

— Je n'en ai pas le droit.

— De me dire ce qui s'est réellement passé ?

— Non. De mentir. Je suis chevalier de l'Ordre de la Fraternité de la Table ronde et j'ai fait vœu de véridicité.

— Dans un jeu de rôles, vous voulez dire ? l'interrogeai-je, de nouveau perplexe et étonnée par sa réponse. Lequel jouez-vous ?

— Je suis Sir Morvran, finit-il par sourire. Ce n'est pas un rôle.

— Alors si c'est vrai, comment y êtes-vous parvenu ? m'amusai-je. Dites-moi, comment devient-on chevalier ?

De le voir sourire et partir vers un sujet semblant lui délier un peu la langue m'incita à le questionner. J'aurais préféré cela dit qu'il n'invente rien d'aussi insensé, mais j'adorais ces légendes. Tout comme je préférais le voir avec ce visage plus amical.

— Il faut être de noble lignage ou accomplir un fait d'armes héroïque. Sauver la vie du roi par exemple.

— C'est ce que vous avez fait ? Vous avez sauvé le roi Arthur ?

— Pas exactement. Mais je ne vous le dirai que si vous aussi, vous répondez à ma question.

— Laquelle ?

— D'où tenez-vous cette croix que vous portez ? Savez-vous ce qu'elle signifie ?

Ma croix ? Quelle importance ? Mais si je voulais entendre la suite de son histoire, autant le lui dire. Pour ce que cela changerait.

— De mes parents je crois. Je l'ai depuis toujours. Ils en feraient une jaunisse si jamais je l'oubliais quelque part, plaisantai-je. Surtout mon beau-père. Et pour la signification ? Je ne sais plus vraiment, je pense qu'on me l'a dit, mais entre les cours de théologie et de latin qui, au final, ne me serviront jamais à grand-chose… il est très croyant en fait.

— Et vous ?

— Heu oui. Moi aussi, mais pas à ce point-là. Il respecte tout à la lettre, cela fait un peu trop pour moi, je dois l'avouer.

— Donc, vous ne savez rien de l'Ordre des Preux ? Vous n'en faites pas consciemment partie ?

— L'Ordre de… quoi ? Oh… désolée.

Mon portable se mit à sonner, coupant court à cette discussion bizarre. Je le vis simplement souffler, comme soulagé. Quel étrange garçon tout de même. Bien sûr que non, je ne faisais partie de rien de tout ça et ma famille non plus que je sache. Au bout du fil, c'était ma mère. Étonnant qu'elle m'appelle. Plus encore puisque c'était pour me demander de faire du baby-sitting après le travail chez l'une de ses pieuses amies justement.

— Je devrai rentrer tard ?

— Après minuit oui, on te ramènera ensuite. Ce n'est pas très loin, mais c'est plus sûr.

— Très bien.

J'étais soufflée et observai mon appareil un moment après avoir raccroché. Si j'avais déjà gardé leur fils plusieurs fois ce ne fut jamais à des heures aussi tardives, j'étais limite sous la loi martiale et soumise à de stricts couvre-feux d'habitude.

— Tout va bien ? s'inquiéta Morvan.

— Heu oui, on me demande juste de faire du baby-sitting dès que j'aurai terminé ici.

— Souhaitez-vous que je vous y emmène ?

Chapitre 4

Narration de Morvan

Je n'aurais jamais imaginé qu'une femme de cette époque puisse me croire aussi facilement. Était-ce parce qu'il s'agissait de la fille de Keran, lui avait-il parlé de quelque chose lorsqu'elle était enfant ? Ou faisait-elle semblant ?

Elle m'avait demandé ce que j'avais bien pu accomplir de si héroïque qui fit de moi un chevalier. Je lui avais alors conté que j'étais tombé au bon moment afin d'empêcher une embuscade ainsi que la mort de plusieurs chevaliers portant un message de la plus haute importance. Cela m'avait permis de me faire remarquer et d'être formé en tant qu'écuyer pour commencer, chevalier ensuite. Et pour répondre à ses autres questions, non, je n'avais pas sauvé directement la vie du Roi Arthur.

Oui, Dame Gwenhwyfar ou Guenièvre selon ses connaissances était aussi belle qu'on le disait, bien qu'elle possédât un caractère moins doux. Et Lancelot aussi valeureux. Enfin, oui, j'avais rencontré Merlin, ou plus précisément *Myrddin* selon son nom véritable, en personne. Rarement et brièvement cela dit, il demeurait très discret.

Je conduisis Gaëlle jusqu'à l'adresse où devait avoir lieu cette soirée de baby-sitting. Cette fois, pas d'imprudence, je me garai quelques dizaines de mètres plus loin et gardai mes fenêtres fermées afin de ne pas être importuné. Sur le point de quitter la voiture, elle revint malgré tout sur une question qui semblait la tracasser depuis un moment, suscitant le plus vif intérêt chez elle.

— Vous savez, vous pourriez changer le cours des choses. Empêcher la mort d'Arthur je veux dire. Tout le monde sait qu'il a été trahi et tué par son fils, Mordred. Vous seriez devenu un héros et le nom de Sir Morvran aurait traversé les siècles.

— C'est une possibilité en effet. Mais il y existe un léger détail qui empêche cette bien jolie théorie.

Elle m'observait, alors que je captais toute son attention. Bien entendu qu'il était tentant d'empêcher cet odieux crime. Mais cela soulevait des questions assez pertinentes. Comme de se demander si cela ne risquait pas d'impacter le futur du royaume. Avant mon départ, la situation à

Camelot s'avérait instable et ce cher Arthur justement, venait d'autoriser la fondation d'un Ordre chrétien, l'Ordre des Preux. Ceux-ci, ne songeant qu'à imposer la religion du dieu unique à travers la petite et la grande Bretagne, comptaient éradiquer tout adepte des anciens cultes. Et cela ne signifiait pas simplement tenter de les convertir en douceur. Les premiers visés étant les mages, les sorciers ainsi que les druides, forcément.

Qu'allait-il advenir de ceux appréciés à la cour et servant le Roi ? Très simple, nous bénéficions d'un passe-droit. Myrddin, en tant que vieil ami du souverain et son plus fidèle conseiller y était toléré tandis que j'avais dû faire vœu de véridicité afin que jamais je ne trahisse ma parole et n'use de mes enseignements contre la couronne. Il n'y avait rien de plus sacré qu'un vœu de chevalier.

Tenter de parler au Roi fut bien entendu l'une de mes priorités, surtout sachant ce qu'il adviendrait de cet Ordre dans le futur, toujours présent à l'heure actuelle, et étant à l'origine de terribles massacres au cours des siècles. Mais il n'avait rien voulu entendre, les conflits en Gaule lui occupant l'esprit. Je devais être bien heureux de ne pas me retrouver destiné au même sort que le petit peuple. Tâcher de lui prouver à quel point je lui étais loyal et le sauver de ce Mordred, était donc une option envisageable pour qu'il s'attarde sur mes suppliques. Mais léger détail, aucun fils né d'une union illégitime ou de chevalier portant ce nom ne m'avait été présenté, toute cette partie de l'histoire n'était très certainement que légende.

— Mordred ou plutôt *Medrawt* n'existe pas.

Je m'étais alors tourné vers la seconde possibilité : Lancelot. Qui, par amour pour Guenièvre et afin de la posséder tout à fait, aurait été prêt à renier ses vœux et à tuer son rival. Jusque-là, il s'était montré exemplaire.

Chaque chevalier possédait sa propre quête. Et si en fait, c'était cela la véritable quête du Graal ? Une métaphore reflétant nos propres combats intérieurs, nous incitant à nous battre et aller jusqu'au bout, avec honneur. Et à bien y songer, c'en était ainsi pour tout le monde, pour toute chose, en tout temps. Que ce soit dans le but d'obtenir un travail, passer un examen ou conquérir le cœur d'une douce demoiselle. Nous avions tous une quête du Graal à accomplir.

La mienne était à l'origine de mes allées et venues dans le passé : mes parents. Disparus lorsque j'avais dix ans, emmenés et tués par les Preux dans le sixième siècle. Je n'étais jamais parvenu à revenir au moment des faits afin de les en empêcher. Comme si quelque chose m'en bloquait l'accès. Ma seule solution fut de remonter plus loin afin de nuire à la fondation de l'Ordre. J'étais arrivé au bon endroit, au bon moment et m'étais fait remarquer par les chevaliers. Il m'avait

fallu du temps pour faire mes preuves, prendre les armes et être formé à mon tour. Pour ce qui était de ma quête, j'attendais le bon moment sans pour autant me décourager. Lorsque j'appris qu'un assassin avait été envoyé ici sur l'ordre d'un commanditaire qui me semblait être un Preux, j'étais revenu, craignant pour mes aïeuls.

Un 4x4 se gara devant la maison où Gaëlle gardait l'enfant, me sortant de mes élucubrations. Trois personnes en descendirent dont une femme et, malgré la distance, je reconnus celui qui m'avait agressé la veille. Blond platine, cheveux coupés courts, impossible de le confondre.

D'interminables minutes s'écoulèrent avant que la jeune fille sorte, accompagnée de l'assassin, ils montèrent dans son véhicule. Que faire ? Les suivre ? Il la ramenait sans doute chez elle. Elle m'avait avoué qu'elle ne savait rien de l'Ordre, pourtant elle n'était entourée que de ses membres. Mensonges ? Je me sentais perdu, tiraillé entre l'envie de la croire innocente de tout cela et la crainte qu'elle me menait par le bout du nez. Je comptais, cette fois, ne pas en rester là et découvrir ce qu'il en était.

La voiture s'engouffra dans l'avenue où elle habitait, mais ne stoppa pas. Elle se dirigea vers le fleuve et le longea ensuite. Je gardai mes distances et pu tout de même apercevoir Gaëlle s'échinant sur la portière de l'intérieur. Tout portait à croire qu'elle avait compris que son chauffeur ne lui souhaitait pas que du bien. Finalement, il bifurqua sur la gauche puis coupa le moteur dans une rue séparant le cimetière d'un terrain vague, loin des habitations. Je me pressai à descendre et les rejoindre. Gaëlle tentait de fuir, ayant malheureusement choisi la direction la moins appropriée, et elle fut rattrapée bien vite. Elle eut beau hurler, j'imaginais que dans cet endroit désert, personne d'autre que moi ne l'entendrait.

En cet instant, je brûlais intérieurement et pris de la vitesse alors qu'il la tenait par le cou. En un bond je fus sur lui, le faisant lâcher prise tout en le matraquant de mes poings. Mais, chose étrange, le bougre ne se défendit pas cette fois.

— Maistre ! Je n'ay point grandement meurtri vostre promise, par pitié, je vous implore… Miséricorde !

— Quoy ? Que dis-tu là ?

J'en demeurai surpris. De quoi parlait-il ? Je le frappai une dernière fois afin qu'il se tienne tranquille, il avait son compte pour quelques minutes et j'allai m'assurer que Gaëlle reprenne ses esprits. Pauvre fille, la voici donc mêlée à tout cela. Bien qu'elle y baignât sans doute depuis des années, mais à compter de mon retour, tout s'était enchainé.

Je la redressai, l'appuyai contre moi et tâchai de la faire revenir à elle en lui tapotant les joues. *Point grandement meurtri*. Que lui fallait-il ? Il avait tant serré qu'elle en était tombée dans l'inconscience et son cou était marqué. Je la soulevai et la portai à ma voiture. Je devais la ramener chez elle et dans cet état, expliquer ce qui s'était produit auprès de sa famille ne serait pas simple.

— C'est…

— Ne vous fatiguez pas Gaëlle, je vais vous ramener chez vous, tout va bien.

Elle secoua la tête, toussant sèchement et s'accrocha à mon col, tirant de toutes ses maigres forces.

— C'est… mon beau-père. Il a voulu me tuer… pourquoi ?

Derrière moi, le moteur de notre agresseur se remit en marche. Son beau-père ! Je la laissai sur le siège avant et me précipitai vers lui, mais trop tard. Il ne prit même pas la peine de fermer sa portière et filait droit devant, m'échappant. Certes, je savais où le retrouver puisque je connaissais son adresse, mais je demeurai perplexe face à cette nouvelle. Je ne pouvais plus ramener la jeune fille chez elle, ç'aurait été nous jeter dans la gueule du loup.

Chapitre 5

Narration de Gaëlle

À quel moment aurais-je dû me méfier ? Et surtout, pourquoi ? Pourquoi vouloir me tuer ? Lorsque Ancelin, mon beau-père revint me chercher ? À voir l'état de son visage, lui-même tuméfié, je me rappelai l'histoire de Morvan. S'étaient-ils battus ? Cela me semblait si improbable le connaissant et pourtant. Je n'avais aucune raison de craindre un homme qui prenait soin de nous — bien qu'il fût particulièrement strict — depuis près de neuf ans.

Ce fut lorsque nous arrivâmes en vue de notre immeuble et qu'il ne s'arrêta pas que le doute m'envahit pour de bon, donnant raison à mes craintes.

— On ne rentre pas tout de suite ? Il est déjà tard, j'aimerais aller me coucher.

— Non. On ne rentre pas.

Je l'observai alors, quelque chose dans son attitude avait changé. Il fixait la route, suintant la peur et la nervosité, avant de reprendre.

— C'est à cause de cet homme. Tout cela, c'est à cause de ce démon. C'est lui qui m'a ordonné de faire ça.

— Qui ça ? Morvan ? Mais faire quoi ?

— Te tuer.

J'avouais ne pas savoir ce que j'aurais préféré, qu'il me laisse l'illusion que tout allait bien se terminer encore quelques minutes ou qu'il se montre aussi sincère. Il n'avait pas l'air de plaisanter. À vrai dire, je ne me souvenais pas l'avoir vu bien souvent rire. Je me jetai sur le loquet de la portière et tâchai désespérément de l'ouvrir, quitte à me jeter hors du véhicule avec tous les risques que cela comportait, mais tout était verrouillé. Pourquoi Morvan m'en voulait-il à ce point ? Et pourquoi mon beau-père lui obéissait-il ? Ce ne fut que lorsqu'il coupa le moteur qu'il me fut possible de fuir. À cet instant, je pensais à ma mère, au chagrin immense que cela lui ferait. Ou alors elle aussi savait… Mais pourquoi ?

Il me saisit par les cheveux tout d'abord avant de serrer ma gorge de ses mains. Cette fois, c'était la fin. Me vint la dernière pensée, les derniers regrets alors que l'air me manquait. Je

suffoquais, tâchant sans espoir de le faire lâcher prise. Et bêtement, ce qui me vint en mémoire juste à cet instant fut l'image de Morvan cet après-midi à la crêperie alors qu'il s'était mis à rougir. Le même Morvan qui malgré la peur qu'il m'inspirait se jeta sur mon agresseur, m'arrachant ensuite à son emprise et me porta loin de lui.

— C'est…

D'aspirer la moindre bouffée d'air ou même de tenter d'avaler ma salive s'avérait douloureux. Pire que le jour où l'on m'opéra des amygdales, mais il fallait que je lui parle. Que je sache.

— Ne vous fatiguez pas Gaëlle, je vais vous ramener chez vous, tout va bien.

Me ramener ? À quoi bon ? L'un comme l'autre voulait m'assassiner. Je n'y comprenais plus rien.

— C'est… mon beau-père. Il a voulu me tuer… pourquoi ?

Il n'y répondit pas et me posa un peu brutalement sur le siège de sa voiture avant de courir vers lui, en vain. Revenant trop vite pour que j'en profite pour filer. Je n'en avais plus vraiment la force à vrai dire. Il s'installa à côté de moi et démarra.

— Écoutez… je vous fais mes excuses, mes sincères excuses pour vous avoir mêlée à tout ça. Jamais je n'aurais cru qu'ils s'en prendraient à vous. Surtout pas votre beau-père. Je ne peux vous ramener chez vous, vous comprenez ? Nous allons chez moi.

— Pourquoi voulez-vous me tuer ?

Je n'y pouvais rien, c'était ancré telle une idée fixe, comprendre simplement ce qui les animait, ce que j'avais pu faire de mal. Tenter de m'expliquer au moins et de sauver ma peau.

— Il n'est plus question de cela en ce qui me concerne. Je pensais que mes grands-parents étaient la cible bien que ce fut improbable. J'ai même songé que c'était vous l'assassin. Vous sembliez si proche d'eux que ç'aurait été facile.

— Vous ne souhaitez plus me tuer ? Vous le vouliez vraiment ? Mais, mon beau-père… pourquoi ne lui dites-vous simplement pas d'arrêter ? Il m'a avoué que l'ordre venait de vous. Qui êtes-vous à la fin ?

— Je vous assure que jamais je ne lui ai demandé une telle chose. Il s'en est d'ailleurs pris à moi pas plus tard qu'hier je vous le rappelle !

Il m'indiqua son hématome encore frais, mais semblait effaré par ce que je venais de lui apprendre et se renfrogna un long moment avant de reprendre.

— Ce que je suis, je vous l'ai dit tout à l'heure, mais apparemment vous n'en avez pas cru un mot. C'est pourtant la vérité. Je suis chevalier, officiellement adoubé depuis plusieurs années. Ce

que vous n'avez sans doute pas saisi c'est que cela n'est pas un jeu ni ne se situe dans cette époque. Mais reposez-vous, nous aurons le temps d'en parler plus tard.

Chevalier. Adoubé. Par qui ? Le roi Arthur peut-être ! Fou, cet homme était complètement fou.

Il quitta la ville et roula sur plusieurs kilomètres. Je ne vis plus que des champs à perte de vue avant de traverser un village.

— Où sommes-nous ?

— Beignon.

Le silence nous enveloppa lourdement dès qu'il mit son moteur à l'arrêt. Ici, aucun lampadaire ne venait troubler l'obscurité et je pus contempler les myriades d'étoiles depuis mon siège. Si c'était là ma dernière nuit, j'avais pu au moins profiter d'un tel spectacle. C'était triste de penser à cela alors que je vivais peut-être mes dernières minutes. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Les éclairages des villes effacent la plupart de ces scintillements célestes. Pourtant… elles m'étaient comme familières, remontant à si loin.

Morvan descendit de voiture et s'engouffra dans une maisonnette aux volets pourpres, la lumière dans la pièce principale puis celle du haut s'allumèrent. Je sortis du véhicule, touchai ma gorge brûlante et fis quelques pas le nez au ciel. Que cet endroit était paisible. Une légère brise fraîche me fit frissonner tandis qu'une image tentait de percer dans mon esprit. Non loin d'une forêt, des maisons faites de rondins et de toits en paille, un village, une odeur de brûlé. Il réapparut bien trop vite pour que je m'assure que je n'étais pas de nouveau en train de tomber dans les pommes et imaginer tout cela. Il fit mine de vouloir me porter.

— Je pense que je peux marcher seule, fis-je tout en me reculant maladroitement.

J'en percutai la voiture et mes jambes, tremblantes, m'abandonnèrent. Il me rattrapa avant que je n'atteigne le sol, profitant de ma faiblesse pour me porter contre lui.

— Gaëlle, la situation est telle que vous êtes désormais sous ma protection, vous n'avez plus à me craindre.

— Vous pourriez changer d'avis.

Il soupira puis m'emmena à l'intérieur. Je devais avouer que j'étais épuisée tant moralement que physiquement et décidai de lui laisser le bénéfice du doute. Je n'osai m'agripper à lui, cette proximité me brûlait presque. Pourtant, elle avait tout de rassurante puisqu'il m'avait défendue de mon agresseur et mise à l'abri. S'il l'avait voulu, il aurait pu en finir à peu près n'importe où entre Rennes et ici.

La maison était assez petite, mais décorée avec soin, il gravit sans ralentir les escaliers étroits jusqu'au premier, me posant sur un lit double ensuite. Et ce fut sans doute à force de me voir m'étonner qu'il crût bon de se justifier.

— Il s'agit d'un gîte, mais cela fait longtemps qu'il n'est plus loué. J'y habite lorsque je reviens par ici. Mes parents s'occupaient de trois autres logements de ce genre dans la région. Vous êtes en sécurité ici, vous pouvez dormir. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis en bas.

Il me laissa sans rien ajouter de plus, éteignant au passage avant de redescendre. Je me jetai immédiatement sur la lampe de chevet à côté du lit, tâtant jusqu'à trouver l'interrupteur. Il avait beau m'affirmer que j'étais en sécurité, je ne parvenais pas à me sentir sereine. Et demeurer dans le noir complet, dans un lieu inconnu et avec pareil personnage à proximité ne m'y aidait pas.

L'endroit aurait pu être charmant si les choses avaient été tout autres. Les rideaux étaient du même ton que les volets, le linge de lit coordonné et une commode ancienne, mais en parfait état me faisait face. Je ne pus m'empêcher de remarquer la tenue posée sur l'une des chaises. Ce qui me semblait être une cotte de mailles argentée, un épais tissu bleu roi brodé de couronnes dorées qui aurait très bien pu être une cape, des bottes, un pantalon de toile. Et enfin, posée contre le mur, une épée dans son fourreau, encore attachée à une large ceinture de cuir.

Soit Morvan m'avait dit la vérité, soit il avait très bien préparé son coup et tout cela n'était qu'une comédie.

Chapitre 6

Narration de Morvan

Malgré l'heure tardive, impossible de parvenir à dormir. Mes nerfs étaient à vif tandis que je ressassais les évènements de ces derniers jours. Je m'étais solidement trompé à propos de cette fille, mais cela ne m'aidait pas à comprendre pourquoi elle était la cible de l'assassin. Qu'en avaient-ils à faire d'elle quatorze siècles plus tôt pour envoyer quelqu'un la tuer ? Et cet homme, son beau-père qui vivait ici depuis bien des années parlait pourtant une langue ancienne. Non, cela ne collait pas. Qui avait été assez fou, cruel et surtout suffisamment puissant à la fois pour envoyer quelqu'un dans ces conditions pour une fille insignifiante ?

Je remontai finalement les escaliers quatre à quatre, la trouvant toujours éveillée, lampe allumée et occupée à se mettre à l'aise, elle ne portait plus que son t-shirt dont elle tira sur l'extrémité comme pour se cacher. Trop tard pour que je détourne les yeux, elle eut cependant de meilleurs réflexes que les miens alors que je demeurai en arrêt sur cette scène pourtant anodine, se glissant sous les draps. Il fallait dire que les femmes d'antan ne se dévoilaient que rarement, à moins de les surprendre comme ici. J'espérai que mon embarras ne se remarquerait pas et me tournai, ne lui offrant que mon profil.

— Pourrais-je emprunter votre téléphone ? Je dois avertir mes grands-parents, pour leur sécurité.

Elle n'hésita pas et me le tendit après l'avoir extirpé de la poche de son jeans posé au pied du lit. J'allai vers la fenêtre afin de capter le réseau et composai le numéro. Ma grand-mère s'effraya tout d'abord, réclamant plusieurs fois des nouvelles de Gaëlle, et ce, malgré que je lui aie signalé qu'elle s'en sortait plutôt bien. Ils devaient partir. Se cacher chez des amis de confiance ou des cousins compréhensifs. Si jamais l'Ordre avait décidé de s'attaquer à eux, je m'en voudrais éternellement.

— Non, je ne lui ferai pas de mal, sois tranquille. Oui, nous avons tout ce qu'il faut ici. Heu non, pas cela, non. Ça non plus. Non je t'assure, tout… bon, à demain.

Difficile de lui tenir tête. Ils viendraient jusqu'ici au matin quoique j'en dise. Je lui rendis son appareil et enlevai mes vêtements, ne gardant que mon pantalon afin de me coucher du côté libre du lit. Elle me tourna le dos, m'offrant plus d'intimité que ce que je lui avais laissé. Je m'allongeai par-dessus les draps et fixai le plafond, attendant que le sommeil vienne. Et je pouvais le jurer, Gaëlle ne s'endormit pas avant moi. Je l'avais amenée ici en catastrophe, n'ayant rien prévu de tout cela, qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire d'elle à présent ?

D'être devenu chevalier devait être logique quelque part. Lorsque j'étais tout enfant, je rêvais de faire partie d'un corps d'armée. Un militaire plus proche de ce qu'on en voyait au cinéma cela dit. Et la présence du camp non loin ne devait pas y être étrangère. J'étais déjà plongé dans ce que d'autres nommaient le « fantastique » en tant que descendant des druides, étant moi-même initié. Mes souhaits les plus chers reflétaient alors des choses aux semblants plus terre à terre.

En cours de nuit, je m'éveillai et entendis des bruits depuis la salle de bain. Je devais lui faire si peur qu'elle avait attendu que je m'assoupisse pour s'y rendre. Décidément, j'avais dû me montrer odieux avec elle, je m'en rendais compte. Mais je croyais sincèrement qu'elle était mêlée à tout cela et non la cible. Et de devoir supporter les conséquences devait être éprouvant pour elle. Quel idiot je faisais.

Mes grands-parents arrivèrent tôt dans la matinée et je me précipitai afin de les accueillir. Il n'y avait pas plus prévoyante qu'Alis. Elle nous apportait quelques courses ainsi qu'un panier de linges, des vêtements pour femme.

— Je me suis dit qu'elle aurait sans doute envie de se changer et tu ne dois rien avoir de tout ça pour elle ici. Ça appartenait à ta mère.

Effectivement, je reconnaissais entre autres, le motif d'une robe d'été qu'elle portait encore avant sa disparition. Cela fit remonter de vieux souvenirs.

— Je peux monter la voir ? Elle dort encore, je suppose.

— Oui, fais comme chez toi.

— Tu as besoin d'autre chose, fils ? me demanda alors mon grand-père.

— Non, non c'est déjà très bien. Je me débrouillerai avec les bois alentour au besoin. Merci à vous deux. Vous avez fermé la crêperie ?

— Oui. Après tout, ce sont les vacances. On s'est dit qu'un petit périple dans la famille s'imposait. Mais toi, que comptes-tu faire à présent ? Et pour la jeune fille ?

— La tenir éloignée de l'assassin pour commencer, mais je ne peux enquêter seul. Et je me vois mal le traquer pour le tuer définitivement. C'est fou, j'ai l'impression de me retrouver sans aucune possibilité légale ici. À moins de retourner à la cour et d'y mener mon enquête, de trouver l'instigateur et surtout, la raison pour laquelle ils s'en prennent à elle.

— Ce serait à cause de Keran tu crois ?

— Keran n'a pas survécu longtemps dans le passé, j'en doute. Il n'a rien fait de dommageable. Je crois que cela vient de moi, mais je n'arrive pas à faire le rapport. Si le but est de détruire les derniers gardiens de la porte de Brecheliant, il s'en serait pris à nous trois. Non, il y a autre chose, je devrais retourner là-bas, mais je n'ose pas la laisser seule ici.

Gregor m'invita à le suivre dehors et s'assit à la table du jardin, je l'imitai.

— Et si, simplement, l'assassin que tu as suivi et celui de ces deux dernières nuits n'était pas le même ?

— Pourquoi en envoyer deux ? De plus, je ne connais personne d'autre capable d'utiliser la porte et seul un puissant druide le pourrait.

— Ou un enchanteur…

— J'ai songé à Myrddin moi aussi, mais il n'a aucune raison de faire ça. Je ne le connais pas personnellement, mais il est honnête. Il ne ferait rien contre nous, à moins que la vie d'Arthur ne soit en danger. Et ça…

Grand-mère nous rejoignit suivie de peu par Gaëlle vêtue de l'une des robes de ma mère, elle s'avança timidement vers nous. Je me serais cru comme dans un film que l'on repasse, une scène de vie remontant de ma mémoire. Où était-ce un simple transfert ? J'avais perdu mes parents de façon trop brusque pour m'en remettre. De la voir ainsi me provoqua subitement un vif émoi. Une émotion prenant naissance au creux de mon cœur et m'incitant à me lever, courir vers elle, lui promettre de décrocher la lune ainsi que les étoiles, lui assurer que rien ne viendrait plus faner son sourire et tout faire pour tenir cette folle promesse. Ce n'était pas la première fois que je ressentais un tel émoi il est vrai. L'autre jour à la crêperie, il m'avait déjà semblé que mon cœur me chuchotait des choses inouïes. Mais cette fois, j'étais vraiment troublé.

Chapitre 7

Narration de Gaëlle

Morvan ronflait doucement. Juste de quoi troubler le silence de la chambre, mais sans pour autant être à l'origine de mon insomnie. Je ne parvenais pas à dormir malgré la fatigue, trop angoissée et terrifiée à l'idée que l'on nous découvre ici.

Je me levai et m'enfermai dans la petite salle de bain afin de me soulager, et pour m'asperger le visage d'eau, j'étais en sueur.

J'observai mon reflet. Mille questions sans réponses logiques m'envahissaient et finalement, mes nerfs lâchèrent. Je me répandis en larmes au-dessus du lavabo puis tombai à genoux sur le carrelage froid, ne parvenant plus à m'arrêter. D'une main, je tâchai d'étouffer mes sanglots afin de ne pas le réveiller.

Tout s'était envolé en fumée. Ma petite vie tranquille, mes projets de travail afin de louer mon propre appartement, de vivre enfin sans règles ni contraintes, de reprendre des études ou de continuer à la crêperie. J'y étais presque. Avais-je désormais la moindre possibilité pour que tout cela se réalise un jour ? Serais-je encore en vie à la fin de l'été ? Je n'étais plus sûre de rien.

Au matin, je me réveillai lorsque Morvan se leva en trombe et j'entendis des voix provenant d'en bas, reconnaissant celles de mes patrons. Au moins, ils allaient bien, j'étais rassurée pour eux. Des pas dans l'escalier me poussèrent à me redresser, c'était Alis accompagnée de son sourire bienveillant et d'un panier de vêtements.

Elle vint près de moi, réclama de mes nouvelles avant de me demander d'un ton plus bas comment cela se passait avec son petit-fils. Que lui dire sinon qu'il était difficile de le cerner. Me haïssant tout d'abord, il m'avait ensuite tout bonnement sauvé la vie.

— Tiens, je vous ai apporté ceci, c'est pour vous deux. Pour ton cou et pour son œil.

Elle posa un petit pot d'onguent sur le lit, sans doute fait maison vu l'aspect du contenant. Alis, passant ainsi de cuisinière à herboriste, ne cessait de m'étonner. Elle me laissa les vêtements et me conseilla d'y fouiller un peu. J'y trouvai même une brosse à cheveux.

Je ne savais pas trop pourquoi, mes larmes se remirent à couler devant cet objet. D'aspect ancien, le manche en bois était gravé d'une rose sur sa tige. Je sentais tous mes repères qui s'écroulaient. Ce que j'aurais donné pour que rien de tout cela n'arrive. J'hésitai à appeler ma mère, au moins savoir comment elle allait, si Ancelin lui avait fait du mal à elle aussi. Bien que je ne souhaitais pas entendre qu'elle ait été au courant depuis le début et n'ait rien empêché. Elle non plus ne m'avait pas appelé. Qui étaient ces gens que je pensais pourtant connaître ?

Je me douchai et m'habillai de l'une des robes du panier, l'eau tiède chassant le gonflement de mes pommettes causé par mes larmes.

En bas, ils s'étaient attablés devant la maisonnette. Cela avait des allures de repas de famille, comme ceux que nous faisions lorsque mon père était encore là et que nous pique-niquions dans l'un des parcs près de chez nous. Ce genre d'ambiance m'avait manqué. Le soleil matinal m'aveuglant presque, Morvan se leva précipitamment. Nerveusement, il m'invita à m'asseoir avec eux.

— L'un d'entre vous peut-il lui confirmer que je ne mens pas ?

J'observai Alis et Gregor qui se lancèrent presque d'une même voix, l'époux laissant la place à sa femme.

— Morvan ne t'a pas menti. Nous sommes des druides. Mais surtout, et ce doit être cela qui te préoccupe, il peut effectivement voyager d'une époque à l'autre. Cela se transmet de père en fils depuis des siècles, du côté de mon époux. Cette porte ne mène que d'une période bien définie à une autre, nous ne savons pas vraiment pourquoi, nous pensons qu'une âme liée à ces deux époques y est pour beaucoup.

— Je t'emmènerai jusqu'à la porte, peut-être me croiras-tu, enchaîna Morvan.

Je n'osai affirmer que tout cela me paraissait impossible, ils étaient trois contre moi et tous affichaient des visages aussi sérieux les uns que les autres. Je capitulai, toujours un peu sceptique.

— Et pour ce qui est de la table ronde et de la chevalerie ? De cet assassin, de l'Ordre ?

— Je suis chevalier de Camelot comme je te l'ai dit. Je sers mon Roi, mais également la cause des druides, je tente de les protéger à travers les siècles. Cela peut paraître prétentieux, je sais. Mais c'est à cette époque lointaine que tout a commencé. L'Ordre des Preux a été officialisé par Arthur, j'y étais. Pour moi, cela s'est passé il y a quelques mois à peine. Arthur ne se rend pas compte de cette erreur et leur laisse trop de pouvoir. Alors qu'il part au combat, ils en profitent et exterminent toute personne usant de magie, de la sagesse des anciens dieux ou les priant simplement. C'est là qu'est désormais ma vie, mais j'ai appris qu'un assassin devait être envoyé ici afin d'éliminer

quelqu'un. Je croyais qu'il s'agissait des miens, je me suis trompé. Tout le reste demeure encore un mystère.

Il tendit sa main vers moi et m'incita à le rejoindre. Ses grands-parents nous fixaient, elle avec un léger sourire, lui confiant. Je fis donc comme il le souhaitait. Morvan mit un genou à terre, la tête levée vers moi de manière solennelle, me tenant toujours du bout des doigts.

— *Gaëlle Esnault, fille de Keran. Dès aujourd'huy, je me fais le garant de vostre sécurité. En ce jour, je vous fais serment de mettre mon épée à vostre service*… enfin… je veux dire, mon bras en cette époque.

Il me fixait intensément et je ne pouvais détourner mes yeux des siens. Il avait l'air tout aussi sérieux que les autres fois bien que je ne lusse plus de haine dans ses iris claires. Ses joues s'empourprèrent de nouveau tandis que les miennes me brûlèrent. Les battements de mon cœur ne me trompant pas, la sensation étrange qui m'envahit toute entière et l'impossibilité de prononcer le moindre mot de même. Je pouvais affirmer que, malgré tout ce qu'il m'inspirait depuis le jour où je l'avais croisé, en cet instant, perdue dans son regard, alors qu'il devenait celui à qui je confiais ma vie, j'étais en train de tomber amoureuse de lui.

Chapitre 8

Narration de Morvan

Une fois mes grands-parents repartis, je la laissai prendre ses aises et fus étonné qu'au lieu de vouloir se reposer, elle préférât faire la vaisselle. Alis ayant préparé le petit déjeuner pour nous tous, j'entendais désormais Gaëlle s'affairer à tout nettoyer depuis l'extérieur. Coudes appuyés sur la table et ma jambe tremblotant de manière incontrôlable. Devais-je l'emmener à la porte aujourd'hui ? Non, plutôt demain voire d'ici deux à trois jours, le temps qu'elle se remette de ses émotions. Ce ne devait pas être évident de gérer tout ce qu'elle avait vécu. De plus, personne ne nous trouvera ici, nous avions le temps. Je connaissais désormais la cible de l'assassin, la garder avec moi était ce que je pouvais faire de mieux.

Les bruits d'assiettes venaient de cesser et je me penchai, ne l'apercevant plus à l'intérieur. J'en vins à me relever pour m'assurer qu'elle allait bien. Décidément je prenais cette promesse trop à cœur. La seule issue se situait devant moi et mis à part le hublot donnant vers l'arrière dans la salle de bain, elle n'aurait pu passer par nulle part. Je fus rapidement rassuré lorsqu'elle revint avec un petit pot d'onguent en main.

— C'est votre grand-mère qui l'a laissé pour nous.

Elle indiqua mon œil et me proposa de l'appliquer. Bien que je ne fusse pas douillet, je retins mon souffle, mais elle se montra si délicate que ce fut plus agréable que douloureux. Je devais avouer que j'appréciais ce genre de qualité chez une femme. Ce n'était pas aussi fréquent qu'on pourrait le penser d'en côtoyer lorsqu'on était chevalier. Filles de ferme ou de taverne, elles étaient bien plus sauvages et franches. Les jeunes filles pures étant gardées tels de précieux objets par leurs pères.

À mon tour, j'en appliquai sur les marques de son cou. Et durant tout ce temps, elle ne me quitta pas des yeux. J'étais pris entre un sentiment de gêne et d'orgueil d'être ainsi épié. Surtout de cette façon. Jamais je n'avais vu de haine dans ses yeux, et ce malgré celle qui m'animait envers elle au départ. Par contre, j'espérais ne plus jamais les voir pleurer.

— Est-ce encore douloureux ?

— Oui, un peu.

Et comme pour prolonger ce moment, j'appliquai une seconde couche même si ce n'était pas nécessaire.

— Est-ce loin ? La porte que vous vouliez me faire voir.

— Pas vraiment, elle est située non loin des forges. Vous y êtes déjà allée ?

— Non, sourit-elle. Aussi étonnant que cela puisse paraître, cela fait bien un an que je vis à Rennes et je n'ai jamais mis les pieds en dehors de la ville. J'en rêve pourtant.

— Pas même pour visiter Brecheliant ? fis-je sans me rendre compte que j'utilisais son ancienne dénomination. Je veux dire la forêt de Paimpont ? Brocéliande ?

— Non. Je devais rentrer à l'heure et, en général, je ne pouvais qu'accompagner ma mère ou mon… stoppa-t-elle au milieu de sa phrase. Enfin, je ne sortais pas beaucoup en dehors du travail.

— Mais dites-moi, insistai-je. Comment cet homme a-t-il connu votre mère et comment en sont-ils venus à se marier ? L'épouse d'un druide devenue celle d'un membre de l'Ordre, je ne comprends pas.

— Mon père était un druide lui aussi ?

— Et le meilleur ami de mes parents. Je suis navré que vous l'ayez perdu vous aussi.

— Nous le connaissions depuis peu de temps avant que mon père ne quitte la maison. Il s'est toujours occupé de nous depuis lors. Cela m'a surpris lorsqu'ils se sont mariés, ils n'avaient pas l'air tellement amoureux. À vrai dire, j'avais toujours espéré que mon père reviendrait. Il me l'avait promis.

— Il ne reviendra jamais Gaëlle, il y a longtemps qu'il a été tué par l'Ordre. Mais pas dans cette époque.

Elle ouvrit des yeux ronds avant de les baisser tristement. Me faisant regretter de le lui avoir annoncé si brusquement. Comment aurait-elle pu savoir ? Mais elle insista pour que je lui parle de lui, de ce qui s'était passé.

De ce que j'en savais, à force d'avoir questionné tout témoin potentiel dans le passé sur l'enlèvement de mes parents et d'autres druides par l'Ordre, il avait été remarqué et jugé comme hérétique, tout simplement. Cela devenait chose courante. Je dus également lui avouer que si tout cela était arrivé, ce fut en partie à cause de moi. Keran lui avait promis de revenir, quant à moi, il avait juré au gamin que j'étais qu'il retrouverait mes parents. Au final, il n'aura pu tenir aucune de ses promesses.

— J'avais dix ans lorsqu'ils ont été emmenés et sans doute tués, achevai-je. J'ai encore laissé couler deux autres années pour m'y préparer. J'ai abandonné mes études ici et me suis lancé à mon tour à leur recherche et empêcher cela, mais… je ne sais pourquoi, je ne suis jamais parvenu à atteindre la bonne date. Comme si un sort puissant l'en empêchait. C'est pour cela qu'une fois ma quête terminée, je demeurerai là-bas. Mon grand-père se refuse à employer la porte désormais et donc plus personne n'aura ce pouvoir dans cette époque. Cela vaudra mieux ainsi.

Chapitre 9

Narration de Gaëlle

Ainsi Morvan partirait un jour lui aussi et ne reviendrait jamais. Cette époque lointaine m'avait volé mon père et me l'enlèverait lui aussi. Je baissai les yeux, tâchant de chasser cette mélancolie qui s'annonçait, bien que ce fut encore trop tôt. Pour l'heure, il était encore là après tout et rien n'était définitif.

— Quelle est votre quête Morvan ? Empêcher l'Ordre de nuire aux druides ?

— En effet. Je dois trouver le moyen de convaincre Arthur de ne plus leur accorder sa confiance, de les dissoudre. Il y a bien d'autres Ordres et bien plus tolérants que celui-là. Je soupçonne qu'ils lui aient menti, il n'y a qu'à voir comme les choses évoluent dès que le Roi a le dos tourné.

— Et ce serait eux qui ont envoyé cet assassin ? Celui qui a tenté de me tuer ? Il serait resté ici près de dix ans juste pour me tuer aujourd'hui ?

— J'étais au château, j'y faisais ma ronde de nuit lorsque j'ai surpris une ombre masculine portant une robe de moine. Je l'ai suivi et surpris leur conversation. Un homme devait être envoyé là où tout avait commencé, passer la porte. Je ne pus agir à ce moment-là malheureusement. J'ignore qui a donné cet ordre quant à l'assassin, il a pu m'échapper. Justement, c'est assez étrange. Gregor et Alis pensent que ce ne doit pas être le même que celui qui nous a attaqués. Lorsque vous irez mieux, je passerai la porte afin d'en trouver l'origine. Je m'étais précipité dès que j'ai su, craignant pour leur vie.

— Pourrais-je venir avec vous ?

— Certes non ! Ce n'est pas le lieu pour une femme !

— Il n'y a aucune femme dans cette époque peut-être ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Il vous faudra gîte et protection, et je ne pourrai vous offrir que mon bras. Si j'y retourne afin de retrouver trace de l'assassin, vous ne serez qu'un fardeau en plus d'y être en danger, je suis désolé. Ici, vous avez ma maison et la tranquillité de ces lieux.

J'aurais dû m'en offusquer, mais il avait raison, je ne serai qu'un poids. Il avait fait vœu de toujours dire la vérité et savait très bien la manier. Mais je voulais comprendre puisque j'y étais

désormais mêlée. Comment quelqu'un qui avait pris soin de ma mère et de moi souhaitait me tuer. Pourquoi moi ? Et pourquoi maintenant ? Qu'avais-je donc fait de si grave ? À moins que cette rencontre avec Morvan y soit pour quelque chose, après tout, il l'avait attaqué lui aussi.

— Cet assassin, Morvan, ne veut pas me tuer moi uniquement, il vous veut vous également. Il a d'ailleurs tenté non ?

— Oui, il est vrai, mais… il s'est à peine défendu et il nous a laissés en vie. Volontairement, je veux dire. De plus, il m'a nommé d'une étrange façon. Je pense qu'il voulait surtout m'éloigner de vous plutôt que me mettre hors d'état de nuire. Mais au contraire, cela nous a rapprochés. Ce qui reste incompréhensible c'est qu'il aurait pu vous tuer le soir où il m'a agressé. Il aurait pu le faire n'importe quand. Et il a choisi de le faire ainsi… comme si… comme s'il avait attendu que je sois là. Non, je m'emporte, c'est absurde et relèverait d'une énorme mise en scène. Pourquoi ? Nous faire peur ?

Le terme exact pour tout cela était que nous pataugions. De théories en suppositions. Ce qui ne faisait qu'accroître le souhait de Morvan de réintégrer cette époque, son époque désormais et de tirer tout cela au clair.

— Et cette porte qui mène ainsi au passé, comment cela se fait ? C'est de la magie ? Vous savez qui l'a créée ?

— Oui, elle fait pont entre nos deux époques. Je pense que c'est Myrddin qui l'a créée. J'ai tenté de lui demander, mais il s'était montré très évasif. Sa raison d'être n'était, à l'origine, pas de voyager dans le temps, mais d'ici à Albion. Camelot est situé non loin de la seconde porte. Elle permettait le déplacement dans l'espace, mais pas le temps. Quelqu'un, un druide puissant sans doute et peut être bien l'un de mes ancêtres en a modifié l'utilité. Elle demeure bloquée sur une période couvrant plusieurs décennies.

— Une période bloquée par une âme égarée ? Vos grands-parents l'ont mentionné.

— Ce doit être cela, sourit-il brièvement. La porte de Brecheliant… le nom ancien de Brocéliande… est entourée de mystères. Nous ne savons qui l'a conçue avec certitude ni qui l'employait, moins encore comment il se fait que les hommes de notre famille exclusivement l'aient reçu en héritage. Mais sans doute que de trop en savoir n'est pas toujours bénéfique. Il en est ainsi, voilà tout.

Chapitre 10

Narration de Morvan

Cette discussion m'incitait de plus en plus à repartir dans le passé, mais je ne pouvais pas laisser Gaëlle seule ici. Pas avant qu'elle ne se remette de ses émotions, de comprendre en quoi elle était mêlée à tout cela et à qui je pourrais la confier. Si cet assassin tentait encore de s'en prendre à elle, peu de mes connaissances en cette époque seraient capables de se défendre.

J'observai les cieux, assis dehors alors qu'elle préparait le repas du soir. Alis nous ayant laissé de quoi tenir quelques jours. Si je me débrouillais en forêt, dans une cuisine moderne cela devenait tout de suite plus complexe, je la laissai faire sans lui traîner dans les pieds. La première étoile venait de percer la voûte, juste au-dessus de l'emplacement des forges situées à quelques kilomètres d'ici. D'ici à quelques jours, je l'y emmènerai. Nous traverserions les bois, emprunterions le sentier caché. Personne ne connaissait ce lieu, il était comme protégé des indiscrets par quelques volontés magiques.

J'étais encore étonné qu'elle ait demandé à m'accompagner. Sincèrement, si les choses avaient été différentes, s'il n'y avait pas eu l'Ordre, pourquoi pas. Du moins quelques temps. Mais de troquer ainsi le confort moderne pour des temps anciens où elle risquait d'emblée de ne pas être en sécurité pouvait être plus traumatisant encore pour elle.

Nous vécûmes ainsi, éloignés du plus gros de la civilisation quelques jours. Et plus ils s'écoulaient plus je perdais de cette sombre passion qui m'animait constamment pour au final songer à une existence plus tranquille ici. Gaëlle pouvait être une compagne douce et agréable. Et moi, un compagnon moins avide de vengeance. Nous ne parlions plus d'Ancelin ou de l'Ordre, cela semblait même parfois si loin derrière nous. Elle m'apaisait. Comme si sa présence était capable de guérir tous mes maux.

Jusque-là, la possibilité de retrouver mes parents dans le passé m'avait aidé à tenir le coup, enquêter, poursuivre les responsables. Mais toutes mes actions pour les rejoindre demeuraient vaines, impossible de réouvrir la porte vers le moment où eut lieu leur enlèvement.

Et alors qu'elle préparait le repas et que je contemplai l'horizon, de la musique me parvint depuis l'intérieur. Gaëlle avait trouvé l'ancienne radio de mes parents en fouillant dans les armoires. Ici, il n'y avait ni télévision ni internet. Nous avions même du mal à capter le réseau de téléphone. C'était l'endroit le plus tranquille qui soit et c'était chez moi. Je ne possédais rien là-bas, juste une chambre étroite et un peu humide que l'on m'avait attribuée au château. A moins de profiter de la voûte étoilée lors de mes rondes ou de nos missions.

Je rentrai alors que le fumet d'un ragoût me prit aux narines. Mon estomac venant à réclamer vu le parfum se dégageant de la casserole et je ne pus que me contenter d'un morceau de pain que j'égrenai en attendant. Elle vint s'asseoir face à moi et m'offrit son sourire si agréable. Savait-elle que ce genre de regard et de petite attention pouvait conduire rapidement aux noces en d'autres temps ? Aux noces ou à la couche pour les moins prudes. Je le lui rendis bien que plus réservé.

J'ignorais quelle station de radio elle avait choisi, une émission de morceaux typiquement celtiques, usant d'instruments tels que ceux que l'on pouvait entendre lors des festivités à Camelot. Elle me questionna, sans doute histoire d'amener la conversation, sur ce qui se faisait au moyen âge.

— Il y a les bardes qui pour quelques pièces ou un repas chaud jouent et chantent les aventures qu'ils entendent sur les routes. Mais ce genre de musique, ce n'est que lors des fêtes que l'on peut en profiter.

— Il y en a souvent ?

— Cela dépend, lors de certaines visites officielles au château ou des noces. Et cela vaut toutes les sorties en boite contemporaines croyez-moi. L'on y boit, l'on y trinque, s'amuse et danse tout autant. Mais j'imagine que vous ne deviez pas sortir beaucoup non plus.

Elle me le confirma d'un mouvement de tête et, j'ignorais par quel élan je fus emporté soudainement, mais je me levai et comme je le fis plus tôt, lui tendit la main.

— Puis-je, en ce cas, tenter de rattraper les choses et vous inviter ?

— Oh, mais… non enfin… je voudrais bien oui, mais je ne sais pas danser là-dessus.

— Si j'en suis capable, vous aussi. Levez-vous, je vous prie.

L'amuser, la faire rire et oublier pour un temps cette sordide histoire ne faisait pas partie de ce que j'envisageais lorsque je promis de la protéger. Mais ses sourires, son visage ravissant, sa détresse peut-être avaient agi sur moi sans que je ne m'en rende compte. Que je me sentais idiot de lui avoir voulu du tort. Je lui pris la main, tenant sa taille de l'autre tout en restant à ses côtés, bien alignés. Et lui enseignai l'une de nos ritournelles. Doucement tout d'abord puis, pris par le rythme plus soutenu d'une flûte et des bodhrans, je l'entraînai avec moi. La vitesse de nos pas, sa

maladresse de débutante, nous fûmes à deux doigts de nous emmêler les jambes et tomber au sol. Je la retins à temps alors qu'elle ne semblait pas pouvoir s'arrêter de rire de notre intermède et me figeai de nouveau dans ses yeux. S'y noyer aurait été pour moi la plus douce des morts. Que m'arrivait-il ? Ses lèvres se faisaient tentantes et son visage attentif au moindre de mes mouvements m'inspirait. À deux doigts de succomber, je reculai. Il ne fallait pas.

Chapitre 11

Narration de Gaëlle

Le temps d'une danse, je m'étais sentie tomber au cœur d'une autre époque, sensiblement différente et néanmoins familière. À force d'y revenir en pensée ces derniers jours sans doute. Et alors que je manquai de me fouler la cheville et que Morvan empêcha une chute lamentable, nos yeux se croisèrent de nouveau. Il m'était difficile de m'en détourner. Par contre, il le fit très bien.

Cela ne lui ôta pas sa bonne humeur pour autant et il m'annonça que nous irions jusqu'à la porte le lendemain sans pour autant l'emprunter. Il voulait simplement me prouver une fois pour toutes que tout cela était vrai. Et je commençai d'ailleurs à le croire.

J'allai me coucher bien avant lui et tout redevint silencieux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maisonnette. Je gardai la lampe de chevet allumée. Une fois seule, mes angoisses reprenaient le dessus et je ne pouvais m'empêcher de ressasser. Il vint finalement se coucher, et me demanda si tout allait bien d'une voix amicale tout en s'asseyant sur le bord du lit.

— Vous êtes certain qu'il ne nous retrouvera pas ici ?

— Pratiquement oui. Mais je ne vais plus laisser les choses traîner bien longtemps, je retournerai voir ce qu'il en est en ville. Je tâcherai d'avoir des nouvelles de votre mère également, mais je pense que s'il lui était arrivé quelque chose, Alis ou Gregor nous en auraient avertis.

— Merci.

Il se releva et ôta sa chemise avant d'aller s'enfermer dans la salle de bain. Malgré la faible lueur, je ne ratai rien des cicatrices et autres vestiges de blessures qu'il possédait sur le haut du corps. Encore une fois, cela ne pouvait que jouer en sa faveur. Il ne me mentait pas.

À son retour, il se glissa sous les draps, se couchant sur le côté face à moi.

— Cela n'a toujours pas l'air d'aller Gaëlle, puis-je faire quelque chose ?

— Vous faites déjà beaucoup, tentai-je de l'en convaincre. Mais je dois avouer que je ne me sens pas rassurée du tout. Je commence peu à peu à y croire. Quelque chose en moi veut y croire. Vous, votre vœu, vos grands-parents me le confirmant et puis…

Je lui indiquai la chaise où étaient posées ses affaires de chevalier.

— Si tout cela était un mensonge, ce serait alors terriblement bien mené, vous ne trouvez pas ? Non, tout cela est vrai, encore une fois je vous le certifie. Pour moi, tout cela m'est normal et familier puisque j'y baigne depuis toujours. Et vous aussi, vous auriez dû, je suis d'ailleurs étonné que Keran ne vous ait rien appris. En tant que fille de druide vous devriez posséder quelques dons. Certes, il vous faudrait apprendre à les employer, mais ils doivent être naturellement en vous.

— Pourtant je vous assure que je ne possède rien de tout ça, rien du tout.

— *Ne vous mettez point martel en tête.* Nous finirons bien par éclaircir tout ceci, me rassura-t-il. N'y songez plus et dormez désormais.

Mais il perdit son sourire. Tous deux nous savions que tant qu'Ancelin serait à ma recherche, nous ne serions pas en paix.

— *Martel en tête*… vous avez une façon si belle et si étrange de parler.

— Ce n'est rien en comparaison du dialecte de l'époque. Et il est vrai que je devrais me décider à la rejoindre, bon gré mal gré. *D'ailleurs, ma dame, lorsque je partirai, cette chaumière sera vostre, ainsi que ma voiture. Je vous conjure d'en prendre grand soin.*

Ayant été attentive à chacun de ses mots, mes yeux s'étant perdus sur ses lèvres, je compris le principal et soupirai. Son départ… Mais il continuait de me fixer. Sa main se fraya un chemin jusqu'à mon visage et je n'osai respirer trop profondément, craignant presque de perturber son geste, qu'il se rétracte. Elle effleura ma joue, alla se glisser dans ma nuque et demeura un instant sans autre explication qu'un simple mot : venez.

Passant de mon cou à ma taille, il m'attira contre lui et m'offrit la sécurité de ses bras. Je devais avouer que je n'avais plus goûté à ce genre d'intimité depuis le départ de mon père. Ma mère n'ayant jamais été terriblement câline, mon beau-père encore moins.

— Vous sentez-vous mieux ainsi ?

— Oui, osai-je timidement.

J'étais bercée par le mouvement régulier de sa respiration. Ma joue posée contre sa peau, au niveau des pectoraux.

— Dormez, me conseilla-t-il.

Mon cœur s'accorda peu à peu au rythme du sien, mon corps se réchauffant plus qu'il n'aurait dû. C'était agréable, rassurant. Je souhaitais qu'il reste, mais il demeurait maître de son choix. Du peu que j'avais pu profiter de sa présence, de son soutien, il m'en resterait néanmoins quelque chose auquel je devrais faire difficilement face lorsqu'il partirait : le regret.

Chapitre 12

Narration de Morvan

Nous avions prévu de quoi nous sustenter en route, car je ne souhaitais pas juste l'emmener jusqu'à la porte et revenir tel un simple aller-retour. J'allais profiter de cette journée, sans doute l'une des dernières à passer ensemble afin de rattraper ce temps perdu pour elle, lui faire voir la beauté de la forêt, lui conter quelques mots sur ces lieux magiques, là où l'histoire finit par se fondre en légendes.

J'y avais songé durant tout ce temps où elle s'était plongée dans un sommeil réparateur, au creux de mes bras. Dès demain, j'irais trouver cet Ancelin et ferais ce que je dois. Le laisser en vie était trop dangereux pour Gaëlle. Tôt ou tard il la retrouverait, elle ne pouvait se cacher pour toujours à Beignon sans être vue. Et à moins de changer d'identité, chose qui n'était pas aussi simple, elle ne serait jamais tranquille. Ensuite, je quitterais cette époque. Définitivement.

Quelle folie de m'être ainsi laissé aller au gré de mes émotions, je me sentais aujourd'hui dangereusement tiraillé entre deux souhaits tout à fait contradictoires. Rester auprès d'elle, y vivre la vie moderne qui m'était dédiée au départ ou repartir là où était ma place, reprendre ma *queste*. Même si elle était vaine, chaque petite chose comptait et ce fut mon âme de chevalier qui l'emporta, ou à vrai dire, ma raison. Tuer un homme ici me vaudrait la prison, je ne pouvais rester.

Elle s'était vêtue d'un jeans ainsi que d'une blouse en lin dont le col était décoré de lacets de cuir et un peu large pour elle. Mais ma mère la portait également comme cela, l'une de ses épaules se dénudant parfois. Peut-être aurais-je dû lui avouer que je devrais la laisser après cette journée, mais ç'aurait été la gâcher. Il ne m'était pas autorisé de mentir, mais je pouvais me taire. Car il me semblait désormais que mes sentiments étaient partagés, autant abréger cela au plus vite. Cela ne mènerait nulle part, mis à part nous blesser l'âme.

Nous prîmes donc la voiture jusqu'au site des forges. Lieu devenu touristique et bien mieux entretenu que dans mon souvenir. Lorsque les *maistres* forgerons y suaient sang et eau au rythme des marteaux et des soufflets. Je lui indiquai le sentier, lui pris par moment la main afin de l'aider à

passer quelques obstacles. Le temps était avec nous, radieux, comme le sourire qu'elle m'adressait parfois.

Il fallut une bonne demi-heure de marche à travers bois avant d'atteindre la clairière. Celle-ci était envahie de fougères et quelques arbrisseaux y pointaient le bout de leurs branches encore frêles. Il fut un temps où les réunions druidiques s'y faisaient, mais plus depuis le massacre. Au centre, un large anneau de pierre, haut de plus de deux mètres et gravé de runes était posé debout. Comme si un géant l'avait posé là pour un moment et oublié de le reprendre. Etonnamment, une pousse de gui y avait élu domicile, s'y entortillant. Fait unique puisque cette plante, aimée des druides selon les légendes bien qu'elle ne fût pas la seule, ne s'attachait qu'aux arbres et non aux pierres. Question de survie. Et pourtant elle était là, à narguer Dame Nature et ses lois.

Gaëlle s'approcha du monument, en fit le tour, lentement et par deux fois avant de se fixer au-devant. Elle observa les gravures, n'y comprenant sans doute rien, dans un silence quasi religieux avant de me questionner.

— Comment cela fonctionne ? Vous devez réciter une formule magique ?

— Une incantation, la repris-je. D'ailleurs, puisque vous êtes la fille d'un druide, je vous propose de vous en acquitter avec moi, qu'en dites-vous ?

— Cela ne risque pas d'échouer ? Je vous l'ai dit, je n'ai aucune magie en moi.

— Impossible, ou alors vous n'êtes pas la fille de Keran, plaisantai-je sans conviction.

— Non, vraiment, je préfère vous laisser faire.

Nous nous installâmes dans la clairière, sortant les provisions du sac à dos que j'avais apporté. Pour une fois, je ne venais pas ici affublé de mes kilos de mailles, mais bien pour m'y poser un simple moment, ce n'était jamais arrivé. Je lui racontai l'histoire de ce lieu, son importance lors de chaque début de saison, des réunions que me rapportaient mes parents. Jusqu'à cette terrible nuit.

— J'aurais dû m'y trouver, mais je n'étais pas encore prêt et trop jeune. De ce que l'on m'en a rapporté, des membres de l'Ordre des Preux passèrent la porte au moment où elle fut ouverte. Ils s'étaient emparés de ceux censés revenir lors des festivités, les avaient torturés et appris où et quand tout cela devait se produire.

— Alors, cela peut recommencer non ? S'ils attendent de l'autre côté, montent la garde ou que sais-je ?

— Non. Car il faudrait pour cela retourner à un moment postérieur à cette date. Avant cela, ils n'étaient pas au courant de la position de la porte. Et cela, je ne m'y risquerai pas bien que j'y sois préparé.

— Préparé ? Comment ça ?

Je détournai le regard. N'avait-elle pas encore compris que j'étais formé à me défendre mais aussi à tuer ? Qu'elle me voie de nouveau comme un homme capable d'ôter la vie me fit craindre qu'elle n'en revienne à se méfier de moi.

— Je vois, eut-elle pour toute réaction.

Je l'observais. Allongée entre les trèfles d'une manière si naturelle qu'on eut cru qu'elle en avait l'habitude, laissant la digestion se faire et profitant de la vue des cimes des arbres. Si hautes que leur ombre nous parvînt, nous épargnant les rayons trop vifs du soleil. Si seulement… s'il n'y avait pas eu l'Ordre, ces crimes, cette folie.

— Bien ! fis-je tout en me redressant. Êtes-vous prête à assister au prodige ?

J'allai parmi les herbes folles, chercher ce qui pourrait me servir et dénichai une branche fine, sans doute déchirée par un vent trop violent, un soir d'orage. Un bruit attira mon attention au cœur des ombres de la forêt. Je me tins sur mes gardes, le souffle court à scruter les lieux. Ma main se portant à mon flanc, cherchant mon épée, mais me souvenant trop tard que je n'étais en rien paré de celle-ci. Rien ne s'ensuivit. Peut-être était-ce un lièvre ou bien même tout autre animal peuplant les lieux. Ils n'étaient pas rares et assez peureux par ici.

— Tout va bien ? m'interpella-t-elle.

Je revins à sa hauteur, la rassurant.

Cette image de mes parents ouvrant le passage, bien que je n'avais jamais pu le voir de mes yeux, m'était pourtant familière. Pour toutes les fois où elle me fut contée. J'attirai Gaëlle à moi, osant la prendre par la taille et la tenir contre mon flanc. Lorsque la porte était ouverte par deux personnes, celles-ci ne devaient faire qu'un. Je la vis rougir, son visage proche du mien. Je tentai de ne pas me déconcentrer, l'invitant à tenir avec moi, le rameau trouvé. Une nouvelle fois j'hésitai. Une appréhension, encore. Je me retournai, suspicieux. Tout semblait pourtant normal. Elle se recula, ne souhaitant toujours pas participer. Soit. Je me concentrai et prononçai l'incantation.

Son regard alternait entre moi et le cercle de pierre. L'air se fit plus lourd, vibrant, palpable alors que la vision au centre de l'anneau se troubla. Le ciel avait beau être d'un bleu limpide et clairsemé de nuages, le tonnerre vint à gronder, comme situé à des kilomètres encore. Il ne venait pas du ciel, mais du passage qui s'ouvrait peu à peu.

Je ne pouvais observer l'air que prit la jeune femme, mais elle pouvait enfin voir de ses yeux que tout était vrai, ce ne fut que lorsque je baissai le bras qu'elle osa prononcer quelques mots.

— C’est incroyable !

Chapitre 13

Narration de Gaëlle

J'étais troublée par ce miracle. Curieuse d'en apprendre plus encore et heureuse de voir enfin la preuve qu'il ne m'avait jamais menti. C'était incroyable, extraordinaire. La magie n'était censée faire partie que des contes et pourtant j'en étais témoin. Et si la magie pouvait exister, tout devenait possible. Je devenais telle une enfant découvrant une fée voletant au fond d'un jardin, comme si je l'avais toujours su, mais qu'il me fallait juste ouvrir les yeux.

— Et il suffit ensuite de se glisser au centre, c'est ça ?

— Oui, c'est cela. Mais nous n'allons nulle part, je vous le rappelle. Êtes-vous convaincue désormais ? Garderez-vous le secret pour vous cela dit ?

D'une nouvelle incantation, tout disparu, l'air redevenant léger. Les piaillements reprirent.

— Je pourrais le crier sur tous les toits, personne ne me croirait. Mais je vous promets, je ne dirai rien.

— Très bien. Alors remettons-nous en route, je voudrais vous faire découvrir les alentours que vous auriez dû connaître depuis bien longtemps, je ne m'en irai que le cœur plus léger ensuite.

L'ambiance pourtant se fit lourde malgré cette affirmation. Je souhaitais tant trouver la façon de faire afin de lui demander de rester ou du moins de revenir, puisqu'il ne voulait pas m'emmener. Quelque part, je me sentais plus proche de lui que de quiconque, il représentait mon univers entier maintenant que le cocon familial s'était brisé. Mais je ne m'accrochai pas à lui que pour cela, j'en étais amoureuse. Sincèrement, secrètement.

— Morvan…

Je me lançai timidement, mais il leva la main et me demanda de ne plus dire un mot. Il se fit soucieux, concentré et son regard parcourut fiévreusement les alentours.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Gaëlle ! fit-il plus sèchement, me donnant l'ordre de me taire cette fois.

Je n'osai plus prononcer le moindre mot, et même si j'avais compris que le souci ne venait pas de moi, il me mettait mal à l'aise.

— Partons, reprit-il subitement.

Il se dirigea vers notre sac, laissé en bordure de clairière et rassembla nos restes alors que je contemplai une dernière fois ce cercle marqué de symboles. Passant ma main sur le contour, entre les pousses de gui. Le vent se leva, les buissons dansaient autour de nous, secoués comme si des mains invisibles s'étaient emparées de leur tronc fragile. Tandis que le feuillage des arbres se mit à bruisser, secouant leurs branches et faisant s'envoler les quelques volatiles qui s'y étaient posés. L'on eût dit que le temps se couvrait.

Une rafale s'engouffrant dans la trouée forestière emmêla mes cheveux, masquant ma vue un instant, le temps de me faire regretter de ne pas avoir songé à les attacher. Morvan se releva prestement et courut vers moi, les quelques mètres seulement qui nous séparaient furent cependant de trop pour qu'il m'atteigne. Une main venait de me happer, me tirant en arrière alors qu'un objet froid me barrait soudainement la carotide. Je reconnus la voix d'Ancelin, mon beau-père, l'assassin de l'Ordre.

— Ne bouge pas. Je savais que je vous trouverais ici tôt ou tard.

Puis il s'adressa à Morvan qui voyant la lame à mon cou stoppa net.

— *Maistre ! Renvoyez-moi ! Ma besogne est accomplie, je désire revoir les miens.*

— *Attends, relâche-la d'abord. Ne lui fais point de mal.*

Il tâchait de garder son calme alors que je me sentais prête à hurler, ne me retenant uniquement parce que cela aurait causé ma mort de façon rapide. Tout mon corps tremblait à l'idée qu'il soit revenu terminer ce qu'il avait commencé. L'assassin se répéta. Morvan abdiqua.

— *Te renvoyer où ? Soit, je vais rouvrir la porte, mais auparavant, lâche-la.*

Mon chevalier se baissa et récupéra la branche lui ayant servi tout à l'heure. Il agissait lentement comme pour ne pas brusquer mon agresseur et qu'il n'en vienne au pire. J'en pleurais de terreur bien que je lui fisse confiance. Mais ma position n'était pas faite pour me rassurer.

Il reprit son incantation, sa voix tremblant légèrement cette fois et je m'autorisai à espérer qu'une fois fait, Ancelin partirait vraiment, nous laissant en paix. Il récitait avec lui, répétant chaque mot à voix basse, ses chuchotements faisaient écho dans le creux de mon oreille. Je priai pour qu'il ne me tue pas, mais qu'aurait pu faire Morvan alors que son arme était collée à ma gorge. D'ailleurs elle aussi tremblait. D'impatience je dirais et bien que je demeurai immobile, ma vie en dépendait, sa main eut un sursaut lorsque le passage apparut de nouveau, grondant. Elle m'entailla, un cri de douleur s'échappant à mon insu tandis que je sentis un fin filet de sang chaud couler jusqu'au col de ma chemise.

Lorsque l'incantation prit fin, mon agresseur y ajouta quelques mots, pointant sa dague vers la porte.

— *Non ! Qu'as-tu fait ? Tu en as changé la destination ! Es-tu fol !* paniqua Morvan. *Lâche-la, surtout ne l'emmène point en cette époque ! Non !*

— *Impossible, je dois accomplir ma dernière besogne.*

Il me tira avec lui vers la porte. Et je n'entendis qu'un seul et dernier mot avant qu'il s'y jette, moi l'accompagnant. La voix de Morvan criant mon prénom.

Chapitre 14

Narration de Morvan

Je hurlai son prénom devant la porte alors que tout ici fut soudainement exempt de la moindre présence mis à part moi. Il l'avait emmené ! Ce fou l'avait emmenée ! Et vu les mots qu'il prononça, ils étaient partis là où sincèrement je n'aurais voulu retourner pour rien au monde. À un moment situé après la découverte de la porte par l'Ordre. S'y rendre était synonyme de danger de mort.

Je tournai en rond tel un lion en cage, encore trop oppressé sur l'instant pour avoir les idées claires. Enrageant contre moi-même d'avoir laissé les choses s'envenimer ainsi, de n'avoir pu l'en empêcher. Un mot bien légitime et totalement contemporain passa outre mes lèvres : merde ! Il avait enlevé Gaëlle. Allait-il la tuer ? Ma raison me dictait de retourner chez moi, de m'armer et de repasser la porte. Mon cœur de m'y jeter sans hésiter, maintenant et avant qu'il ne la tue ou ne l'emmène bien trop loin pour que je puisse la retrouver.

Merde ! Encore une fois je hurlais de rage et de peur.

J'incantai la fermeture et repris le sentier à la course. Il me fallait prendre de quoi me nourrir et me défendre. Je laissai ensuite une courte missive sur la table de la cuisine en partant, pour Alis et Gregor. Un adieu qui sait.

Passant la porte à mon retour dans la clairière, je m'attendais à un dangereux comité d'accueil et me tenais prêt à tout. Mais plutôt que d'être assaillis par un quelconque ennemi, je découvris les corps de deux Preux, poignardés. Les restes d'un feu de camp encore fumant m'assurant que ce devait être récent. Je n'y comprenais rien. L'assassin était l'un des leurs et pourtant il les avait occis sans autre forme de procès.

Laissant les corps sur place, je repérai quelques traces fraîches avant de m'enfoncer entre les troncs, longeant le sentier et me tenant sur mes gardes. Vêtu de ma cape de chevalier de la Fraternité, d'un bleu soutenu et brodé de trois couronnes dorées reconnaissable à la ronde, de ma cotte de maille et épée à la main pour plus de sécurité. Il me fallait regagner le château au plus vite, mais avant cela, je devais tenter de trouver des traces de cet Ancelin et de Gaëlle, scruter le moindre

buisson pour le cas où j'y distinguerais des traces de son sang. Qu'il prie que je ne lui mette la main dessus, étant désormais dans mon élément et en droit de faire justice, il en pâtirait gravement.

L'assassin connaissait l'incantation. Du moins la partie nous projetant ici. Qui donc la lui avait enseignée ? Plus j'avançai et plus j'y songeai, ils allaient être étonnés de me voir à Camelot après tout ce temps. Car ce fou s'était enfui avec elle, près de cinq années après mon précédent départ. Cinq années donc durant lesquelles j'avais disparu pour eux et sans doute considéré comme mort. Fort heureusement, ils me croiraient puisque je me devais de toujours dire la vérité.

Le château se situait à plus d'une heure de cheval. Autant dire que j'en étais encore loin. Je découvris quelques gouttes de sang ici et là, d'autres traces de pas provenant de chaussures modernes. Pas de doute, Gaëlle était toujours en vie puisqu'elle pouvait marcher. Il aurait pu la tuer dès son arrivée, il avait donc d'autres intentions. Ce qui me surprenait fut que ses pas la menaient droit vers la route pointant principalement vers le château. À Camelot.

J'arrivai en vue d'un campement. Et pas n'importe quel camp. Celui d'une véritable petite armée. Des ennemis ? Ce qui ne serait pas étonnant vu la masse de conflits qui secouaient le pays en cette période. Quels étaient ceux-ci ? Les tentes ressemblaient pourtant à celles utilisées par nos forces, mais aucun étendard du Roi par contre. Je vis quelques capes bleues telles que la mienne et me défis de mes premières craintes. C'était des alliés, des chevaliers. Mais pourquoi un camp en forêt et si peu éloigné du château ? Me tenant jusque-là, dissimulé derrière quelques buissons, je me redressai confiant, mais la lame froide d'une épée parfaitement aiguisée effleura mon épaule, maintenue à un centimètre de ma gorge. Celui qui la portait devait avoir le bras vigoureux, car il ne tremblait même pas. Et cette manière de faire, que je sois damné, je savais de qui il s'agissait !

Le sourire me revint, si d'anciens compagnons étaient ici, ils pourraient sans doute m'aider à la retrouver. Du moins, m'octroyer une monture pour les poursuivre.

— *Sire Perceval ? Est-ce là la manière dont l'on accueille un vieil ami ?* fis-je dans cette langue si ancienne qu'eux seuls pouvaient la comprendre.

Il leva son arme, mais la laissant toujours assez proche pour que je ne puisse l'esquiver. Je me tournai, c'était bien lui. Son visage passa du sérieux à l'étonnement puis à la colère en un instant.

— *Un vieil ami ! Immonde traître !*

Son poing vint s'écraser du côté gauche de mon visage, et ce n'était en rien une taquinerie amicale. Il m'avait bel et bien frappé afin de me blesser.

— *Traître ? Mais…*

Perceval ne devait pas être le plus intelligent de tous, mais il demeurait le plus fort, c'était indéniable et son second coup, habilement placé à la tempe, me plongea dans l'inconscience.

Chapitre 15

Narration de Gaëlle

Je tombai à genoux une fois arrivée de l'autre côté. Le voyage ne m'avait provoqué aucun malaise particulier, si ce n'était l'impression d'une franche poussée en avant. L'herbe était humide comme témoin d'une légère bruine récente et l'air bien plus frais. En plus de trembler de peur, j'en vins à frissonner. Ancelin me releva, me tirant par le bras de façon brusque. À quelques mètres de nous se trouvait un petit campement composé de deux hommes assis autour d'un feu. Ils se levèrent et vinrent à notre rencontre. L'un se saisissant d'une dague à sa ceinture tout en avançant.

— *Mes frères ! Rex regnat sed non gubernat !* psalmodia-t-il vers eux.

Le roi règne mais ne gouverne pas. Cette phrase seule calma immédiatement les deux acolytes. Celui qui était armé rangea sa lame tandis que l'autre vint nous accueillir, souriant.

— *Cette dame est blessée, je mande prestement votre secours.*

Je ne comprenais rien à son étrange discours, mais il était vrai que la langue angloise était différente de ce que je connaissais. Ancelin glissa le doigt sous mon col, tirant ma chaîne d'argent à laquelle la petite croix ancrée de leur Ordre était attachée de dessous mes vêtements. Ce qui eut pour effet d'acheter totalement leur confiance. Et à bien y regarder, ils possédaient tous deux la même, mais de plus grande taille et faite d'un métal moins noble.

— Non, c'est faux ! m'écriai-je. Il m'a enlevée, je ne suis pas des vôtres !

Sans le vouloir, j'avais donné le signal. Je fus lancée au sol, assez sauvagement pour ressentir une douleur lancinante dans l'épaule. Fort heureusement, rien de cassé, la terre étant meuble à cet endroit. Ancelin profita de cette confiance acquise pour égorger l'un d'eux. D'un geste précis et sans ciller. La bile aux lèvres, je détournai les yeux. Quel était cet homme que j'avais pourtant connu, ou cru connaître durant la moitié de ma vie ! Un véritable tueur, agissant sans aucun remords. Je devais le fuir.

Franchissant les premiers mètres à quatre pattes, je trouvai finalement une once de force dans mes jambes pour me relever, je pris la direction de la porte. Si je parvenais à m'y glisser, peut-être lui échapperais-je. Morvan me protégerait, j'en avais la certitude. Mais le grondement

caractéristique de la porte se fit entendre, m'incitant à stopper net. Le passage s'effaça, mes espoirs de même.

— Non… Morvan… émis-je plaintivement. Ne m'abandonnez pas ! Je vous en prie !

Le désespoir s'immisça en moi alors qu'il n'y avait plus cette possibilité de retour. Le second garde de la porte émit alors un gargouillis ignoble provoqué par son propre sang inondant sa bouche. Ancelin ôta sa lame du poumon qu'il venait de perforer avec une aisance incroyable et le laissa retomber au sol. Ses jambes frétillèrent encore un instant puis il s'immobilisa. Définitivement. Je restai prostrée devant cette scène, ces meurtres, cette porte brutalement refermée. Ancelin revint vers moi et m'entraîna avec lui.

Nous remontâmes un sentier, prîmes la route et bifurquâmes par les sous-bois afin de rejoindre un vaste campement militaire. Des hommes armés, certains portant des capes bleues aux trois couronnes comme celle de Morvan. Des chevaliers de Camelot !

L'assassin discuta avec quelques-uns. Nous étions sans doute à proximité du château selon ce que Morvan m'avait enseigné. Je me sentais brûlante et l'entaille à ma gorge me faisait souffrir. Leur dialecte, bien que possédant quelques mots vaguement contemporains m'échappait. Surtout provenant des natifs de cette époque, un accent local rendait la chose incompréhensible.

Je tâchai pourtant de leur faire comprendre que j'avais été enlevée, mais le seul mot qui sembla provoquer leur intérêt fut le nom de Morvan. Et ce ne fut pas en bien, m'aurait-il caché quelque chose ?

L'on me fit boire de l'eau et panser ma plaie d'un bandage fait d'un tissu déchiré, mais propre.

— Allons-nous rester ici ? tentai-je auprès de mon beau-père.

— Non, nous avons besoin d'un cheval, je te ramène à lui.

— Qui ça ?

— Je ne peux évoquer son nom ici sans que l'on ne me coupe la tête aussitôt. Toi-même tu aurais dû te taire tout à l'heure. Je leur ai fait croire qu'il t'avait abusée et que tu en avais perdu la tête, ils m'ont immédiatement cru et t'ont même plaint.

Un chevalier blond d'allure noble s'avança vers nous. Il possédait une prestance supérieure aux autres et beaucoup le saluaient sur son passage bien qu'il ne leur accorda pas même un regard. Il me fixait, moi.

Arrivé à notre hauteur, il me posa une question, mais je n'y compris rien. Il se tourna alors vers Ancelin qui lui répondit nonchalamment. Le chevalier soupira, posa sa main sur l'une de mes épaules et m'adressa quelques mots, comme souhaitant me réconforter.

— Monsieur… Sir… cet homme m'a enlevée, je vous assure, ne le laissez pas faire ! Il a déjà tué des hommes dans la forêt !

Je paniquai presque en parlant, mais continuai puisque j'avais capté son attention.

— Morvan ! Vous devez connaître Morvan, c'est un chevalier, comme vous ! Il…

— *Morvran ?*

Il me saisit alors plus puissamment par les épaules, plongeant ses yeux dans les miens. Ils étaient électriques, froids, déterminés. Je fus secouée alors qu'il me questionna de nouveau. Je ne pu que secouer la tête, c'était un dialogue de sourds. Ancelin reprit la parole, le calma et finalement il nous laissa après lui avoir adressé quelques derniers mots.

— Il va nous donner un cheval. Je lui ai dit que tu étais ma fille et que je te ramenais chez nous.

— Qui était-ce ? Que voulait-il savoir ?

— Tu avais devant toi Sir Lancelot. Chef de ce campement. Et il souhaitait que tu lui dises si Morvan était dans les environs. Ce que tu savais de lui. Il a cru que tu étais sous le choc de ses maltraitances.

Lancelot ! Le Lancelot de la légende ! Je rassemblai mon courage ainsi que mes dernières forces et rattrapai de mon mieux le chevalier, l'appelant alors que je commençai à me sentir de plus en plus faible, tâchant de le convaincre à mon tour. Oui, je connaissais Morvan. Oui il allait venir. Il ne m'avait rien fait de mal. Mimant comme je pouvais. Mais il me ramena auprès de mon beau-père.

— Tu lui as confirmé qu'il était à nos trousses ? Ce n'est pas plus mal, de toute façon il s'en tirera, il ne peut en être autrement. Et cela nous laissera un peu de temps.

On nous fournit un cheval et je fus montée à l'avant contre ma volonté. D'ailleurs il ne m'en restait plus grand-chose. Mon esprit commençait à sombrer peu à peu, je ne ressentais que la douleur et une immense envie de dormir. Au travers de tout cela, il ne me restait qu'un espoir, que Morvan ne m'ait pas abandonné à mon sort, que ces chevaliers le retrouvent afin de l'y aider. Lui seul pouvait leur dire la vérité. Je m'accrochai à cet espoir.

Chapitre 16

Narration de Morvan

Un coup de botte dans l'abdomen me tira subitement de mon inconscience, me faisant cracher tout l'air contenu dans mes poumons. Mais lorsque le second vint à s'approcher, je m'en saisis, tentant d'en tourner le pied et faire choir son propriétaire. Une fois à terre et malgré que ce fût un soldat du Roi, je le maintins au sol.

— *Je suis Sir Morvan, j'exige de savoir pourquoi j'ai été battu ainsi que la raison de ce campement !*

Un chevalier, reconnaissable par le bas de sa cape vint à percuter de nouveau ma joue de son talon. Je me retrouvai projeté sur un sol de terre battue et remarquai que j'étais plus entouré que je le croyais. Ces visages pourtant étaient ceux de mes amis. Il y avait encore quelques jours que je les avais quittés en très bons termes. Excepté Gauvain, mais ce n'était que pour des futilités, je l'avais juste battu de justesse lors d'un tournoi.

— *Je ne comprends pas, qu'est-ce que vous me reprochez ?* crachai-je au sol, un peu de sang accompagnant ma salive. *Mon absence ? Je puis vous l'expliquer, mais de là à m'accueillir de la sorte…*

Perceval s'approcha et me saisit par les cheveux, me redressant. Je ne pus que suivre le mouvement au risque d'y perdre la peau de mon crâne.

— *Sir Perceval ! Sir Lancelot !* m'indignai-je face à ce traitement.

— *Nous savions que tu te trouvais dans les parages, mais, sincèrement, jamais je n'aurais cru que tu viendrais jusqu'ici seul et à pied. Et tu oses encore porter l'emblème de Camelot. Est-ce courage ou pure folie de ta part ? À vrai dire, je pencherai pour la seconde*, ironisa Lancelot.

— *Je me doute que mon retour doit vous surprendre, après tant de temps. Mais je pourrai vous l'expliquer, je recherche une femme.*

— *Ton retour après tant de temps ? Délires-tu ? Il y a à peine deux semaines de cela que tu tentais encore d'assiéger le camp. Comment va ton épaule à ce propos ?*

— Deux semaines ? Mon épaule ? Attendez, il doit y avoir un malentendu, je suis Morvran, mais pas celui dont tu sembles parler. Il y a bien cinq années que je suis parti. Regarde-moi ! Je n'ai que vingt-deux ans. Regardez-moi !

Ils s'observèrent l'un l'autre et revinrent vers moi.

— *Vérifie*, fit simplement Lancelot à son compagnon.

Celui-ci souleva mon visage, me tenant par le menton avant de poser une main sur mon épaule droite et de la presser, mais sans pour autant y mettre toute sa force.

— *S'il avait été blessé, il serait à genoux. Et il a l'air d'un gamin en effet*, informa-t-il tout d'abord son compagnon. *Serait-ce une ruse ? As-tu trouvé un bon enchanteur qui en donnerait l'illusion ?*

— *Perceval, vous le savez pourtant ! Je suis druide et gardien de la porte de Brecheliant. J'ai dû partir, trop prestement pour en informer quiconque, à la recherche d'un assassin, craignant pour la vie des miens là-bas. Écoutez-moi ! Écoute-moi, Lancelot, j'ai fait vœu de véridicité, vous le savez, je ne puis mentir. Cet assassin s'est emparé d'une femme. Une femme à qui j'ai juré protection. Je dois la retrouver.*

Je devais surtout ne plus perdre la moindre minute. Si au départ, j'avais moins d'une heure de retard sur eux, combien de temps à présent ?

Un soldat entra précipitamment dans la tente, se positionna droit devant les chevaliers et attendit qu'on lui donne l'ordre de poursuivre, n'osant pas interrompre nos retrouvailles.

— *Qu'y a-t-il ?*

— *Sir Lancelot, le cheval que vous aviez fourni à ces personnes tout à l'heure s'en est revenu seul et mortellement blessé d'une flèche, nous avons été forcés de l'abattre.*

— *Les Saxons ?*

— *Tout porte à le croire, Sir.*

— *Alors ils ne sont pas loin eux non plus. Doublez la garde et que chacun soit à son poste, je viens.*

Le messager ainsi que Perceval sortirent. Quant à moi, il me fallait toujours plaider pour que l'on m'explique et me laisse poursuivre. Lancelot parut contrarié.

— *Octroyez-moi un cheval ou, du moins, laissez-moi repartir. Vous voyez bien que…*

— *Cette femme,* me coupa-t-il. *Un homme ainsi que sa fille ont traversé nos lignes il y a de cela quelques heures. Il nous a dit que tu l'avais violentée, qu'elle en avait perdu l'esprit. Elle s'exprimait d'ailleurs étrangement et semblait paniquée. Est-ce vrai ?*

— Je n'ai violenté personne ! Sir Lancelot ! Est-ce dans ma nature ? Vous le savez pourtant bien que jamais je ne ferai cela ! Me suis-je un jour mal comporté avec une femme, vous en auriez eu vent si je ne m'abuse. Mais cette femme justement, portait-elle une chemise ainsi qu'un pantalon bleuté qui sied mieux à un homme ?

— Morvran, il est étonnant de constater à quel point une bonne personne, poussée par le désespoir et la vengeance peult parvenir à changer. Je crains hélas que tu t'en aperçoives très vite. Je ne peux te laisser partir, soupira-t-il. *Oui, il semble que c'est bien elle que tu cherches. Alors tu n'as plus de soucis à te faire, c'est leur cheval qui s'en est revenu. Les Saxons les ont trouvés avant toi.*

Chapitre 17

Narration de Gaëlle

Il me semblait que nous nous rapprochions du château. Un château médiéval tel que l'on pouvait se l'imaginer dans cette époque. Intact et fier, surplombant villages et campagnes. Camelot. Je croyais rêver. De hauts murs en pierres d'un gris clair presque blanc. Deux tours imposantes, d'autres plus étroites filant vers le ciel et… mes yeux se fermaient tout seuls, me brûlaient. La tête me tournait. Je craignais avoir attrapé la fièvre, sans doute le résultat d'une infection due à ma coupure. J'y portai la main, elle me revint rougie de sang perçant à travers le pansement tandis qu'une douleur cinglante me traversa. Les druides étaient des sortes de médecins, n'est-ce pas ? Lorsque Morvan me retrouverait, il saurait sûrement quoi faire. Et me vint son image, portant la tenue verdâtre des internes des hôpitaux. Voilà que je délirais à présent.

Notre monture ralentit, tourna sur elle-même et faillit se cabrer. Mais vu le poids que nous exercions sur son dos et les mouvements du cavalier, elle ne s'y risqua pas. Ancelin tira sur les rênes alors que je me retins de toutes mes maigres forces à son habit pour ne pas chuter. Lui aussi semblait se méfier de quelque chose.

— Nous allons couper par-là, nous n'irons pas au château de suite.

— Qu'y a-t-il ?

— Une présence dans ces bois. Si ce sont des Saxons, mieux vaut ne pas croiser leur route.

— Je ne comprends rien à tout cela. De quel côté êtes-vous donc au juste ?

— Camelot est sous le joug d'un nouveau seigneur allié aux Saxons. J'ai été envoyé par ce seigneur, j'obéis à lui seul. Les chevaliers que nous avons vus se sont rassemblés dans les bois afin de lui reprendre le château. C'est la guerre ici jeune fille. Des affrontements réguliers ont lieu. Mais les Saxons sont surtout très instables et brutaux, ils t'auraient violentée et tuée avant même de comprendre ton importance.

— Mais quelle importance ? Je ne suis personne.

— Au contraire, tu es très importante aux yeux du *Maistre*, il tuerait pour toi.

— Comme vous avez voulu me tuer.

Il se mit brièvement à rire alors que nous nous enfoncions entre les buissons, quittant la route principale.

— Vous en donner l'illusion, rectifia-t-il. Sinon pourquoi avoir tant attendu ? Ta blessure au cou n'était pas volontaire, sache-le. Non, il fallait que Morvan se retrouve dans l'obligation de te protéger. En lui faisant croire que vous étiez tous deux en danger de mort, cela vous a rapprochés. C'est chose faite, ma mission arrive à son terme.

— Alors le but de tout cela était de simplement l'entraîner ici ?

— Ce n'est rien d'aussi simple Gaëlle. Il m'a fallu bien longtemps pour comprendre moi-même. Nous sommes en une époque plus éloignée de celle ou Morvan jeune chevalier se faisait bien voir et apprécier de son Roi. Il ne devrait pas venir ici pourtant il le fera, il t'y suivra c'est certain. Alors il y aura deux…

— Deux quoi ?

— Chut !

Je le sentis s'agiter. Puis il frappa le flanc de sa monture d'un bref coup de talon, l'incitant à avancer plus rapidement, tout en me tenant de l'un de ses bras, l'autre fouettant l'encolure de ses rênes. Quelque chose me disait que nous n'étions plus les seuls à parcourir ces bois et que l'on nous avait pris en chasse.

De ce qu'il venait d'en dire, à choisir entre lui et les Saxons, je préférais subitement ma place et en vins à espérer qu'il puisse s'éloigner au plus vite. Le cheval galopait désormais, passant à travers de fins branchages venant nous fouetter de temps à autre. Je perçus un sifflement étrange puis un autre et l'entendis jurer. Ce ne fut que lorsque le cheval se cabra dangereusement que je compris.

Plusieurs flèches avaient atteint l'animal. Celui-ci, blessé et pris de panique nous jeta tout au sol avant de s'enfuir à travers bois. Ancelin se releva prestement, me laissant à terre. Il devait avoir plus urgent à faire que de se préoccuper d'une tentative de fuite éventuelle. Je n'en avais pas la force de toute manière.

J'entendis des bruits de fer qui se croisaient, des jurons en langue inconnue, des cris et tâchai d'apercevoir quelque chose. Un homme se battait avec Ancelin, deux autres les rejoignirent. L'un, immense, planta sa lame de haut en bas à la base du cou de mon beau-père avec une telle force que j'aurais juré qu'il lui avait brisé l'épaule au passage. Ancelin hurla, son écho lui répondit faisant fuir quelques perdrix dans un vacarme de battements d'ailes. Le Saxon ôta aussitôt sa lame, un flot de sang gicla de la base de son cou. Sa victime tomba à genoux et s'étala dans la bruyère.

Il… il l'avait tué ! Qu'allais-je devenir !

Seule je ne pouvais rien. Leur parler, ils ne comprendraient pas et j'avais deviné qu'avec eux, citer le moindre nom de chevalier aurait conduit à ma mort.

Le plus grand me souleva d'une main agrippée à ma chemise, me dénudant pratiquement tout l'avant du corps. Un autre se mit à rire grassement.

— *Menez-la au seigneur Medrawt*, crachota Ancelin. *Elle vaut plus que vos misérables vies. Il la veut saine et sauve. Medrawt*. Rejoins Mordred, Gaelle.

L'un des hommes l'acheva, le transperçant avant de se faire aboyer dessus. Je ne comprenais rien mis à part ce nom issu tout droit de la légende. Mais ici tout faisait partie de cette histoire. Lancelot, Arthur, Camelot, la guerre contre les Saxons et maintenant Mordred. Alors… il existait vraiment ?

Chapitre 18

Narration de Morvan

Lancelot me laissa seul et je demeurai planté là, debout et chancelant, subitement vidé de tout. Elle avait été prise par les Saxons alors qu'elle chevauchait une monture portant les couleurs de Camelot. Raison amplement suffisante pour qu'ils… Non, je ne voulais pas songer à cela ! Tant que je n'aurai son corps devant les yeux. Tant que je n'en aurai pas la preuve. Je serrai les poings et pourtant une importante part de moi répétait en boucle ce qui était évident. C'en était fini. Gaëlle était morte et sans doute lui avaient-ils fait subir bien pire. J'avais failli à ma promesse.

Je chassai cette pensée, ne gardant que ce qui me permettrait d'avancer, ce trou noir, ce vide se muant en désir de vengeance. Je frottai mes yeux brûlants, demeurant secs comme mon âme en ce moment et sortis de la tente d'un pas décidé. Un soldat qui montait la garde faillit m'embrocher de sa lance, m'ordonnant de ne plus avancer.

— *Je veux parler à Sir Lancelot. Faites-lui savoir que je rejoins vos rangs contre les Saxons.*

Je n'étais qu'un simple chevalier, pas même assez connu pour avoir été cité dans les livres d'histoire. Mais mon devoir se trouvait toujours ici, pour Camelot. Alors quitte à l'avoir perdue, si je devais terminer mes jours sur un champ de bataille, que ce soit contre ceux qui lui avaient ôté la vie. Mais je ne partirai pas avant d'en avoir tué autant que je le pouvais.

Lancelot, Perceval ainsi que mes anciens amis se méfiaient de moi. Je me trouvais avec eux alors qu'ils s'organisaient avant le départ. Certains pestèrent et refusèrent mon aide, débattirent même pour que l'on règle mon sort prestement et définitivement. Je me demandais ce que j'avais pu leur faire pour qu'ils soient à ce point contre moi. L'un d'eux, plus précisément, me jetait de haineux regards, gardant le silence contrairement aux autres, Sir Owain. Nous étions du même âge autrefois et très proches. Lui, Gauvain, Agravain et moi-même. Pourquoi tant d'animosité de sa part à lui aussi ?

Je tentai de m'en approcher, lui tendis la main en signe d'amitié, espérant qu'il en ait encore tout autant pour moi, mais il se leva et s'avança vers la sortie ne manquant pas de me bousculer franchement d'un coup d'épaule en passant.

— *Owain ! Mais quelqu'un va-t-il enfin me dire ce que vous reprochez à la fin ? Et où sont tes frères ? Où est Gauvain ? Mon ami. Il me reconnaîtra lui, il saura que…*

Mais il étouffa mes propos, revenant vers moi à la charge et me saisissant par le col. Il ne plaisantait pas, me crachant ses mots au visage.

— *Ne prononce plus jamais ce nom. Pas après cette infamie. Oui, il était ton ami et pourtant cela ne t'a pas empêché de le tuer. Je rêve depuis ce jour de te faire passer de vie à trépas, ne me tente pas Morvran*.

Ainsi c'était cela ! J'en viendrai à tuer l'un de mes plus proches compagnons. Mais pourquoi ! Pour l'heure, aucun ne semblait disposé à tout me raconter. Persuadés que je jouais la comédie et que c'était inutile.

Un détachement fut formé afin de se positionner face aux troupes saxonnes. En moins d'une heure, les éclaireurs les avaient repérés. Je demandai à en faire partie et tous me regardèrent tel le dernier des fous.

— *Très bien, mais tu te placeras en tête*, ordonna Lancelot. *Ainsi aucune traîtrise de ta part ne sera à déplorer. J'ai tendance à croire que tu es bien l'ancien Morvran, mais je garderai un œil sur toi malgré tout. Sir Owain ?*

Ce dernier s'approcha, attentif.

— *Arme-toi, prends ton cheval ainsi qu'autant de nourriture que tu le pourras, je te confie une mission.*

— *Je ne vous accompagne pas Sir ?*

— *Non, pas cette fois. Tu dois retrouver quelqu'un et au plus vite, que nous puissions tirer cette affaire au clair. Tu dois retrouver Myrddin. Va ! Quant à toi Morvran*, acheva-t-il tout en se tournant vers moi. *Ôte cette cape.*

— *Sir Lancelot, malgré vos appréhensions, j'insiste pour la garder, j'en ai toujours le droit*.

— *Cela n'a rien à voir, tu nous serviras pour faire diversion. Ainsi couvert de nos couleurs, les Saxons risquent de ne pas te reconnaître, ce serait dommage.*

Chapitre 19

Narration de Gaëlle

Ancelin ne bougeait plus. Allongé sur un lit de bruyères en fleurs, son visage tourné vers nous, il affichait de grands yeux ouverts et vides ainsi qu'une bouche crispée par une dernière grimace de douleur tandis que son sang inondait la terre à proximité. Dire que ma mère devait s'inquiéter de ma disparition et aujourd'hui, elle aurait à supporter le poids d'un second veuvage. Comment le lui annoncer d'ailleurs ? Comment rentrer chez moi ? Allais-je un jour pouvoir le faire ? Ne m'abandonne pas. Morvan… Mordred…

— *Maistre Medrawt !* répétai-je mollement, espérant de toutes mes maigres forces qu'ils saisissent la raison mieux que moi et m'épargnent.

Cet immense saxon me maintenait toujours suspendue, mes pieds ne touchant plus le sol. Son compagnon et lui discutaient vivement, il me sembla même qu'ils se disputaient franchement. Le plus petit vint à tirer sur le bas de mon jeans avec force, tentant de me l'arracher. Je hurlai, m'arrachant la gorge pourtant déjà trop douloureuse. Que ce soit pour le faire fuir, chose improbable ou ameuter tout ce qui pouvait se trouver à proximité. Mais à force de s'acharner alors que l'autre continuait à déblatérer dans un dialecte qui m'était inconnu, il se prit un violent revers de la main qui l'envoya trois pas en arrière. Je fus alors reposée juste le temps qu'il me saisisse de façon à me jeter sur l'une de ses larges épaules. C'était loin d'être la position la plus confortable qui soit, mais en cet instant, je n'avais plus la force de protester.

Ils babillèrent tout le long du chemin, peu discrets, mais mes intentions plutôt que de tenter de comprendre furent surtout de retenir mon repas dans mon estomac ainsi ballotté et ne pas sombrer. L'on me posa sur une couche à la propreté discutable, sous une tente. La toile dressée au-dessus de moi était ce que je pouvais distinguer de mieux. Jusqu'à ce qu'un visage curieux vienne s'interposer.

— Qui es-tu ? demandai-je le souffle court et saccadé.

Il m'observa fronçant les sourcils. Avec lui aussi ce serait peine perdue de communiquer.

— Egmont ! Elle est blessée, fais tomber sa fièvre. Si elle meurt, tu enseveliras le corps en forêt. Si le seigneur l'apprend, nos têtes seront plantées au bout d'une pique à ses portes avant l'aube prochaine.

Le saxon sortit et il me semblait qu'il avait nommé le jeune homme.

— Egmont ? l'appelai-je afin de m'en assurer, celui-ci revenant vers moi effectivement. Gaëlle, je m'appelle Gaëlle.

Il ne répondit pas. Il ne devait pas être plus âgé que moi et une balafre lui barrait la joue gauche. Ce devait être récent. La lame qui lui avait fait ça avait raté son œil de peu et se terminait à la racine de ses cheveux blond sale. Il sortit un moment, revenant avec un baquet d'eau qu'il versa dans une écuelle en terre, y trempa un linge et vint rafraîchir mon front et mes joues.

— Merci Egmont.

Était-il muet ou simplement hostile ? Toujours silencieux, il revint peu après, s'occupa dans un coin, me tournant le dos. Je percevais l'agitation du campement au-dehors. Et l'odeur caractéristique ainsi que les quelques bruits l'accompagnant m'informaient que nous devions être à proximité de l'enclos des chevaux. Il revint, ôta le linge maintenu à ma gorge et, toujours sans aucune émotion particulière, lava la plaie. De douleur je gémis, serrant les dents.

Il revint ensuite avec une coupelle et tartina la blessure d'une bouillie verdâtre. Dire que je pouvais bêtement mourir d'une infection après avoir échappé à un assassin — bien qu'à présent, je ne savais plus très bien ce qu'il me voulait au juste — puis aux Saxons en guerre avec le royaume.

— Le seigneur Mordred ? *Medrawt* ? Le connais-tu ? Va-t-on me mener à lui ?

Son regard devint plus froid et je répétai ma dernière question, vainement. La légende en parlait comme d'un homme ténébreux, libertin et sournois. Quand étions-nous au juste ? Avant ou après la défaite d'Arthur ? Qu'advenait-il de ce royaume ? Ėtais-je en danger ? Mais étais-je bête… Si Mordred était l'assassin du Roi, il fut également tué de la main d'Arthur, juste avant que ce dernier ne rende lui-même son dernier souffle. Donc, Arthur était encore vivant, quelque part. Sans doute parti à la guerre puisqu'il n'était pas au campement des chevaliers.

— Comment as-tu été blessé ? demandai-je finalement tout en glissant l'index sur ma propre joue.

Sa réponse finit par me convaincre qu'il valait peut-être mieux ne pas trop insister sur ce personnage légendaire, cruel et mystérieux puisqu'il ne balbutia qu'un nom pour toute réponse, mâchant ce mot plus qu'il ne le prononça.

— *Medrawt* !

Chapitre 20

Narration de Morvan

Le jour décroissait. Entre-temps, les éclaireurs nous avaient rapporté que les tours de garde du côté des Saxons avaient été doublés dans l'après-midi. Venaient-ils de détecter la présence du camp ? Le contraire aurait été étonnant. Nous étions si proches l'un de l'autre que c'en était presque risible. Sir Lancelot m'avait fait ôter ma cape et poser une autre, noire, sur les épaules et l'ajusta tout en me donnant ses ordres. Et dans son regard brilla comme un soupçon de malice, tel le témoin d'une farce à venir.

Nous traversâmes les bois à pied, longeant les forces ennemies. Il s'agissait d'un simple petit détachement à en croire leur nombre, mais qui, s'ils nous avaient pris par surprise, aurait causé des pertes qu'il valait mieux éviter. Nous nous divisâmes ensuite de manière fort peu coutumière. Si d'ordinaire les groupes étaient à peu près semblables en nombre, cette fois, l'on me convainquit de m'avancer seul tout en demeurant le plus visible possible. Songeaient-ils à me sacrifier purement et simplement d'entrée de jeu ? Je ne comprenais pas. Je ne pouvais que faire confiance au seul qui, apparemment, me laissait ma chance : Lancelot. À moins qu'ils n'aient point oublié de quoi je pouvais être capable. J'étais un druide de Brocéliande, appartenant à l'une des plus anciennes familles et par cela même capable d'autre chose que de simplement récolter des herbes.

L'on me fit mettre genou à terre, comme en signe d'allégeance, me posant la question indispensable afin de les rassurer quelque peu.

— Sir Morvran, comptez-vous trahir notre confiance et profiter de la présence de ces troupes saxonnes afin de nous causer du tort ? Ou au contraire, vous allier à nous et user de ce que vous savez si bien faire, pour Camelot ! Pour notre Roi ! Répondez sans omettre votre vœu de toujours dire la vérité.

— Je me battrai à vos côtés Sir Lancelot, et n'ai nulle mauvaise intention. Mis à part décimer autant de Saxons que possible, lui répondis-je des plus sérieux.

Suivant les ordres, je m'avançai donc, mains vides, mes armes gardées au côté. Et, étrangement, ce stratagème eut bel et bien l'effet escompté par le chevalier.

— *Seigneur !* me nommèrent les gardes tout en s'inclinant et me jetant des regards nerveux.

L'un d'eux se précipita vers l'une des tentes situées au centre du camp afin d'annoncer ma présence. Seigneur ? Mais seigneur de quoi ? Avais-je hérité de terres entre-temps ? Et quand bien même, depuis quand un simple seigneur terrien leur aurait-il fait ployer l'échine ?

Un homme de très haute taille, bien plus que Perceval lui-même ce qui était peu dire, s'avança. Je devinai également, à son attitude, que ce devait en être le chef. Il vint vers moi et me fixa un moment. Peu s'en fallut que je ne sois impressionné si je n'avais eu en moi que le seul désir de le tuer, lui et les siens. Je soutins son regard. Contrairement aux autres, il ne s'inclina pas, mais il demeura si longtemps silencieux que me vint l'idée qu'il attendait quelque chose de moi avant de s'engager. Et puisque je ne savais pas du tout pour qui il me prenait au juste, je lui renvoyai son regard glacial, croisant les bras et levant le menton.

— *Allez-vous demeurer à me fixer comme cela longtemps ou auriez-vous quelque chose à m'apprendre ?*

— *Je suis étonné de votre présence ici, seigneur. Seul et à pied, pour quelle raison ?*

Il avait beau faire deux têtes de plus que moi sans compter la largeur de ses épaules, de tous il semblait le plus nerveux. Il se maintenait droit et stoïque, pourtant quelques tics sur son visage dénonçaient son état. J'adoptai donc un comportement des plus froids, le toisant toujours sans faillir. Lorsque l'on a affaire à des loups, baisser les yeux est signe de faiblesse.

— *Ai-je besoin d'ameuter le royaume à chacun de mes déplacements ? Ou de me répéter ?*

Il remonta les épaules et expira trop profondément pour être tout à fait honnête avant de se décider.

— *Rien à signaler seigneur. Comme vous l'avez demandé, nous sommes en position et prêts à intervenir. Le campement ennemi n'est pas bien loin, nous savons également qu'ils nous ont détectés. Souhaitez-vous que je rassemble les troupes ?*

— *Oui, je le souhaite.*

Il s'inclina finalement, mais bien moins bas que quiconque ici. Ce que je trouvais normal pour un gradé, empli de fierté de surcroît. Il s'éloigna vers une tente située non loin des chevaux, ne s'y glissa qu'une simple minute puis donna ses ordres. Dès qu'ils seraient rassemblés, je me chargerais de lancer la première offensive.

Chapitre 21

Narration de Gaëlle

Je m'étais finalement endormie, épuisée par la fièvre. Mes rêves furent emplis d'images absurdes et redondantes. Morvan souhaitant me tuer, brandissant son épée vers moi, mais qui au dernier moment finissait par baisser le bras, s'excuser et poser un genou au sol. Me jurant allégeance. Mais toujours, alors qu'il se relevait son visage ému vers moi, celui-ci se figeait en la même grimace que celle d'Ancelin à son dernier souffle. Une lame lui transperçait le cœur par-derrière. Un homme, habillé de noir et lui ressemblant tel un jumeau diabolique me souriait alors, m'invitant à le suivre.

L'on me secoua alors que la scène se rejouait une fois de plus, c'était Egmont. Lorsqu'il fut certain de m'avoir éveillée, il se saisit d'une besace et y engouffra de multiples choses. Un couteau, de la nourriture, un petit fagot d'herbes ainsi que ses ustensiles.

Il revint vers moi, me tira par le bras et j'en conclus qu'il voulait que je me lève. Il semblait se préparer à partir, devais-je le suivre ?

— Non, je ne peux pas m'éloigner plus, je vous en prie, laissez-moi partir, je ne dirai rien de votre position, je ne sais pas même où je suis.

Il jeta un œil vers l'extérieur, me laissant parler dans le vide tout en se positionnant afin de ne pas être vu puis se précipita au fond de la tente. Il était emporté par une quasi panique. Dans un gros effort, s'arquant sur ses pieds, il tenta d'en arracher l'un des piquets la maintenant. Sans succès. Face à son impuissance, il sortit finalement une courte dague dissimulée à sa cheville et en déchira la toile. Il ne comptait pas simplement partir, mais fuir !

Il me fit signe d'approcher et j'essayai de nouveau de le raisonner, mais cela n'eut pour tout résultat qu'il m'agrippa et me tira violemment vers l'issue qu'il venait de créer. Avant de me pousser au-dehors, il attrapa une cape d'un brun terne et, après une seconde d'hésitation, la posa sur mes épaules plutôt que les siennes, remontant la capuche.

— Que se passe-t-il ? Je n'irai pas bien loin, j'ai besoin de repos, me plaignis-je.

Encore aucune réponse, à croire que quoique je dise, il ne s'en souciait pas. Il prépara le cheval le plus proche et me tira de nouveau. Grimpé par-dessus, il m'incita à l'imiter. Nerveusement, il

reproduisit d'un geste le mouvement d'une lame lui tranchant le cou. Étions-nous en danger de mort ? Je le croyais bien. Avec son aide, je me hissai derrière lui.

— Amenez-moi auprès des chevaliers, ils ne vous feront rien je…

Je le leur expliquerais ? Comment ? Personne ici ne me comprenait. Je changeai donc d'optique.

— Vous m'emmenez auprès de Medrawt ?

Je reçus une tape peu amicale sur la cuisse pour cette question. Il tendit son index vers le reste du camp, puis le reporta vers sa joue balafrée. Quoi ? Il était ici ? Mais il était peut-être le seul capable de comprendre ce que je faisais ici. Je me laissai tomber plus que je ne descendis de la monture, titubant sur mes jambes encore fragiles. J'allai droit vers la tente afin de m'y agripper désespérément, seul moyen de rester debout sans aide.

Egmont émit un grognement plutôt sauvage avant de sauter à terre à son tour. Mais je ne m'en formalisai pas plus que lui ne tentait de me comprendre. Je la contournai. Le camp était dressé autour d'une vaste place où trônait un feu de bois garni d'une marmite suspendue. Là, une troupe d'hommes s'alignait de façon chaotique. Je reconnus le géant qui m'avait amené, il les dépassait d'une tête et j'hésitai un instant. Le jeune homme me tira en arrière, mais je serrai mes doigts à la toile, l'empêchant de m'en éloigner.

J'en étais à presque lâcher prise lorsque soudain, une chose incroyable se produisit. La troupe comptait une bonne trentaine d'hommes et pourtant tous furent repoussés en arrière et tombèrent au sol au même moment. Comme si une bourrasque d'une puissance phénoménale s'était déchaînée l'espace d'un instant. Les tentes furent secouées, les fanions et autres linges suspendus volèrent. Quant à moi, sur le coup de la surprise je me retrouvai sur les genoux. Au-devant de tout ce monde, se tenait debout une seconde auparavant, une sorte de chevalier sombre, le bras tendu devant lui. Le géant se releva le premier et, se servant de son épée, se jeta sur lui. Était-ce Mordred ? Mais Egmont, doublement motivé par le danger que représentait cette présence m'arracha littéralement de mon poste d'observation. À ce moment même, un groupe de chevaliers et de soldats hurlants, épées et haches à la main, assaillirent le camp.

Lancelot devait forcément en faire partie, il pourrait me prendre en pitié s'il me trouvait ici ! Et je repoussai Egmont, trop mollement vu mon état. Exaspéré, à son tour, il posa rudement sa main sur mon front, ne prononçant que deux syllabes étranges et mâchant de nouveau ses mots. Tout devint noir et je retournai dans mon rêve de tout à l'heure. Si je m'étais attendue à cela ! Lui aussi employait la magie.

Chapitre 22

Narration de Morvan

J'attendis que les troupes se rassemblent, le chef me toisant du coin de l'œil. Il suivait mes ordres, mais ne semblait pas me faire entièrement confiance.

« *Morvran, tu iras vers eux et demanderas à ce que tous soient rassemblés. Ensuite, fait diversion, nous attaquerons directement.* »

Tels étaient les ordres. Et tout s'était déroulé sans problème. Très bien, à moi donc. Je fermai les yeux, me remémorant l'image encore fraîche de celle pour qui j'allais lancer le début du massacre, celle qu'ils avaient tuée sans doute. Lorsque tout sera terminé, je chercherai son corps, ici ou dans les bois. Ils n'enterraient pas les femmes qu'ils violentaient, surtout si elles étaient de leurs ennemis. Mais je ne pouvais décemment pas ramener son corps en son époque. Je lui trouverai une clairière proche d'une source d'eau claire ou elle reposera en paix. Et puis…

Malgré moi, des images insoutenables virent dans mon esprit. Si jusque-là je ne m'étais pas laissé aller à oser songer par quoi elle avait dû passer avant son trépas, de crainte de me troubler l'âme, je m'y abandonnai cette fois. Il me fallait au moins cela pour attiser mon souffle le plus meurtrier.

Une onde naquit au creux de mon être, formant comme une sphère invisible grandissante capable de me percer de part en part. Elle n'était pas physiquement palpable. Pas encore. Mon bras se ferait le catalyseur. Ma colère, ma peine l'alimenterait et c'est, levant celui-ci vers la troupe, que je déployai cette émotion intense, les soufflant tels des fétus de paille, d'une seule salve. J'en avais peut-être tué un ou deux au premier rang tant le choc fut rude, mais tous les autres étaient à terre. Le cor sonna, Lancelot et ses hommes débarquant tant de la gauche que de la droite, s'étant rapidement séparés alors que je parlementais. Dans cette cohue où les fers et les corps se croisaient, je sortis mon épée et vins à frapper le premier qui m'approcha. C'était le géant. Il riposta et les coups s'enchaînèrent. Violents.

Je n'eus pas à m'en défaire seul, Perceval, trouvant en lui un guerrier à sa mesure s'interposa et le prit en charge. Quant à moi, j'avançai au milieu du tumulte, frappant pour tuer dès qu'il m'en était

donné l'occasion. Ce ne fut que lorsqu'un corps fut à mes pieds que je passai au suivant. Si autrefois, j'avais pu me convaincre que nous étions tout autant les victimes que les bourreaux. Que, quel que soit notre camp, nous agissions tous dans le même but, celui de parvenir à la victoire. Tout cela ne m'intéressait plus. Je me moquai désormais de ce qu'ils pensaient, de ce qu'ils ressentaient. Je n'avais plus, à cet instant, la place nécessaire en mon cœur pour cela.

De tous, seulement trois furent épargnés afin d'être interrogés. Leur chef, blessé faisant partie du lot. Ce qu'ils avaient à dire ne m'intéressait guère, je fouillai les lieux. Transperçant quelques corps qui me semblaient encore trop vivants à mes yeux. Cherchant celui de Gaëlle sous chaque tente, dans chaque recoin, surtout là où ils jetaient leurs restes. Sans résultat. Je m'éloignai.

— *Navré Sir Morvran, mais vous n'avez pas le droit de vous éloigner sans escorte. Ce sont les ordres*, m'arrêta l'un des soldats.

Une fois rentrés dans notre propre campement, je ne fus pas traité tel l'un des leurs prisonniers, mais c'était tout comme. Ceux-ci furent interrogés et enfin, exécutés. Entre-temps, la nuit était tombée, la garde doublée et les feux ravivés. Je patientai, Lancelot revenant lorsque tout fut terminé. Je me levai et me précipitai vers lui.

— *Sir Lancelot, je jure de revenir une fois que j'aurai retrouvé le corps de cette femme et qu'elle aura reçu une sépulture digne. Je ne compte vous faire faux bond en aucun cas.*

— *Cette puissance que tu as déployée tout à l'heure était plus puissante que ce à quoi tu nous avais habitué par le passé. Morvran cette femme, était-elle importante à tes yeux ?*

— *Je lui avais fait la promesse de la protéger.*

— *Cela ne répond pas à ma question, était-elle d'une grande importance à tes yeux ?* se répéta-t-il, se faisant insistant, une main sur mon épaule cette fois.

Un mot m'échappa.

— *Oui.*

— *Alors je t'interdis de quitter le camp, je ferai envoyer des hommes afin de retrouver son corps, mais je souhaite que tu restes ici. Je ne prendrai pas ce risque… une seconde fois.*

— *Quoi ? Mais… attends !*

Il me laissa de nouveau et je ne pus dès lors sortir de cette tente me servant de geôle. Je ne pouvais le nier, j'avais eu de forts sentiments pour Gaëlle, ceux-ci demeurant malgré sa disparition, tel un creux en moi, un sentiment d'échec inégalé. Il me faudrait combler ce vide désormais.

Chapitre 23

Narration de Gaëlle

— Laissez-moi partir ! Vous m'entendez ? m'emportai-je. Laissez-moi sortir d'ici ou du moins me mener à Medrawt !

J'étais à bout. Cela faisait deux jours que j'étais sur pieds, gardée enfermée dans cette chambre. Et tout autant de temps où je m'évertuais à leur faire comprendre que je ne pouvais pas rester. Mais aujourd'hui, mes forces étaient revenues et je ne souhaitais plus demeurer à attendre que l'on m'emmène de nouveau je ne savais où sans pouvoir rien y faire.

Egmont m'avait amenée chez cette fille, Jane. Elle me gardait enfermée dans sa chambre et dormait depuis, sur un sac de grains au pied de sa paillasse. Je n'avais aperçu ses parents qu'une seule fois. Ils m'avaient dévisagé inquiets et s'étaient signés lorsque j'avais évoqué le nom de Medrawt. J'eus l'impression de passer pour une folle. Je leur étais reconnaissante de m'avoir soignée et de n'avoir pas songé à me faire du mal, mais je ne pouvais rester indéfiniment dans cette époque. Je devais rejoindre la mienne, retrouver Morvan et le rassurer sur mon état. Seulement, impossible de me faire comprendre, ils n'essayaient même pas.

Cette crise était sans doute celle de trop. La jeune fille me gifla pour que je me taise. Ce fut plus la surprise que la douleur qui me stoppa. Ainsi que son expression. Plutôt que de paraître fâchée, elle semblait au contraire terrorisée, regrettant son geste. Elle bafouilla ce qui ressemblait à des excuses et quitta la pièce comme si elle craignait que la mort ne la foudroie sur le champ. Je ne la vis plus avant le soir lorsqu'elle m'apporta de quoi manger.

Egmont m'avait cachée dans un petit village. Depuis la mince fenêtre, je pouvais apercevoir à travers les cimes des arbres, l'une des plus hautes tours du château. Je n'étais donc pas bien loin de Camelot. Étrangement, Jane et sa famille n'éprouvaient aucune animosité envers Egmont malgré qu'il soit un Saxon et, logiquement de leurs ennemis.

Le jour qui suivit ce geste malencontreux de la part de mon hôtesse, un moine vint me rendre visite, le jeune mage l'accompagnant. Il m'observa un moment, perdant son regard sur la croix à mon cou.

— *Ce n'est point sorceresse, mais bien l'une des nostres. Que fait-elle ici ? Quelle langue parles-tu mon enfant ? Unde venis ?*

D'où viens-tu ?

J'en restai bouche bée. Il s'exprimait en latin. Les cours ennuyeux de ma vie d'antan me revinrent suffisamment pour que j'en comprenne l'essentiel. Enfin quelqu'un à qui parler ! Je me sentais soulagée par sa présence.

— Mon Père, je vous en prie. Parlez leur à ma place. Rassurez-les. Dites-leur que je suis reconnaissante qu'ils m'aient soignée, je les remercie pour ce toit et la nourriture. Je dois partir et rejoindre mon… mon pays. Je dois retrouver un homme. Il se nomme…

Il fronça des sourcils tout du long, tâchant de comprendre puis il me coupa.

— Pauvre enfant, ne prononcez point ce nom ici. Ne voyez-vous pas comme ils sont terrifiés par ce démon ! Depuis qu'il a conquis le château, il ne sème que mort et terreur. Il n'aura aucune pitié de vous ! Pas plus qu'il en eut de ce jeune homme à qui il aura balafré le visage et coupé la langue.

Egmont ? Mordred lui avait coupé la langue ! Raison pour laquelle il s'exprimait avec tant de difficultés.

— Pourtant les saxons sont ses alliés… fis-je, subitement prise de pitié pour Egmont, comprenant dès lors pourquoi il souhaitait plus que tout m'éloigner de lui.

Depuis le début, je réclamais qu'il me mène à celui qui l'avait mutilé.

— Mais pourquoi ? Pourquoi faire ça ?

— Egmont est un jeune sorcier. Il ne peut pratiquement plus incanter désormais. Depuis cinq années, le seigneur noir combat notre Ordre, dans sa vengeance contre le Roy, il en vint à décimer même ceux qui lui ressemblent. Il est devenu tel un lion blessé. Mortellement dangereux et complètement aveuglé par sa folie.

— Il est sans doute l'un des seuls à pouvoir m'aider. Pourquoi me retenir contre mon gré ? Le camp saxon a été attaqué, ils auraient dû m'amener à lui plutôt que de me tenir prisonnière, je n'y comprends rien.

Le moine se fit interprète, posant alors la question auprès d'Egmont. Celui-ci, alors que je ne l'avais entendu que rarement fut pris de frénésie, s'expliquant longuement, mais maladroitement par une série de sons plus que des mots. Son interlocuteur se concentra pour en saisir le sens avant de revenir vers moi. Il dut d'ailleurs le stopper plus d'une fois dans sa litanie afin de finalement me répéter ce qui s'était dit.

—Je crois comprendre que son frère, chef du campement saxon vous a ramené lui disant que vous aviez été confiée à un homme de l'Ordre. Ils l'ont tué pensant à tort qu'il était de Camelot vu les couleurs que portait votre monture. Cette croix ainsi que ses dernières paroles vous ont valu d'être préservée. Et tout comme vous, je ne comprends pas non plus le fin mot de tout cela. Il leur demanda de vous amener au seigneur. Mais saine et sauve sans quoi, sa colère serait inimaginable. Vous leur causez une peur aussi grande que lui, qu'il vous voie blessée ou fiévreuse leur vaudrait une mort atroce. Ils sont terrifiés à l'idée qu'il vous arrive quelque chose, que le seigneur s'en rende compte tout comme ils craignent également de vous ramener vers lui.

— Alors, menez-moi auprès des chevaliers. L'un des leurs pourrait m'aider.

—Jeune fille, je ferai ce que je puis. Je ne crains pas de rejoindre le Très Haut, mais inutile de me hâter.

Chapitre 24

Narration de Morvan

J'allai comme ces derniers soirs, me poser près du feu central. L'on m'autorisait à me déplacer librement dans le camp après avoir fait la promesse de ne point le quitter. Et je regrettais ce vœu, m'empêchant de faire ce que je devais. Une patrouille fut envoyée, suivant la piste laissée par le cheval d'Ancelin et de Gaëlle. Ils avaient retrouvé le corps de l'assassin et l'avaient enterré après que je l'eus identifié. Mais aucune trace d'elle. J'hésitai à y croire, à m'autoriser l'espoir qu'elle ait pu fuir. Mais les bois auraient raison d'elle. C'était une fille de la ville, venant d'une époque moderne et n'ayant jamais vraiment pu sortir du cocon tissé par ses proches. Comment aurait-elle pu survivre depuis tout ce temps ? À manger des baies ? Certaines pouvaient être mortelles.

Les autres chevaliers me toisaient avec inquiétude et ne m'adressaient la parole que par obligation. Je tendis les mains afin de me réchauffer, les soirs d'été en ce siècle étant moins doux que dans le futur, et sentis de lourds regards. Ils se méfiaient. De moi, de ma magie. De tous, j'étais le seul ici capable de la manier. Et tout aussi capable de les balayer d'un seul coup comme je l'avais fait pour les Saxons. Sauf que je n'avais aucune raison de le faire. Mais ils ne semblaient pas parvenir à s'en convaincre.

Plus que cette hostilité silencieuse, ce qui me perturbait était ce que j'avais pu devenir pour qu'il en soit ainsi. Nul ne voulait en parler tant que Myrddin ne serait pas retrouvé et amené ici. Tout ce que j'en sus étant que j'avais tué Gauvain, mon ami et que certains Saxons, sinon tous, me connaissaient assez pour ployer devant moi. Arthur, notre bon roi était parti depuis de longs mois en Gaule tandis que son château était tombé sous le joug d'un seigneur pour le moins diabolique d'après ce que j'en compris. Étais-je donc entré au service de ce seigneur noir moi aussi ? Qui était-ce ? Je me souvenais bien des histoires et des légendes et le seul qui fut à cette place était Mordred. Mais pourtant, je n'en avais jamais entendu parler lors de mes précédents séjours. Serait-il apparu au cours de ces dernières années ? En ce cas, je savais où et comment cela se finirait. Devais-je alors tenter de l'en empêcher ? D'après mes serments, oui et sans hésitation.

Mon but était de faire entendre raison au Roy en ce qui concernait l'Ordre des Preux. Je pouvais affirmer que j'avais échoué. Ils avaient massacré des centaines de mages depuis, des centaines. Dont mes parents dans la foulée, dont Keran. Le sauver demeurait ma dernière chance qu'il m'écoute. Gaëlle avait raison.

Sir Owain tardait à revenir. Il était sans doute parti jusqu'à Brecheliant par terre et par mer afin de trouver le vieil enchanteur. Quant au Roy, quand reviendrait-il ? Quand aurait lieu la bataille de Camlann, là où tout devait s'achever. Son château était pris, Mordred dirigeait le royaume. Les Saxons ainsi que d'autres peuplades venues du sud et de l'est par la mer et agissaient tel des mercenaires à sa botte et les chevaliers s'en retrouvaient acculés dans les forêts. Ce n'était qu'une question de temps.

— *Morvran ?*m'interpella Lancelot. *Tu semblais perdu dans tes pensées.*

— *J'ai d'innombrables questions sans réponse en effet. Et pourtant l'une d'elles pourrait aisément en trouver une. Que suis-je devenu Lancelot ? Que s'est-il passé ces dernières années pour que vous vous méfiiez tous de moi ?*

— *Tu as été blessé Morvran. Une blessure au cœur qui ne peult se refermer. Tu as assassiné celui qui avait causé cela. Ensuite, tu ne fus plus jamais le même.*

— *Gauvain ? Est-ce pour cela que je l'ai tué ? Pourtant jamais je n'aurais voulu telle chose. Je vous l'assure !*

— *Je le sais. Et je ne puis te blâmer. Si quelqu'un venait à toucher à ma douce Guenièvre, je sais que ma réaction serait la même. Je deviendrais fou.*

— *Quel rapport entre cette blessure et Guenièvre ?*

— *Le rapport, Morvran, c'est que Guenièvre est enfermée au château, ce diable ayant pris la place d'Arthur. La séquestrant et peult-être même pire encore. Comprends-tu à quel point je puis me mettre à ta place ? Combien je souhaiterais tenir cet homme entre mes mains. Mais la situation m'échappe, ce pour quoi je fais venir Myrddin. Étant devin, il doit certainement avoir la réponse que tu cherches. Mais j'interdis à quiconque de t'en dire plus, je ne voudrais pas, que par notre faute, tu sombres de nouveau.*

Chapitre 25

Narration de Gaëlle

Après avoir passé plusieurs jours dans mes habits modernes, Jane la jeune fille qui s'occupait de moi, m'apporta une robe de toile un peu sèche et fermée par des cordons à l'avant et sur les côtés. Me couvrant les bras et tombant jusqu'à mes pieds. Et vu qu'à cette époque, l'on ne devait pas disposer d'un dressing fourni où piocher une nouvelle tenue chaque jour, ce devait être un cadeau de valeur. Je lui étais reconnaissante de retrouver un peu de dignité de cette façon. Abandonnant ma chemise souillée et mon jeans sale. Cela me permit surtout de ressembler à une personne tout à fait normale pour les autres villageois, maintenant que l'on m'autorisait à sortir.

Le village était constitué de maisonnettes de bois et de terre battue éparpillées autour d'un puits central, l'ambiance qui y régnait ici sonnait en moi comme un air de déjà vu, de déjà ressenti. Les odeurs, les bruits, les heures ou l'on appelait à la prière ; tout me semblait si étrangement familier. Et ce ciel… je l'observais chaque soir depuis mon arrivée, tout comme à Beignon, il était clair et limpide. Un village, une forêt l'entourant…

Avec l'aide du père Blaise, je pus enfin me faire comprendre. Mais j'évitai de leur révéler que je venais du futur. À leurs yeux, j'avais été enlevée d'un lointain pays. Il en demeurait tout de même quelques-uns, m'associant avec le seigneur tant détesté de la région, mais cette haine mêlée à la peur de cet homme me protégeait de tout désagrément.

Je profitai de la présence du saint homme pour apprendre et mémoriser quelques phrases. De celles capables de me tirer d'affaires ou de simplement remercier et me montrer courtoise. J'appris également que des membres de l'Ordre des Preux se cachaient parmi la population. Dont Jane et sa famille. D'où la raison de ma présence ici, Egmont m'ayant ramenée à eux à cause de la croix que je portais au cou. Si ses membres pouvaient se montrer extrémistes envers tout utilisateur de la magie, estimant qu'il s'agissait d'un don des enfers fait aux hommes et que la manipuler se référait à insulter le Très Haut, ceux vivant dans ce village figuraient parmi les plus tolérants. En effet, l'on naissait mage, cela n'avait rien d'un choix. Ici, ils étaient considérés comme des victimes et tant

qu'ils ne faisaient pas le mal, ils ne méritaient pas de terrible châtiment. Seul Dieu étant apte à les juger. Je préférais amplement cette façon de voir les choses.

Le Père Blaise me promit de me ramener au camp des chevaliers, mais nous devions encore attendre, car il s'apprêtait à apporter les derniers sacrements à un vieil homme se mourant et procéder à ses funérailles. Nous ne partirions qu'après cela.

Je me faisais un sang d'encre pour ma mère, sans doute restée dans l'ignorance la plus totale. Mais également pour Morvan. Avait-il passé la porte, partant à notre recherche ? S'était-il résigné à me laisser face à mon destin, refusant comme il me l'avait dit, de revenir à cette époque précisément ? Allait-il faillir à sa parole ? Tout en moi, me disait que non, qu'il ne m'abandonnerait pas. Mais je m'étais trop éloignée, seul un retour dans ses environs pourrait nous permettre de nous rejoindre.

En attendant, j'aidais mes hôtes de mon mieux, effectuant des choses simples comme d'aller ramasser les œufs ou chercher de l'eau au puits. Egmont ne vivait pas avec nous, je soupçonnais qu'il dorme dans le bois non loin, mais il était là chaque matin et, depuis qu'ils étaient rassurés à mon propos, les parents de Jane nous autorisaient tous deux à leur table. Connaissait-il la jeune fille avant de m'amener ici ? Je pariais que oui et qu'il n'avait pas choisi ce village uniquement pour me mettre en sécurité. Il l'observait sans mot dire et quelque chose me disait qu'elle ne lui était pas indifférente. Par moment, je remarquai qu'elle lui adressait quelques sourires timides et rougissait.

Le moine me traduisit alors la raison de leur lien. Quelques temps auparavant, sa troupe ayant attaqué le village, il s'était pourtant mis en travers et avait protégé la jeune fille grâce à sa magie. J'imaginais aisément qu'elle avait dû le troubler pour qu'il prenne un tel risque. Ce fut d'ailleurs ce jour-là qu'il se fit marquer dans sa chair, pour avoir désobéi. Il aurait pu être tué, « simplement » mais tout portait à croire que le seigneur Mordred préférait les sanctions de longue haleine à une mort rapide.

Je souhaitais alors sincèrement que leur avenir ensemble soit plus certain que le mien avec Morvan. J'avais passé plus de temps éloignée de lui qu'à ses côtés, mais je gardais espoir.

Ce matin-là, Jane m'accompagna afin d'aller puiser de l'eau. Une fille enceinte s'occupait de la même tâche. Elle eut du mal à soulever ses seaux, nous l'y aidâmes. Un jeune homme vint à sa rencontre, accourant depuis l'un des cabanons proches. Ce devait être son époux puisqu'il prit sa charge de nos mains tout en nous remerciant. Déposant ensuite un court baiser sur le front de sa compagne avant qu'ils ne s'éloignent. J'en restai tétanisée sur place. Soit je devenais folle, soit je ne

comprenais plus rien de ce qui m'arrivait. C'était Ancelin ! Bien plus jeune, il ne devait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans, mais c'était bel et bien lui.

— Ancelin ? l'appelai-je.

Il se tourna, souriant, répondant à son prénom. Ce qu'il pouvait avoir l'air jovial, si heureux de vivre, si différent. De lourdes gouttes se mirent à tomber, annonçant le début d'une grosse averse. Il lorgna le ciel et me voyant rester muette de surprise, rejoignit sa femme qui s'était déjà réfugiée à l'abri. En quelques instants, une pluie battante fut sur nous. Jane se saisit alors de ma manche, m'incitant à rentrer rapidement avec elle.

Qu'avait-il pu se produire pour qu'il en arrive là ? Ce jeune Ancelin n'avait rien à voir avec l'austère beau-père, l'assassin que j'avais connu. Pourquoi avait-il quitté son époque, sa femme, son enfant ?

Chapitre 26

Narration de Morvan

Cela faisait près d'une heure que nous essuyions une attaque. Elle s'était faite de nuit, à la faveur d'un ciel sans lune et sous une pluie torrentielle. Apparemment ces rixes nocturnes étaient devenues l'une des habitudes de ce nouveau seigneur, Mordred. Les troupes saxonnes nous étaient tombées dessus lors d'un changement de tour de garde et malgré toutes les précautions, ceux-ci avaient été tués avant de pouvoir lancer l'alerte. Je m'étais donc retrouvé sans arme au beau milieu de la cohue, utilisant ma magie afin de repousser quelques assaillants.

L'un d'eux me chargea avec rage, sa lame levée et prête à me pourfendre. Tandis que d'avoir dû me défendre jusque-là, j'en étais encore à reprendre mon souffle. Cela s'était joué à un cheveu. Une dague vola jusqu'à sa poitrine, s'y plantant avec force. Stoppé net, il fit tout d'abord quelques pas en arrière avant de tomber lourdement. J'empruntai alors son épée ainsi que la lame m'ayant sauvé la vie avant de me tourner vers celui qui m'avait ainsi secouru. De tous les chevaliers, un seul aurait pris cette peine, Lancelot. Mais un lancé d'une telle force ne pouvait provenir que de Perceval. Il me fit un signe de tête et je ne compris pas tout de suite pourquoi il me faisait confiance à présent. Il en termina avec son adversaire avant de s'avancer.

— *Je sais maintenant, tu es notre bon Morvran, celui qui n'a pas été corrompu.*

Il posa sa main sur mon épaule avant de me claquer amicalement la joue. Enfin je le retrouvai tel que je l'avais toujours connu.

— *Mais… comment en es-tu enfin arrivé à cette conclusion ?*

— *Parce qu'il est là lui aussi.*

Ces mystères commençaient sincèrement à me tourner les sangs. Qui était là ? Mon autre moi ? Celui de cinq années de plus ? Mais où ? Je devais le retrouver !

Mieux armé à présent, je me frayai un chemin dans un sol détrempé où il était aisé de s'embourber, observant avec attention chaque visage alentour. J'ignorais encore ce que je pouvais bien faire face à moi-même, surtout sachant ce que je… ce qu'il avait fait. Sa trahison, la mort de Gauvain. Mais il me fallait des réponses, je ne souhaitais pas devenir cet autre moi et surtout, lui

seul pourrait me dire si Gaëlle était toujours en vie et si oui, où elle se trouvait puisque forcément, il avait déjà vécu tout cela.

J'enjambai des corps mourants. En repoussai d'autres qui me bousculèrent alors qu'ils tentaient quelques esquives avant de repartir à la charge. Et lorsque je reconnaissais l'un de nos ennemis, je le frappais à mon tour, allégeant le combat d'un chevalier ou d'un soldat au passage.

Le retrouver s'avérait compliqué, il me fallait un point d'observation en hauteur. Mais à moins de prendre le temps de grimper à un arbre proche, je devais me contenter de cette recherche qui s'annonçait vaine. Je retournai vers Perceval et lui hurlai de me situer où il avait vu mon double, il m'indiqua vaguement l'entrée du campement. Grognant de me voir ainsi cavaler entre nos adversaires.

Effectivement, il se trouvait là, bras croisés à scruter les combats, n'y participant pas. Je stoppai net. Troublé de me voir moi-même, habillé de noir et masqué de froideur. Mon double ne devait pas avoir plus de vingt-huit ans, mais ses yeux étaient marqués par de courtes rides et cernés. C'était donc ce que j'allais devenir ? Un traître, un être n'inspirant que peur et haine. Avais-je encore la possibilité d'éviter cela ?

J'étais trempé jusqu'à la peau, ma cotte de mailles n'étant pas le moins du monde étanche, je me sentais au contraire plus lourd tant par le poids de mes vêtements que par celui de l'eau tombant sur mes épaules.

— Morvan Aubert ! criai-je à travers tout.

Il tourna la tête, d'un air hautain que je ne me connaissais pas. Pour un peu, je me serais effrayé moi-même.

— *Qui ose me nommer ainsi !*

Mais son rictus s'effaça aussitôt qu'il m'aperçut.

— Je suis… entamais-je alors qu'un Saxon déboula des affrontements, venant droit vers moi.

Sa hache me rata de peu alors que je l'esquivai. Dans la précipitation, je faillis glisser dans la boue, mais me repris, usant de mon épée comme appui. De nouveau, il leva son arme dans ma direction et j'inspirai. Il me fallait faire vite. Amasser mon souffle magique, le contenir et l'expirer hors de moi. Le bras en avant vers cet ennemi qui s'envola, allant glisser sur le sol détrempé jusqu'à percuter les jambes de l'un de ses frères, l'entraînant avec lui. Je récupérai ma lame. Mon autre moi n'ayant rien raté de cet intermède s'était tourné dans ma direction. Ses prunelles aussi claires que les miennes me fixaient comme s'il apercevait le diable, son allié, en personne. Je m'avançais,

décidé. Il ne me tuerait pas, il ne serait pas assez fou pour cela. Le contraire était moins certain par contre.

Je n'étais qu'à quelques pas lorsque lui-même essuya l'attaque de l'un des nôtres, il le repoussa sans user de magie et n'hésita pas une seconde à le transpercer, faisant pivoter sa lame qui lui traversait les entrailles afin de s'assurer de son trépas.

— *Morvran !* cria-t-on derrière moi. *Es-tu fou ?*

Mais qu'importe, je devais savoir. Je me tenais sur mes gardes, me préparant à l'esquiver. Était-il devenu plus puissant que je ne l'étais ? J'inspirai, tenant mon bras prêt à parer d'éventuels coups.

— Crois-tu qu'il serait judicieux que nous nous combattions ? fit-il avec une assurance qui dépassait la mienne.

Savait-il que nous devions nous croiser ici et maintenant ?

— Je dois savoir où se trouve Gaëlle ? Si je suis ici, et tu le sais certainement, c'est pour la retrouver et la ramener saine et sauve.

Son rictus se mua en une grimace de dégoût, luttant contre ses émotions. Ses narines dilatées aspiraient l'air de façon plus soutenue tandis que son regard sembla se perdre un instant. Puis il le redirigea vers moi.

— J'ignore pourquoi tu me poses cette question. Car tu en sais sans doute tout autant que moi. Elle n'est plus. Pour moi cela fait cinq années. Mais rassure-toi, j'ai vengé sa mort.

Je sentis une présence derrière moi. Lancelot, tout en se défaisant de l'un de ses opposants, se rapprocha de nous. Il lui porta un coup fatal avant de se tenir à mon côté.

— *Morvran, ne discute pas avec ce démon, tu n'es pas comme lui, ne le laisse pas t'entraîner à le devenir.*

— *Et pourquoi pas ?* l'interrompit mon double. *Qu'il sache que c'est Gauvain qui a commis ce crime ignoble, qu'il sache qui l'a envoyé pour commettre cela, qu'il connaisse le véritable visage de son Roy.*

Il me fixait désormais alors que j'accueillis cette nouvelle telle une flèche en plein cœur. Rien de ce qu'il disait ne concordait, pourtant il avait l'air d'en souffrir tout comme moi j'en aurais souffert. Je ressentais sa peine à travers son masque de haine, comme si nous ne faisions qu'un. Il devait rester quelque chose de moi en lui, j'en étais persuadé. Il me tendit sa main.

Lancelot me bouscula et se jeta sur mon double tandis qu'une paire de bras puissants me tirèrent en arrière.

— *Perceval, lâche-moi !*

— *Laisse, ce n'est plus ton combat Morvran*.

Le chevalier fut balayé d'un souffle, sa chute fut amortie par les corps des malheureux se trouvant à proximité. Le tonnerre gronda, immédiatement suivi d'un éclair aveuglant frappant au centre du campement. Et si ce n'était pas rare qu'un orage éclate en cette époque et vu le temps, personne ne trouva celui-ci naturel lorsqu'un second apparut.

— *Retraite !* cria mon double. Nous nous retirons pour cette fois, mais nous nous reverrons jeune Morvan.

Avant de partir, son visage se figea un instant vers l'autre bout de la clairière, un homme en robe sombre et aux cheveux d'argent s'y tenait, accompagné d'un jeune chevalier. C'était Owain, il avait retrouvé Myrddin.

Chapitre 27

Narration de Morvan

Il me fallait des réponses et celles-ci tardaient au point de me rendre franchement nerveux. Assis à l'opposé du vieil enchanteur sous la tente principale alors qu'au-dehors, un véritable orage s'était déclaré, je me retenais depuis un moment de l'interroger moi-même. Mais ç'aurait été lui manquer de respect.

On lui apporta à boire, Owain me toisant toujours de façon soutenue, mais sans cette haine d'avant son départ. Lui aussi avait pu voir de ses yeux les deux Morvan et comprendre que je n'étais pas — ou du moins pas encore pour les plus récalcitrants — celui qu'ils craignaient.

Enfin Myrddin stoppa sa collation et se tourna vers moi.

— *Que t'a-t-on raconté à propos de tout cela, jeune Morvran ?*

— *Les choses sont bien vagues pour moi, je sais simplement que je deviendrai cet homme qui était là au-dehors, haï et craint de tous, allié aux ennemis du royaume ainsi qu'à Mordred. Je sais aussi que Gauvain est à l'origine d'une blessure qu'il m'a portée au cœur et que ce doit être la raison de sa mort ainsi que de ma déchéance.*

— *Une blessure au cœur hum…* fit le vieil homme, se tournant alors vers Lancelot. *Une bien jolie façon de dire les choses sans rien dévoiler. Comment se nomme-t-elle, cette femme qui tourmente ton esprit. Gaëlle c'est cela ?*

Je les observai tous, me demandant qui avait bien pu lui en parler et surtout à quel moment.

— *Je devais la protéger, mais…*

Il me coupa d'un lent mouvement de la main.

— *Je vais te raconter une bien triste histoire, jeune Morvran. Celle du seigneur au cœur noir vivant désormais dans les murs de Camelot la blanche. Écoute bien. Il y a environ cinq années de cela, j'eus une vision. Je ne puis hélas contrôler ce don ni ne peult en saisir l'ensemble, juste ces images qui me parviennent. Et celles-ci furent sans équivoque. Je vis un homme assassinant notre bon roi Arthur. Reconnaissant cet homme, je fis part de cela auprès de notre souverain. Il hésita longuement, pesant le pour et le contre. Devoir se plier face à son destin ou le déjouer. Finalement*

Arthur me demanda d'envoyer quelqu'un afin de l'en empêcher. Sa mort entraînerait la chute du royaume, il le savait.

Alors que nous étions tous attentifs à ses paroles, il réclama de nouveau à boire et vida sa coupe d'une longue traite. Sa voix était lasse, trahissant plus que la fatigue du voyage menant jusqu'à nous, mais également une certaine tristesse. Quelques gouttes d'eau perlèrent dans sa barbe, il l'essuya de la main et reprit.

— *Celui qui fut choisi pour cette mission était Gauvain, neveu du roi. Homme et chevalier de confiance, je lui fis moi-même passer la porte. Si j'avais su…*

J'ouvris les yeux en grand tandis que l'effroi me gagnait peu à peu, me glaçant les os. Alors cet homme en robe de bure, c'était Myrddin ! Myrddin qui avait commandité un assassinat ! Il y avait donc bien deux assassins totalement différents ! Ancelin étant l'un d'eux, le second, celui que je pourchassais était Gauvain ! C'était donc lui ! Je baissai la tête, fixant mes mains, celles-là mêmes qui s'apprêtaient il y a encore quelques jours à tuer l'un de mes meilleurs amis sans le savoir. Et d'ailleurs, n'était-ce pas ce qui était arrivé pour mon double ? Alors pourquoi pas pour moi ? Pourquoi était-ce Ancelin qui se trouva sur ma route ? Qui l'avait envoyé et surtout pourquoi ?

— *Mais… lorsque Gauvain trouva sa cible, une femme s'interposa et fut sa seule victime. Ce fut une terrible erreur. Cela n'aurait pas dû se passer ainsi. Car bien des choses furent dès lors bouleversées. Si seulement nous n'avions pas provoqué cette fin tragique… Nous essuyons depuis sa vengeance. La vengeance de son cœur blessé qui, patiemment, attend le retour d'Arthur, lui ayant tout dérobé depuis. Son fort, son épouse, ses terres. Cette femme se nommait Gaëlle. Comprends-tu dès lors mon garçon, ce qui te lie à tout cela ?*

— *Voulez-vous dire que Gaëlle connaît Medrawt ? Mais c'est impossible, elle… enfin non, je vous assure*, clamais-je, confiant.

— *Pourtant elle le connaît. Jeune Morvran, dis-moi. D'après toi quelle est la signification de ce nom, Medrawt ?*

— *Pardonnez-moi, Myrddin*, l'interrompit Lancelot. *Pensez-vous vraiment qu'il faille le lui dire ?*

— *Il le saura tôt ou tard*, répondit-il sans se détourner de moi.

— *Hé bien…* débutais-je, perplexe après avoir jeté un coup d'œil nerveux vers le chevalier. *De ce que j'en sais, cela a un rapport avec la naissance et la mort.*

— Il signifie « celui qui est mort avant d'être né ». Medrawt n'est pas un devin, mais il connaît son destin et est prêt à l'affronter. Il vient du futur tout comme toi. Il mourra dans cette époque tout comme toi. Il a connu et aimé cette femme, tout comme toi.

— Vous voulez dire que… Medrawt… c'est moi ?

Quelques soupirs et murmures lâchés par les chevaliers présents répondirent à sa place tandis que Myrddin préféra me laisser assimiler ce que je venais de comprendre. Se plongeant dans un léger mutisme.

Si depuis tout à l'heure il me préparait peu à peu à ce que je saisisse par moi-même ce que j'étais devenu, je perçus cette évidence tel un frisson glacial me parcourant l'échine. Et moi qui songeais à sauver le Roy de cet homme. Et c'était… moi !

— Non je ne peux y croire ! Myrddin ! Jamais je ne deviendrai comme lui. Certes, j'éprouve quelques sentiments pour Gaëlle, mais jamais… jamais au point de tuer notre souverain ou bien même de me venger de mon ami. Gauvain… il n'est pas l'assassin dont je l'ai sauvée. Il y a erreur, je vous assure !

— Gaëlle est pourtant ton épouse non ?

— Je vous assure que non ! m'étranglai-je presque tant l'émotion me submergeait à présent.

Mais que m'arrivait-il ? Pourquoi cette impression de me mentir à moi-même ? De ressentir plus d'inclination envers cette jeune femme qu'il ne le faudrait. Comme si ces quelques jours avec elle avaient compté autant qu'une vie, une courte et heureuse vie que l'on m'avait arrachée.

— Alors nous avons commis plus d'une erreur, nous avons changé le cours des choses. À un moment donné dans ce passé ou dans votre futur. Il était pourtant dit que les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte. Mais ce qui est fait est fait.

J'étais donc devenu Mordred. Je me sentais étouffer, il fallait que je sorte, que je respire. Le besoin de fuir cette réalité me prit aux tripes. Sans réfléchir, je sortis sous une pluie battante et traversai le camp jusqu'à l'endroit où nous nous étions croisés un peu plus tôt. Diverses possibilités me vinrent, se mêlant les unes aux autres. Retourner dans le passé, empêcher la mort de Gauvain, empêcher cette folie. Pourtant il n'y avait pas de Gauvain dans ma réalité, il y avait Ancelin.

J'avais l'impression de devenir fou, de mélanger ma vie et celle de mon autre moi, différente et pourtant emplie de similarités. Gaëlle, sa femme ! Je tombai à genoux. Non ! Ma femme. La mienne ! Tout se mélangeait. Son sourire, des scènes que je n'avais pourtant pas vécues, son corps dans mes bras, nos noces, moi gamin le jour où Keran me l'avait présentée, ce jour où j'étais devenu orphelin et qu'elle m'avait consolé. Le jour où elle s'était donnée à moi.

Je le haïssais, je me haïssais et le comprenais mieux que personne à la fois.

Je hurlai au ciel et aux étoiles et laissai mes larmes couler, les premières depuis la perte des miens ! Tandis que mon âme moderne et savante me répondait que tout simplement j'avais trop usé de la porte pour ne pas en subir de conséquences. *Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte.* Je demeurai là à contempler le sol boueux un long moment avant de me relever et reprendre ma route.

— *Arrête Morvran ! Où vas-tu ?*

L'un des chevaliers m'avait suivi jusque-là, le plus improbable de tous, Owain.

— *Je dois savoir si elle est en vie, et je ne sais encore comment procéder.*

— *Myrddin promet de retrouver sa trace. Il sait y faire avec ces bois. En attendant, il demande à ce que tu ne commettes aucune imprudence et surtout de ne pas tenter de changer les choses. J'avoue que je ne comprends rien à tout cela. Ce Medrawt, c'était pourtant toi et à présent, j'en doute. Comme si vous étiez bel et bien deux êtres différents au final.*

— *Non, nous sommes la même personne. Je m'en rends compte à présent, car depuis le début, je ressens ce qu'il éprouve. Depuis le début, en la voyant, j'ai su.*

Chapitre 28

Narration de Gaëlle

Le vieil homme malade décéda durant cette terrible nuit. L'orage fut si violent qu'il fallut renforcer les fenêtres et les portes, priant pour que les toits restent bien en place. Exceptionnellement, Egmont passa la nuit avec nous. Plus rassuré que Jane et moi-même ne l'étions, il tint à observer le ciel entre deux des planches servant à protéger la fenêtre. Il était arrivé aussitôt que le premier grondement se fit entendre, non pas terrifié, mais excité.

Au matin, de vastes flaques d'eau où s'ébattaient quelques canards occupaient la place et les allées. Divers objets ainsi que des matériaux ayant été arrachés par le vent jonchaient le sol boueux. Les premières tâches furent de tout déblayer et de récupérer ses biens détruits ou envolés ainsi que les quelques volailles s'étant éparpillées. Ce qui ne fut pas une mince affaire. C'est alors que nous ramenions les deux derniers poulets enfuis dans leur poulailler avec Jane, riant encore de bon cœur vu les péripéties vécues pour y parvenir que nous tombâmes sur un petit attroupement devant chez elle. Egmont tentant de parlementer, ce qui lui était difficile, le père Blaise était venu à son secours.

L'un des villageois s'emporta subitement, il repoussa le jeune mage qui, ne se laissant pas faire, se jeta à son cou. Jane en lâcha sa volaille avant de se précipiter et tenter de les séparer, sans succès. Ce furent son propre père ainsi que le saint homme qui en vinrent à bout, les écartant et reprenant leur discussion avec plus de sagesse.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je une fois qu'ils furent partis, n'ayant rien compris.

— Ce sont des superstitieux, rien de bien méchant. Mais certains disent que l'orage de cette nuit n'était pas naturel. Egmont le confirme lui aussi.

— Ils pensent qu'il y est pour quelque chose ?

— Non, pas lui. Je pense qu'il ne vaut mieux plus trop tarder à ce que vous retrouviez vos amis chevaliers. Bien qu'ils se tiennent tranquilles, beaucoup ici voient votre présence d'un œil mauvais. Ils craignent que le Seigneur noir vienne lui-même vous chercher et que cet orage soit son œuvre pour les punir de vous avoir recueillie. Nous partirons dans deux jours, après les funérailles.

Ils ne faisaient pas partie de la troupe de mécontents, mais je remarquai le jeune Ancelin et son épouse. Ils avaient suivi les débats avec intérêt et contrariété tout en se tenant à l'écart. Il la quitta soudainement, ne lui offrant qu'un baiser sur la joue avant de s'éloigner alors qu'elle tentait de le retenir. La jeune femme semblait attristée tout à coup, elle jeta un regard peiné dans ma direction puis reparti vers chez elle.

— Père Blaise, qui sont ces gens ? lui demandai-je tout en les désignant.

— Ancelin, fils du défunt chef de ce modeste village et son épouse. Elle attend leur tout premier enfant. Son père a été tué au cours d'une attaque il y a quelques semaines. C'est son oncle qui s'occupe de tout depuis. Il ne tardera pas à prendre la relève.

— J'imagine que ma présence doit le perturber lui aussi.

— Je ne sais, mais il est certain qu'il se sentira plus en paix lorsque vous serez repartie d'ici.

Les obsèques furent organisées plus vite que prévu, le chef veillant à ce que je n'y assiste pas afin de ne risquer aucun conflit. J'en étais à vivre mes dernières heures au village, auprès de Jane et sans doute d'Egmont qui, même s'il ne m'appréciait que par nécessité s'était tout de même montré relativement protecteur et tenait à nous accompagner. Sachant que je devrais la quitter à l'aube, je détachai la croix en argent que je portais et la remis à la jeune fille. Dans un premier temps, elle refusa, confuse que je me sépare ainsi de cet objet. Le père Blaise lui traduisant pour moi.

— *Elle souhaite que vous la gardiez ou que vous la revendiez, elle est faite d'argent et vous rapportera quelques pièces, c'est un cadeau de remerciement.*

Jane me jura alors qu'elle la garderait en souvenir plutôt que de la vendre.

Je ne parvins pas à m'endormir cette nuit-là, pourtant elle fut paisible. Un croissant de lune éclairait la chambre de ses doux rayons et tout portait à croire que les choses allaient s'arranger. Je tâchai de m'en convaincre. Morvan devait me chercher, il aurait sans doute retrouvé le corps de mon beau-père et non le mien, ce qui lui assurerait que j'étais toujours en vie. Ensuite, je rentrerais chez moi. Mais hélas, sans lui.

Depuis tout ce temps, je ne tenais que dans cette idée, que tout cela n'était que temporaire, qu'il ne me laisserait pas tomber. Et peut-être… oui, peut-être y aurait-il un moyen pour qu'il change d'avis.

Jane qui dormait paisiblement éternua et je devais avouer que mon nez commençait à me chatouiller, mais il ne me semblait pas avoir attrapé froid. Non, cette indisposition venait d'autre

chose, une odeur qui se faisait de plus en plus prononcée, une odeur de fumée. Je me levai et m'approchai de la fenêtre, inspirant profondément afin de me convaincre que ce ne devait être qu'un feu de cheminée tout proche. Je réveillai Jane.

Des coups insistants à la porte ainsi que les mots mâchouillés d'Egmont furent plus convaincants que les miens. Elle lui ouvrit et le laissa s'engouffrer dans notre chambre. Il nous jeta au visage de quoi nous habiller, nos vêtements étant posés sur une chaise bancale, répétant inlassablement des sons ressemblant au mot « feu ».

— *Hâtez-vous les filles* ! fit la mère en arrivant, elle-même enfilant la coiffe protégeant habituellement ses cheveux. *Il y a le feu au village, il faut sortir*, acheva-t-elle affolée.

Je ne possédais rien si ce n'était la robe que je portais ainsi que la cape que m'avait donnée Egmont et les aidai à amasser toute la nourriture que nous pouvions emporter. Dehors, outre les appels au feu ainsi que des chaînes humaines rapidement mises en place afin d'éteindre les maisonnettes embrasées, ce furent des cris de terreur qui nous parvinrent, se rapprochant de plus en plus. L'air se faisait de plus en plus suffocant, nous obligeant à tousser et le crépitement qui nous parvenait indiquait que le vent poussait les flammes jusqu'à nous. Ce ne fut que lorsque nous fûmes dehors, la partie sud du village nous apparaissant tel un brasier que le père Blaise nous rejoignit. Il était blessé, une fine traînée de sang allant de son arcade sourcilière jusqu'au menton perlait sur le tissu de sa robe de moine. Ce n'était pas qu'un dramatique incendie. Si l'angoisse montait de plus en plus depuis tout à l'heure, assister à ce spectacle eut pour effet de m'achever. Je demeurai tétanisée à observer les flammes mordre les toits de chaume, détruisant le peu de bien que possédaient ces pauvres gens me plongea dans un désespoir soudain. Et entre les brasiers, au loin, il me sembla voir des hommes à cheval tenant des torches.

— Il faut rejoindre les bois ! *Prenez tout ce que vous pouvez !*

À l'arrière de la maison, le père de Jane emportait un sac de toile renfermant ses précieux poulets et tirait avec lui une chèvre affolée. Celle-ci s'efforçant de le freiner tout en grignotant sa corde.

— *C'est de sa faute !* s'écria l'un des voisins, lui barrant la route. *Ils la cherchent alors amenons-la-leur !*

Il fut rejoint par un second puis un troisième, Egmont s'interposa, les repoussant, se tapant le front, comme pour leur dire qu'ils étaient fous. Il fut frappé, recula de trois pas et revint à la charge. Une fois de plus, il fut retenu par le moine.

— *Arrêtez !* cria un homme.

Je reconnus Ancelin. Son épouse l'accompagnait, tenant son ventre de ses deux mains. Son visage était couvert de cendre tout comme le sien et ses larmes traçaient des sillons clairs sur ses joues. Je crus sur le moment qu'il allait prendre ma défense, mais il acheva sa phrase tel un ordre et deux des villageois s'approchèrent de moi, chacun me saisissant par un bras avant de me tirer avec eux.

— Ancelin ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'ai-je fait de mal ? Père Blaise ?

Ce dernier tenta de les suivre et de parlementer, il fut repoussé en arrière. Les cavaliers incendiaires se rapprochèrent. Certains descendirent aussitôt de cheval. Jane et ses parents fuyant à leur opposé, la jeune fille fut rattrapée par sa natte. Egmont se jetant sur le Saxon, car c'en étaient bien, un second le frappa de sa lame, lui lacérant le dos. Il hurla, Jane de même, ses parents terrorisés hésitaient entre fuir et demeurer pour le salut de leur fille, n'osant intervenir. Ils tremblaient. La charpente d'une habitation s'écroula, dévorée par le feu, tandis qu'une torche fut jetée sur celle qui m'avait recueillie. À présent, la famille entière assistait impuissante à la fin de leur foyer. Ancelin, son épouse et les autres villageois en profitèrent pour filer. Bien moins courageux subitement. Mais, la fatigue de la jeune femme enceinte ne lui permit pas d'avancer bien vite, elle fut rapidement rattrapée à son tour. Ancelin, intervenant pour la secourir, fut assommé.

Le jeune mage désormais blessé tenta de convaincre les siens qu'il était l'un des leurs, qu'il n'y avait rien à craindre de ce village et de ces gens. Ils ne se donnèrent pas la peine d'essayer de le comprendre. L'incendie rendait l'air irrespirable et si brûlant que cela en devenait douloureux. Les femmes furent rassemblées, Jane soulevée et posée sur l'épaule de l'un d'eux. La main du Saxon pressant son postérieur n'envisageait rien de bon, tandis que celle enceinte risquait malgré son état de subir tout autant leurs outrages. L'un s'avança enfin vers moi et jeta sa torche vers le toit déjà bien entamé et se saisit du tissu de mon corsage.

— Dites-leur ! Père Blaise ! S'ils sont les alliés du seigneur, qu'ils leur obéissent. Dites-leur que l'on ne doit pas me toucher, qu'on ne doit toucher aucun de mes protecteurs ici. Qu'ils le paieraient de leur vie sinon. Et que je les suivrai s'ils les laissent tous partir !

— Jeune fille, vous n'y pensez pas ! Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il vous épargnera.

— Je ne sais pas, mais l'homme qui m'a amené ici en était certain lui. Dites-leur ! Vite !

Il traduisit. Je risquais ma vie à les accompagner volontairement, mais pas plus que si je n'avais rien tenté. Je comptais sur cette crainte partagée qu'ils avaient de lui, alliés comme victimes. Et si des vies pouvaient être épargnées, je me devais de le faire. Morvan en aurait fait tout autant.

Tout d'abord, nos assaillants hésitèrent. L'un d'eux éclata même de rire, n'y croyant pas. Un autre fut tout de même perplexe. Finalement, celui qui semblait être à la tête de cette troupe mit un léger coup à son comparse, lui coupant net l'envie de continuer à s'esclaffer. Il fit relâcher les femmes, chacune fuyant vers son homme respectif. Un autre poussa brusquement le moine, indiquant les bois puis leur aboya dessus, les incitant à déguerpir au plus vite.

— J'avertirai vos amis Gaëlle ! Je vous l'assure ! me lança le Père Blaise alors que l'on me hissait sur un cheval.

Chapitre 29

Narration de Gaëlle

Nous traversâmes le village, contournant les flammes. À son extrémité, un second groupe à cheval attendait. Ils avaient montré moins de pitié envers les villageois vivant de ce côté. Des corps jonchaient le sol, certains brûlant et dégageant une odeur insupportable de chair calcinée. Je me couvris le visage des mains. Des hurlements de femme parvinrent d'une maisonnette gardée intacte. Qu'étaient-ils en train de faire à cette pauvre villageoise ?

— Laissez ces pauvres gens en paix, par pitié ! tentai-je.

Mais je n'eus droit qu'à un simple coup d'œil insensible. Ils discutèrent quelques minutes, me désignant à un moment donné. Sans doute leur expliquait-il qu'il me livrait à leur *Maistre*, car nous prîmes la route aussitôt.

Le voyage sembla durer des heures vu la posture inconfortable sur ce cheval. Mais au moins j'étais en vie et pour l'heure, nul ne comptait me faire du tort. Pas tant que je ne serais apparue devant Mordred, leur seigneur. Et si, au final, il n'en avait rien à faire de moi ? Si Ancelin s'était trompé ? Pourrais-je au moins me faire comprendre de lui ? J'en doutais.

Nous arrivâmes enfin en vue du château. Il surplombait la vallée et les bois alentour, imposant tant en taille qu'en beauté. Le village l'entourant fut rapidement traversé sous les regards de ses habitants et d'une multitude d'hommes en armes. Il n'y avait pas que des Saxons, différentes couleurs et ornements garnissaient les tentes sans pour autant se mêler les uns aux autres. Dont certains très grands et presque nus, le corps bariolé de bleu.

Nous passâmes une première arche menant à un chemin montant puis à une place de terre battue où des tentes étaient dressées. L'on nous toisait, interrogatifs ou bien totalement désintéressés. Une seconde entrée qu'il fallut ouvrir menant à un pont puis enfin le château, situé derrière un petit terrain herbeux, lui aussi occupé, mais par d'autres couleurs. Combien de nations étrangères s'étaient alliées à Mordred déjà ? J'en comptais au moins trois.

Une troisième arche dont on souleva la grille à notre intention nous mena enfin à l'intérieur. Avec tant d'entrées et de soldats tout autour, cela ne m'étonnait guère que les chevaliers ne

puissent reprendre facilement les lieux. Sans compter la population gardée en otage en cas d'attaque. La cour était bien moins large que je ne l'aurais imaginé, mais suffisante pour contenir encore quelques hommes à cheval, des valets et autres guerriers. Je ne pouvais m'empêcher d'observer ce lieu légendaire. Comment se faisait-il qu'aucun historien moderne ne savait avec exactitude qu'il était situé ici ? Ses pierres étaient en effet si claires qu'elles paraissaient blanches et des statues de dames, de nobles et de chevaliers à taille humaine ornaient les murs, posés sur de courts rebords ou dans de petites alcôves, gardant les fenêtres et les portes. À ma droite se dressait un bâtiment étroit, mais magnifique accolé à tout le reste. L'entrée était couverte par un large balcon et d'étroites fenêtres de vitraux en garnissaient la façade. L'une d'elles était ouverte et j'aperçus une femme. Elle portait une longue natte blonde ainsi qu'une robe claire dévoilant ses épaules fines et blanches. Était-ce dame Guenièvre ? La reine elle-même retenue captive. Elle ne me quittait pas du regard.

L'on me mit au sol, je n'avais pas l'intention de m'enfuir, mais je fus tout de même réceptionnée un peu brutalement par un guerrier en habit de cuir qui me haussa sans ménagement sur son épaule.

— Posez-moi par terre, posez-moi ! tentai-je tout en lui martelant le dos. *Je dois voir votre Seigneur*, fis-je ensuite dans une langue approximative comme me l'avait enseigné le moine.

— *Laisse la tranquille, je dois la lui amener*, l'interpella celui qui m'avait déposée.

— *Pour quoi faire ?* répondit celui qui me portait. *Il n'en a que faire des femmes. Elle pourra très bien amuser mes hommes. Ils n'ont ni le droit de toucher aux villageoises ni même à cette femelle qui nous nargue toute la journée.*

Il dirigea ses propos vers la fenêtre où se tenait Guenièvre et s'apprêtait à m'emmener avec lui lorsque le premier sortit son arme de son fourreau avant de descendre de cheval.

— *Pose-la par terre. Si en effet il n'en veut pas, tu en feras ce que bon te semble*.

Il finit par lui obéir, me lâchant plus que me posant. Je tombai au sol tel un vulgaire sac de grains. Et bien moins rembourré, le choc fut brutal. Tant par la surprise que par la douleur lors de l'impact, je poussai un cri qui fit se retourner quelques-uns. L'écho de ma voix, répercuté sur les murs, fut plus prononcé que je ne le souhaitais. Je fus relevée par l'un d'eux qui me retint par le bras, un second s'empara de l'autre bras et ils me secouèrent tel un prunier, se disputant franchement. La jeune femme à sa fenêtre se pencha tout à fait et je m'exclamai vers elle.

— *Aidez-moi, madame.* S'il vous plaît !

Mais elle secoua négativement la tête, baissa les yeux et se recula, disparaissant de ma vue.

— *Ne pouvez-vous vous tenir tranquille une seule journée ?* tonna une voix qui me sembla familière.

Je relevai les yeux, cherchant d'où cela provenait. Il y avait tant de fenêtres que je ne pus le trouver avant que l'on me force à me ployer. J'aurais parié qu'il s'agissait de Morvan sur l'instant, mais en un tel lieu et à les voir eux aussi se pencher en signe de soumission, rien n'était moins sûr.

— *Cette femme dit que vous voulez la voir, Maistre.*

— *Je n'en ai que faire…* répondit-il sèchement.

— J'ai été conduite ici par un homme qui disait agir sous vos ordres… monsieur… messire… seigneur ? Je viens de par-delà la porte.

Quelle idiote de n'avoir pu en apprendre plus de leur langue. Il ne me comprenait sans doute pas lui non plus. Allais-je finir aux mains de ses hommes ? Je craquai, hurlant de nouveau et me débattant.

— Lâchez- moi ! Laissez-moi rentrer chez moi !

Je pensais sincèrement que tout se terminerait ainsi vu le long silence qui s'ensuivit, j'allais finir ici, abusée par ces brutes, tuée certainement ensuite. Il lança finalement son ordre. Subitement, ils me lâchèrent et plutôt que de me traîner, ce fut d'un mouvement de la main que celui qui m'avait menée jusque-là m'invita à le suivre. De pauvre villageoise juste bonne à être molestée, je passai au rang d'invitée. Mais je ne comprenais toujours pas ce qu'il me voulait. Je le suivis, intimidée, frottant mes yeux de mes manches, légèrement plus rassurée et me tournai avant d'entrer, Guenièvre était revenue à sa fenêtre, la mine étonnée cette fois.

Je dû monter par un escalier de pierre après avoir traversé une vaste et longue salle encombrée d'armes et de matériel de guerre. Un couloir sans fin ouvert sur les salles d'en-bas ensuite puis enfin, il stoppa devant une porte avant de frapper. Sans me brusquer, il me poussa à l'intérieur.

Les murs étaient couverts de boiseries jusqu'à hauteur d'homme, le reste de tapisseries sur les pierres nues. Je me retrouvais dans une chambre luxueuse pour l'époque. Le mobilier en bois était verni et gravé de tiges de lierre et de roses. Cela ressemblait plus à la chambre d'un roi qu'à celle d'un seigneur si sombre que celui-ci. Peut-être était-ce celle d'Arthur.

À l'extrémité, faisant toujours face à la fenêtre, un homme vêtu d'un habit sombre couvert par une cape de même teinte. Je fus prise d'un doute alors que mon regard s'accrochait désespérément à lui, mon cœur se mit à battre différemment que lorsqu'il était animé par la peur, plus rapide encore. Car ces cheveux, ces larges boucles brunes, ce visage lorsqu'il se tourna vers moi… même si je ne comprenais pas ce qu'il pouvait faire là, il n'y avait aucun doute.

— Morvan ?

Il semblait si fatigué et pourtant c'était bien lui. Son visage fermé s'adoucit soudainement. Il avait l'air totalement perdu de me voir là. Il prononça mon nom, signe qu'il m'avait reconnu, mais sa voix semblait si lasse, au bord de l'explosion d'émotion. Tout comme moi à cet instant alors que je le revoyais enfin. Il avait l'air lui-même et différent à la fois. Plus âgé. Se pourrait-il qu'au final, il n'ait jamais franchi la porte pour partir à ma recherche, qu'il soit retourné en son époque et ait passé tout ce temps ici finalement ? Ce qui expliquait son âge.

Je n'osais avancer, mais lui s'y risqua, enjambant rapidement les quelques mètres qui nous séparaient, me prit contre lui et me serra si fort dans un excès de familiarité que je crus qu'il allait m'étouffer.

— Gaëlle, c'est bien toi ? C'est vraiment toi ?

Il me tutoyait à présent ?

— Oui, je…

— Je te croyais morte. Tu m'as… tu m'as tellement manqué… tout ce temps…

J'avais bien des questions à lui poser, mais aucune ne put franchir mes lèvres. Pas alors qu'il y pressait les siennes, m'embrassant fiévreusement et coupant court non seulement à mon souffle, mais également à tout ce que j'aurais voulu lui dire. En cet instant, ce fut comme si rien d'autre n'avait plus d'importance. Ni ce qui s'était produit depuis notre rencontre, ni ces heures de terreur, ni les quatorze siècles de séparation, ni même cette guerre déclarée au-dehors. Ce baiser dans cet instant effaçait tout.

Chapitre 30

Narration de Morvan

De nouveaux ordres avaient été donnés lorsqu'un messager venu du continent, exténué de fatigue d'avoir chevauché et navigué depuis des jours parvint jusqu'au campement.

— *Nous levons le camp !* avait ordonné Sir Lancelot.

Et je restai figé avec cette impression horrible d'abandonner Gaëlle à son triste sort. Owain me ramena sur terre d'un coup amical sur l'épaule, je me tournai vers lui l'observant faire son paquetage. Si je ne possédais presque rien hormis mes vêtements et mes armes, tous mes compagnons étaient dans le même cas. Les bagages seraient vite faits. Nulle nouvelle de Myrddin et donc aucune de Gaëlle. Alors que je tentais de me convaincre que de n'avoir rien trouvé était une meilleure chose que de la savoir morte, une voix transperça le brouhaha habituel.

— *Sir Morvran ! Sir Perceval vous demande.*

Mon estomac s'entortilla et j'allai vers le garde en question.

— *Myrddin est-il revenu ?*

— *Non Sir, il s'agit d'un moine de l'Ordre des Preux.*

Sur ce, j'avançai plus vivement. Quelle audace ! Mais de tous j'étais leur seul ennemi après tout. Leur présence n'était en rien mal vue sur ces terres. J'entrai sans m'annoncer sous la tente de Sir Lancelot. Myrddin s'y trouvait lui aussi.

Le moine était assis, la vision d'une blessure à la tête et de diverses contusions me ralentit. Il se releva d'un bond lorsqu'il m'aperçut, se recula jusqu'à toucher la toile au fond de l'habitacle, se signant. L'on eût dit qu'il avait vu le diable en personne, son visage devint pâle comme la mort.

— *Seigneur Tout Puissant !*

— *Ne craignez rien Mon Père. Je lui ressemble, mais je ne suis pas Medrawt*, lui assurai-je ayant compris la raison de son émoi.

Du moins pas encore.

— *J'ai du mal à bien comprendre, seriez-vous frères ? Est-ce juste une coïncidence ? Ou pire encore ! Aurais-je laissé cette pauvre fille rejoindre le plus abominable des deux ?*

— *Vous avez vu Gaëlle ?*

Cette fois, c'était à moi de sentir mon sang quitter mon visage.

— *Elle nous a été amenée au village, celui longeant les bois à l'ouest, il y a quelque temps. Elle souhaitait rejoindre… le seigneur Medrawt,* prononça-t-il avec difficultés. *Ou bien ce campement et vous-même sans doute. Lors d'une attaque, elle fut emmenée par les Saxons. Je lui ai juré de vous en avertir. Seigneur,* répéta-t-il. *Mais qui êtes-vous donc pour lui ressembler à ce point !*

— *Vous pourriez dresser un bûcher dans l'heure si je vous le disais, ce n'est pas important. Disons que Gaëlle et moi venons du même lieu et qu'il est crucial que je l'y ramène.*

— *Elle est entre ses mains à présent.*

Si mon cœur se retrouvait soulagé du poids de sa mort, de la savoir auprès de mon moi futur m'inquiétait. Je ne lui ferais aucun mal… enfin il ne lui ferait aucun mal. Il la connaissait, il… oh diantre que de songer à cela me perturbait ! Il l'avait aimée et plus que moi encore. Devais-je néanmoins faire une croix sur nos retrouvailles ? Son destin, le mien, le nôtre à tous siégeant dans ce camp était scellé. Je savais où et, depuis ce matin, approximativement quand tout devrait se terminer. Et une fois le félon renversé, elle serait de nouveau en danger. Car le messager ayant causé ce tumulte et mis en marche nos troupes annonçait également le retour de notre Roi, Arthur.

Le moine fut emmené afin qu'il se repose. Il avait fait tout ce qu'il pouvait et souhaitait s'en retourner auprès des siens. Mais avant cela, il me posa encore cette question qui le taraudait. Entre temps, notre enchanteur avait stoppé ses recherches et s'en était revenu.

— *Qui êtes-vous ? Et qui est cette femme qui parlait donc si étrangement ?*

— *Selon les uns je suis son protecteur, selon les autres son époux. Les choses ont tendance à se confondre lorsque l'on passe trop souvent la porte.*

Il me regarda, effaré.

— *Vous seriez donc de ceux empruntant cette porte maudite !*

— *Porte maudite en effet,* intervint Myrddin tout en se relevant péniblement. *Et peut-être vaudrait-il mieux qu'elle soit détruite une fois que la jeune fille sera rentrée chez elle. Accompagnez-moi homme de foi, j'aimerais vous parler plus avant.*

Je le laissai donc ce père Blaise sur sa faim et ses interrogations, le laissant aux mains de notre enchanteur. Moins il en saurait pour le salut de son âme et de son esprit, mieux c'était.

— *Lancelot,* me tournai-je ensuite vers mon ami.

— *Je sais vers qui vont tes pensées Morvran, mais je rejette ta demande.*

— Je lui ressemble ! Cette ruse à déjà fonctionné plus d'une fois. Je pénètre le chastel, la libère, la ramène à la porte et je vous rejoins. Je vous rejoins ! insistai-je, craignant qu'il ne pense que je puisse les abandonner.

— J'ai besoin de toi. Tu es notre atout.

— Réfléchis ! Je te ramènerai Guenièvre ! Deux jours, donne-moi juste deux jours !

Cette conviction que ces quelques heures suffisent s'étouffa aussitôt mes mots envolés. C'était faux. Arthur était en route, ils se déplaceraient comme prévu, ils seraient décimés, notre roi assassiné. Deux jours seuls pouvaient tout changer.

Mon cœur ou ma raison. Je ne parvenais pas à choisir.

Il eut cet air torturé que je connaissais trop bien à l'évocation du nom de la dame de ses pensées mais secoua négativement la tête.

Le camp levé, ordre fut donné de nous scinder en deux compagnies. L'une partant pour le comté de Wiltshire. La seconde de rejoindre le fort de Camboglanna dans le Cumberland où l'on signalait des mouvements de troupes ennemies importants, ce qui me parut étrange. Bien entendu, j'aurais préféré demeurer à proximité du château. Mais trois armées ennemies s'étaient alliées à Mordred, ils nous attaquaient sur tous les fronts et nous ne serions jamais assez nombreux pour être partout à la fois. Je devais me résoudre à compter sur moi… sur lui, au moins elle serait en sécurité tant que le *castel* demeurerait debout. Ensuite, je ne compterai que sur la chance et ma monture pour la récupérer. Lancelot vint me voir, me tirant à l'écart et très sérieusement m'interrogea, du regard tout d'abord.

— Morvran, sans doute es-tu le seul qui soit au courant. Tu n'es pas devin, mais tu viens du futur. Alors… où devons-nous aller ? Tu sais quelque chose n'est-ce pas ? Tu sais comment les choses vont se dérouler et surtout où cela va se faire. Alors, dis-moi !

— Il y aura une dernière bataille en un lieu que les générations futures nommeront Camlann. Une défaite cuisante, la mort de notre Roi. De ma main Lancelot, de ma main…

— Non ! De la sienne. Tu n'es pas Medrawt. Camlann dis-tu, mais…

— Certains historiens de mon époque la situent à Salisbury dans le Wiltshire, non loin d'un lieu sacré pour les druides, Stonehenge.

— Alors c'est là que nous irons.

— J'irai avec vous Sir Lancelot. C'est là que je vous serais le plus utile.

Je devais être là où tout s'achèverait et prier pour que Mordred mette Gaëlle en lieu sûr avant de périr. Car lui aussi savait très bien comment tout devait se terminer.

Chapitre 31

Narration de Gaëlle

Il se recula d'un pas et je faillis le suivre dans son mouvement. Je me sentais si faible subitement, comme si je perdais peu à peu mes dernières forces maintenant que je me trouvais enfin en sécurité auprès de lui. Et ce regard ! Personne ne m'avait jamais observée avec tant d'insistance et d'amour. Pas même ces fois où il semblait ému en ma présence. Heureusement ses mains me tenaient encore et m'empêchèrent de tomber. Emportée par un élan inexplicable, ma joue heurta lourdement son torse et je fermai les yeux.

— Je vous en prie, gardez-moi avec vous. Ne me laissez plus, plus jamais.

Ses bras se refermèrent sur moi, hésitants tout d'abord avant de m'enlacer tout à fait.

— Gaëlle, je te croyais morte. Qu'importe, tu es là à présent, c'est tout ce qui compte. Je te promets que tout ira bien, je ferai le nécessaire.

Non je n'étais pas morte et bien qu'il ne m'eût jamais suivie pour m'arracher aux mains d'Ancelin, j'étais revenue vers lui. Savait-il alors que l'assassin me mènerait à lui au péril de sa vie. Je parvenais avec peine à placer toutes les pièces de cet étrange puzzle. Mais il avait raison, en cet instant, tout ce qui comptait c'était de l'avoir retrouvé. Je pouvais enfin me laisser aller, me sentir transportée et posée sur le lit avant de me laisser aller.

Lorsque je revins à moi, j'étais sous les draps, vêtue d'une chemise de nuit finement brodée aux manches et au col. La tête me tournait et je compris bien vite que j'étais affamée. Je me relevai et allai nus pieds jusqu'à la fenêtre. Je n'avais pas rêvé, j'étais bien au château et des troupes occupaient la cour. Deux hommes se battaient à l'épée, cela ressemblait à un entraînement. Leurs coups répétés brisaient le calme relatif lorsqu'un petit groupe arriva au galop. Je reconnus celui qui fut avec eux, Morvan. A sa suite, les hommes qui m'avaient amenée ici. Il leva les yeux, mais ne me salua pas ni même ne m'adressa le moindre sourire. Je pensais qu'il ne m'avait pas vue et j'ouvris l'un des battants et lui fis un signe de la main, l'appelant. Ses acolytes en rirent. Il les rappela à l'ordre

et leur gaieté se transforma rapidement en grimace, tirant sur la bride de leur monture et s'écartèrent.

Morvan disparut sous le porche et franchit la porte de la chambre quelques instants plus tard. En quelques pas je fus de nouveau dans ses bras. Il s'écarta prestement et s'empressa de refermer.

— Ne reste pas près des fenêtres et évite de croiser ces hommes qui résident aux alentours du château, même du regard. Ce ne sont pas des enfants de chœur. Et puis… ne m'appelle plus par ce nom en leur présence, cela vaut mieux.

— Serais-tu infiltré parmi eux ? Tu leur as fait croire que tu sers le seigneur noir ? Ainsi tu pourras sauver le bon roi Arthur, je savais que tu tenterais tout pour…

Il planta ses yeux dans les miens. Je pus y lire de l'inquiétude, celle-ci se mua ensuite en une expression de malaise, ses traits se firent de marbre.

— Il n'est pas question que je sauve Arthur de quoi que ce soit ! Gaëlle tu sembles oublier… tu l'ignores c'est vrai, comment l'aurais-tu su ? De toute manière, je ne reculerai pas. Gaëlle… désormais je ne m'appelle plus Morvan. J'ai abandonné ce nom en même temps que mes vœux le jour où je t'ai vue tomber sous l'ordre de ce roi que tu prétends si bon.

— Tomber ? Mais non, je vais bien. Tu veux parler de l'assassin ? D'Ancelin ? Il a été tué par les Saxons. Il disait obéir aux ordres de Mordred.

— Ancelin ? Qui est-ce ? Attends…

Ses sourcils se froncèrent, il ne semblait se souvenir de rien. Avait-il reçu un coup sur la tête ? Il me mena au lit et me fit asseoir, se positionnant tout près de moi. Il se montrait si intime depuis nos retrouvailles, comme si nous avions été bien plus proches que nous l'avions été. Et je devais avouer que cela me rassurait. Il ôta ses gants et me prit les mains, les serrant entre ses doigts.

— Gaëlle, raconte-moi depuis le début. Qui est Ancelin ? Il a voulu te tuer ? Quand ?

— Tu ne te souviens pas ? Ancelin était mon beau-père, il vivait ici. Je veux dire il y vit, à cette époque, mais il est bien plus jeune. Je ne sais pas comment il a connu mes parents, comment il a pu se retrouver dans le futur. C'était juste avant la disparition de mon père. Ensuite il s'est toujours occupé de nous. Jusqu'à ce qu'il perde la tête et m'emmène de force jusqu'ici. Il disait que Mordred le lui avait ordonné. Dis-moi Morvan, que me veut Mordred ? Comment me connaît-il ?

— Il te connaît parce que… c'est moi, Mordred. *Medrawt.* Je me nomme ainsi à présent, m'avoua-t-il sans détourner le regard.

Par réflexe, je me reculai, mais il me retint. Cela ne se pouvait pas ! Pas lui ! Pas celui que l'on dépeint d'une aura si terrifiante !

— Mais pourquoi ? Tu… tu es celui à l'origine de ces guerres, de ces morts ? Ne sais-tu pas ce que tes hommes font aux villageois ? Aux femmes ! Tu seras celui qui tuera Arthur, qui fera sombrer Camelot.

Il eut un sourire sans joie.

— Avant cela Lancelot aura eu ce qu'il voulait, je ne serai pour rien dans la déchéance future du royaume. Et je sais très bien ce qu'ils font aux membres de l'Ordre des Preux. C'est ainsi qu'ils procèdent, je ne leur ordonne rien, je les laisse faire.

— Mais il y a des gens innocents ! m'emportai-je.

Il me lâcha et se releva, porté par une colère subite.

— Mes parents n'étaient-ils pas innocents eux aussi ? Ainsi que Keran, ton propre père ? Ceux tombés sous leurs coups, brûlés vifs ainsi que tous ceux qui le seront encore durant les siècles à venir ! Tout cela parce que nous sommes nés différents et que nous leur faisons peur !

— Alors, attaque-toi à ceux qui font cela, laisse les familles qui n'ont rien fait en paix ! Non, Morvan, tu ne peux pas, tu étais un chevalier, tu avais un code de conduite, de l'honneur !

— J'étais… reprit-il plus calmement, mais toujours aussi froid. Gaëlle, l'on t'a trouvé dans un village bordant la forêt. Le chef de ce village a été capturé, torturé et exécuté il y a quelques semaines. Veux-tu que je te raconte ce que lui et certains de ces « innocents » villageois firent à un campement de druides tout à fait pacifique ? Veux-tu des détails sur comment ils ont assassiné jusqu'aux nouveau-nés et ce qu'ils ont fait aux femmes, tout pieux soient-ils ? Cette guerre ne finira pas de sitôt, mais avant de disparaître, j'en aurai au moins vengé quelques-uns. Et je ferai disparaître celui qui permet tout cela afin d'affaiblir leur toute puissance.

Il me tourna le dos, se dirigeant vers la porte.

— Je comprendrai que tu en viennes à me haïr pour ce que je suis devenu, mais sache que je ne renoncerai pas. Et sache également que mes sentiments pour toi resteront intacts quoiqu'il arrive. Repose-toi, je vais donner des ordres pour que l'on t'apporte de quoi t'habiller. Tu n'es pas prisonnière ici, mais je te déconseille de t'éloigner de cette chambre. Pour ta sécurité.

Il me laissa ensuite avec la peur au ventre et les larmes dans les yeux. Je n'arrivais pas à y croire, comment avait-il pu changer à ce point ? Il combattait déjà l'Ordre lorsque nous nous étions rencontrés, mais pas avec tant de haine. D'être devenu Mordred le mènerait prématurément à sa mort. En quelle année étions-nous ? Quand devait revenir Arthur ? Quand devaient-ils s'affronter ? Il le savait, il savait exactement comment cela se terminerait et pourtant il s'y jetait tête baissée.

Chapitre 32

Narration de Gaëlle

Une jeune fille accompagnée de deux valets vint me tirer de ma solitude, Morvan m'ayant laissée depuis un moment déjà. Les hommes portaient de lourds seaux tandis que la demoiselle posa une robe ainsi qu'une paire de chaussons au pied du lit. Ils nous laissèrent, s'inclinant si bas que je faillis me retourner afin de m'assurer qu'ils s'adressaient bien à moi et non à une possible princesse cachée derrière. La jeune femme écarta une lourde tenture masquant une grande baignoire de bronze.

— *Je vais préparer votre bain*, fit-elle.

Je compris lorsqu'elle s'attela à remplir le contenant d'eau fumante. Une fois fait, elle me parla vraisemblablement de la robe qu'elle avait laissée à mon intention et, devenant un peu plus nerveuse me confia un morceau de parchemin plié.

— *N'en dites rien au Maistre, je vous en prie. Cela vient de Dame Gwenhwyfar.*

Un mouvement vers la fenêtre donnant vers les vitraux de l'étroite tour me fit comprendre ce nom.

— Guenièvre ?

Alors, je ne m'étais pas trompée, cette femme à la natte blonde était bien la reine. Captive sans doute. Je me précipitai à la fenêtre malgré les recommandations de Morvan… enfin… de Mordred. Le vitrail où je l'avais aperçue à mon arrivée étincela, s'ouvrant et je la vis, me saluant de la tête. Je lui rendis son signe. En bas, trop de gens auraient pu nous voir et si je demeurai confiante de mon sort envers le maître des lieux, je ne savais ce qu'il en était pour elle.

Hélas, je ne comprenais rien de ce qui était écrit. Non seulement la langue était trop éloignée de tout ce que je connaissais, mais la calligraphie elle-même, trop bien exécutée, me faisait l'effet de vouloir déchiffrer un alphabet différent du mien.

— Merci. Mais je n'y comprends rien, je ne parle pas votre langue. Je ne parle que ma langue et… un peu de latin. *Latine loquor, vos scitis ?*

La jeune fille ouvrit des yeux ronds, fronça ensuite les sourcils puis sourit.

— *Moi je… je vous comprends un peu*, se fit-elle hésitante, dans la langue des prêtres. *Mon père était Duc et chrétien, nous étions en visite au castel lorsque tout a basculé. La reine m'a gardée auprès d'elle comme servante afin de me protéger. Mais le nouveau Seigneur a fait tuer mon père.*

— *Je suis désolée.*

Mais malgré cela, je ne pouvais m'empêcher de retrouver un peu d'espoir, j'avais ici quelqu'un capable de me comprendre ! Enfin ! Le père Blaise était le seul jusque-là à pouvoir m'aider. Avais-je trouvé quelqu'un qui pourrait reprendre la relève et me sentir moins désemparée dans ce monde où le seul en qui j'avais confiance était devenu le plus haï de tous ?

Elle se nommait Sylvia et me confia donc l'objet du message. La reine souhaitait me parler, me mettre en garde. Mais pour cela, il nous fallait la complicité de la nuit, car personne ici n'irait à l'encontre des ordres du *Maistre.* La pauvre souveraine était retenue dans sa tour et interdite de visite mis à part quelques domestiques ainsi que sa seule suivante.

Elle attendit la nuit avant de revenir, Morvan était revenu entre-temps mais devait s'acquitter de ses obligations de châtelain. Á moins de préparer une attaque sur le campement des chevaliers.

— Ne faites pas de bruit, me conseilla Sylvia tout en refermant derrière nous.

Nous avions attendu que la nuit soit si profonde que plus aucun bruit mis à part quelques ronflements accompagnant le chant lugubre du vent s'engouffrant dans les meurtrières et sous les portes ne nous parviennent. Mordred avait eu la délicatesse de ne pas occuper sa chambre depuis mon arrivée, mais je craignais qu'il me fasse doublement surveiller.

Nous étions affublées d'une cape de servante dont la large capuche nous tombait bien bas sur le visage. Celui-ci tenu vers le sol, nous avançâmes telles des ombres sans nous presser afin de n'attirer aucun regard.

Il nous fallait traverser pas moins de la moitié du château. L'idéal et le plus court chemin étant de traverser la cour puisque l'entrée du domaine seigneurial et celle de la tour de Guenièvre, attenant au donjon se faisaient face. Mais celle-ci ne se désemplissait jamais de ses gardes et autres Saxons. Certains y dormant contre des sacs de grain ou au-devant d'un feu de fortune.

— *Il n'y a pas de quoi loger tout le monde à l'intérieur ?*demandai-je à Sylvia.

— *Non, le seigneur refuse qu'ils puissent aller et venir librement à l'intérieur. Seuls les chefs et la garde en ont le droit. Á cause des femmes. Il y a peu de femmes au château, surtout depuis leur arrivée.*

— *Elles ont été tuées ?*

— *Oui après avoir été violentées, madame.*

J'en eus un frisson de peine et de dégoût et m'agrippai aux bords de ma cape, les refermant mieux sur moi. Au moins Morvan avait empêché qu'il y ait plus de victimes encore.

Nous étions sorties par les cuisines, longeant ensuite le portique entourant la cour. Après quelques mètres, nous fûmes alors proches de l'entrée bien gardée, mais elle me mena par une porte dérobée et basse. Un escalier de pierre en colimaçon, très étroit, un couloir fin passant le corps de garde. Enfin, nous étions dans la tour aux vitraux. Sylvia fit crisser ses ongles sur le bois d'une lourde porte avant de l'ouvrir. Guenièvre n'était pas enfermée pourtant elle ne sortait pas de sa chambre. Dieu sait ce qui aurait pu lui arriver si elle osait.

Tout comme moi.

J'ôtai ma cape tant la chaleur dans la pièce était étouffante. Nous nous fixâmes un long moment et, ce n'est que me rappelant qu'elle fut reine avant tout, même prisonnière que je m'inclinai respectueusement devant elle. Elle hocha de la tête et sa servante lui parla, mentionnant mon nom. Elle m'avertit ensuite qu'elle serait son interprète.

— *Sa Majesté est étonnée de voir une dame occuper les appartements de Notre Seigneur. Elle demande qui vous êtes.*

— *Je me nomme Gaëlle. Il est assez compliqué de vous répondre exactement. Disons que… Votre Seigneur et moi venons d'un même endroit.*

— *Vous êtes sa femme !* s'exclama Sylvia tout aussi étonnée que sa maîtresse.

Je n'eus pas le temps de démentir que la reine reprit.

— *Tous disent pourtant qu'elle a été tuée il y a longtemps et que c'est la cause du renversement de Camelot. Ainsi que de l'emprisonnement et du martyr de ma maîtresse.*

Elle semblait troublée.

— *Vous a-t-il martyrisée ? Que vous a-t-il fait ?*

Elle releva la tête malgré son visage inquiet, je reconnu enfin la reine de la légende. Le port hautain teinté d'orgueil. Bien que prisonnière de Mordred, elle n'en avait rien perdu. Mais une lueur mauvaise se glissa dans ses yeux et ses inspirations se firent plus profondes. Elle me répondit et Sylvia hésita à me traduire ses paroles. La reine insista.

— *Il l'a violentée, madame. Afin de s'asseoir sur le trône de façon légitime en l'absence du roi. Il l'a forcée à le prendre comme son égal car il était convenu qu'une dame de son rang puisse confier la gérance à celui qui remplace son époux.*

Je reçus cela comme un coup au ventre, mes jambes faiblirent alors qu'elle continuait de me fixer. Elle mentait ! Je ne voyais pas d'autre explication ! Morvan n'avait pas pu faire ça !

Je me reculai dans le vide, prêt à choir sur le parquet, mes fesses heurtèrent la coiffeuse, secouant les divers objets qui la garnissaient. Guenièvre s'avança vivement, son parfum d'eau de rose m'emplissant les narines tandis que ses mots, sortant de sa bouche dans sa langue d'origine suivis un par un par ceux de la servante me firent l'effet d'un nouveau poignard.

— Méfiez-vous de lui madame. Vous ne semblez pas connaître votre époux comme moi je le connais. Et si des doutes subsistent encore, si votre cœur s'éprend encore de ce monstre, allez tendre l'oreille dans les couloirs menant aux caves de l'aile sud-ouest.

J'étais sous le choc de cette ignoble déclaration, cherchant encore dans les yeux de Guenièvre quoi que ce soit qui aurait pu m'affirmer qu'elle me mentait, lorsqu'une agitation soudaine se fit entendre à l'extérieur. La reine se jeta à sa fenêtre. Un ballet nerveux de torches semblables à une foule de grandes lucioles en colère martelait des dallages, criant et gesticulant.

— Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un a dû se rendre compte de votre disparition. Ils semblent chercher quelqu'un, traduisit Sylvia.

— Je dois retourner jusqu'à ma chambre.

Sa Majesté me poussa dehors, je me retrouvai dans le couloir sombre et froid, je tremblai. Cela aurait pu être de peur ou dû à la température de la nuit tombée mais il en était tout autre. Je pressai mes bras contre ma poitrine, ma peau se couvrit de chair de poule, mon cœur se fit douloureux et les larmes me montèrent aux yeux. Je ne pouvais y croire. Il avait tant changé. Tout ce que l'on disait de lui était vrai et pire encore. J'avançai, seule, la lueur des torches me guidant. Sylvia n'ayant pas reçu ordre de me ramener à ma chambre, je devais retrouver mon chemin par moi-même. Je pris jusqu'à l'extrémité du couloir puis descendis quelques marches. Á partir de là, je me sentais perdue. J'étais peut-être sur la bonne voie mais je ne m'en rendais pas vraiment compte.

J'entendis des pas, pressés et me collai aux pierres glacées. Ils s'approchaient, entamèrent l'ascension de la petite tour dans laquelle je me dissimulai et je profitai d'être dans un escalier en colimaçon et pas encore à portée de vue pour faire demi-tour. J'arrivai à la porte de la reine, frappai discrètement puis de plus en plus fort à mesure qu'ils approchaient. Mais nul ne répondit. Je passai outre, m'avançant en terrain inconnu. Je devais trouver une cachette, patienter jusqu'à ce que le calme revienne. Mordred m'avait interdit de m'éloigner, de me retrouver face à ses hommes et je sentais le danger approcher de nouveau. Je tentai plusieurs issues jusqu'à trouver une porte qui ne fut pas fermée à clé. Je poussai le verrou mais le grincement qu'elle fit lorsque je la repoussai avait dû s'entendre sans peine. Il ne fallut qu'une minute pour que des coups y soient portés. Bien que je

ne compris pas, il m'était aisé de deviner que l'on m'ordonnait d'ouvrir. Impatients, ils tentèrent de l'enfoncer et je voyais à chaque tentative, quelques échardes s'arracher au niveau des charnières ou de la serrure.

— *Laissez-moi, ou appelez votre Seigneur Medrawt.*

J'espérais de nouveau que son nom fasse effet mais il me brûlait de le prononcer désormais. Ils insistèrent encore un long moment avant que le calme ne revienne. Je collai mon oreille à la porte, scrutant le moindre bruit. Je crus entendre des chuchotis. Ils étaient toujours là. La pièce où je me trouvais était plongée dans le noir et c'est avec précaution, les mains tenues devant moi afin de m'empêcher de me cogner à d'éventuels meubles que j'avançai jusqu'à la fenêtre. En bas, la cour s'était désemplie, ne restait plus que deux ou trois hommes tandis que diverses fenêtres donnant sur les couloirs s'éclairaient puis s'éteignaient sur leur passage. Ils étaient bel et bien à la recherche de quelqu'un, moi certainement. Je ne pensais pas provoquer un tel remue-ménage.

Je tâchai de retrouver la chambre où j'étais assignée, elle aussi était éclairée et il me semblait y voir une ombre aller et venir. Comment avait-il pu ? Comment ce jeune homme qui ne pouvait mentir, si respectueux et si loyal avait pu forcer une femme, la reine elle-même ? Comment avait-il pu m'embrasser avec tant de passion alors qu'il était capable de ça ?

L'ombre disparut, tout comme mes espoirs que les choses s'arrangent lorsqu'un violent coup dans la porte parvint à la dégonder à demi. Un second eut raison d'elle et je me glissai dans l'un des recoins de la pièce, m'accroupissant, espérant qu'ils ne me découvrent pas. Ils n'étaient pas moins de cinq à entrer, éclairant chaque mètre carré. Ils ne furent pas bien longs à me découvrir et m'arracher de ma cachette.

Chapitre 33

Narration de Morvan

La troupe s'était donc séparée en deux. Ce n'était en rien une bonne idée puisque nous scindions ainsi nos forces, les affaiblissant. Pire encore, la décision de Lancelot d'envoyer le plus gros de nos troupes au nord, là où se situait le mur d'Hadrien, vestige du règne romain sur le pays, me parut suspecte. J'aurais cru qu'il tenterait de protéger le Roy envers et contre tout.

Plus d'une fois, en cours de route, je me retournai afin de regarder les tours du château, jusqu'à les deviner au travers des feuillages et qu'elles ne soient pas plus visibles que des chimères. C'était peut-être la dernière fois que j'aurais l'occasion de les contempler. C'était une sensation étrange que d'avancer tout en connaissant à l'avance où devaient mener chacun de ses pas.

Au soir, le nouveau campement ne fut constitué que des tentes principales et les tours de garde renforcés, les autres ne seraient mis en place que le lendemain. Nous étions proches de lignes ennemies, plus fournies que le petit exemplaire de Saxons que nous avions mis en pièces dernièrement. Il nous fallait être prudents et prêts à subir un assaut à tout moment. Aussi, nous allions à tâtons. Durant ce temps, les éclaireurs furent envoyés. Une fois encore, on me refusa cet honneur. Soit. Je comprenais, j'étais sans doute plus utile ici qu'esseulé dans la forêt.

Mes pensées se tournaient sans cesse vers Camelot, Gaëlle, son sort auprès de mon autre moi. Je tentai plus d'une fois de la chasser de mon esprit afin de ne pas troubler ma décision, rien n'y fit. Il fallut que je me laisse porter par le sommeil, épuisé, pour y parvenir. Dire qu'il y avait quelque temps à peine, tous ces tracas n'existaient pas. Et que, bien que mon combat contre l'Ordre s'avérait compliqué, j'avais au moins le mérite d'avoir les idées claires. Plus maintenant.

Myrddin nous avait accompagnés, je profitai de l'aube pour aller le trouver. À cette heure où le feu s'éteignait doucement, un garde vint y poser une bûche préservée de la rosée afin qu'il ne meure pas.

— *Myrddin ?* fis-je au-devant de sa tente.

Sa voix me parvint, j'entrai. Le père Blaise n'avait pas quitté la troupe à ce que je voyais. Il dormait sur une paillasse de fortune, son front bandé.

— Vous souhaitez qu'il nous suive ?

— J'ai besoin d'un scribe, sourit-il. *Et ce brave homme est capable de comprendre un langage encore utilisé dans le futur, il me sera utile. Mais entre, si tu es là de si bonne heure, c'est que tu as quelque chose à me dire.*

— Je suis tiraillé entre mon devoir et ma raison. Que dois-je faire ? Empêcher notre souverain de succomber et modifier ainsi toute l'histoire d'une nation ?

— Que te dit ta raison ?

— Qu'il ne faut pas. Dans mon époque, l'on nomme cela un paradoxe, et cela pourrait changer tant de choses. En bien comme en mal.

— Et ton cœur ?

— Je suis loyal envers mon souverain, je devrais… je devrais l'empêcher.

— Ton cœur ne dit rien de plus ? Rien concernant cette jeune femme ?

Je n'osai me replonger dans ce tourment et me tus.

— Je te comprends. J'ai un jour posé cette question à notre bon roi. Que faire ? Empêcher sa destinée de suivre son cours ou de laisser les choses se faire comme il était prévu. Arthur eut beaucoup de mal à choisir et envoya Gauvain pour contrer mes visions. Vois où cela nous a menés. Suis ton cœur. Je vois bien que des deux, il l'emportera de toute façon. D'ailleurs, il a déjà gagné cette bataille une fois. Il n'est ni dur comme la pierre ni froid comme la glace. Même ce démon vivant en Camelot la blanche, je suis sûr qu'il lui reste quelque chose de toi. Mais il ira jusqu'au bout.

— Aurais-je dû m'allier à lui, tenter de le convaincre ?

— Tu n'aurais pu. Mets-toi à sa place… ah oui, sourit-il, *c'est vrai que c'est un peu le cas déjà. Il a mené à lui toutes les armées ennemies. Pour l'instant il les dirige, mais le moindre faux pas, la moindre faiblesse de sa part et ils pourraient bien l'évincer. Seuls son pouvoir magique et sa position aux côtés de la reine les en empêchent. Je crois que même s'il le voulait, il ne pourrait plus reculer. Et que de détenir la reine à ses côtés, l'en empêchera tout à fait. La fin telle que toi et moi la connaissons est inévitable.*

Je sortis de là, peu avancé en fin de compte, et marchai droit devant moi, tête basse lorsque le vieil enchanteur me rappela.

— Morvran. Quoi qu'il arrive de toute manière, quel que soit ton choix, tu as une tout autre queste à achever. Alors dès qu'il te sera possible, va chercher la jeune fille, rentrez chez vous. Éloignez-vous de ce siècle qui appartient au passé pour vous. Et détruis la porte.

— Détruire la porte ? Mais…

— *Sir Morvran ?* m'interrompit l'un des soldats. *Sir Lancelot et les autres vous attendent. Le navire de notre souverain a été aperçu au large des côtes, il sera bientôt parmi nous.*

S'il semblait heureux de cette nouvelle, j'en avais le cœur serré.

Chapitre 34

Narration de Morvan

— *Sir ! Les troupes ennemies se dirigent vers les côtes !*

Nous nous y attendions, les navires du roi arrivant par le sud-est ne pouvaient échapper à leur vue. Immédiatement, les ordres de Lancelot furent qu'un détachement conséquent devait leur tenir compagnie. Ouvrant une brèche permettant à notre souverain de les traverser et ainsi nous atteindre. Encore une fois, nous devions nous séparer, je commençais à comprendre comment l'issue funeste aurait lieu. Á force de division. Et pourtant, même si je l'avais mis au courant de l'issue fatale de tout ceci, Lancelot n'en démordait pas.

La table de bois brut et sans fioriture qui avait été dressée sous la plus vaste des tentes ne remplacerait jamais celle de Camelot. Là où tous les chevaliers s'étaient tenus, égaux et ayant la même opportunité de prendre la parole, mais elle possédait une fonction similaire. Debout, les mains posées sur celle-ci, j'attendis un instant que les chevaliers désignés pour rejoindre les côtes sortent.

— *Morvran, j'aimerais que lors des prochains combats, tu ne t'en mêles point.*

— *Comment cela ?*

— *Afin de provoquer un effet de surprise le jour adéquat. Si les troupes saxonnes te confondent avec Medrawt, aucun de ses hommes ne te touchera. Tu pourras donc avancer entre les lignes ennemies et veiller sur Arthur. En espérant qu'il ne te trucide pas par erreur,* sourit-il. *Mais d'ici là, nous aurons le temps de l'avertir.*

— *Et si Medrawt se joint à la bataille ?*

— *Tu penses que ce sera le cas ?*

— *Non, je ne le pense pas Lancelot, je le sais.*

Il prit un air soucieux.

— *L'as-tu vu à l'œuvre ?*l'interrogeai-je. *Est-il devenu plus puissant que je ne le suis ?*

— *Assurément oui. Si tu comptes te mesurer à lui, ne le fais pas directement.*

— *Il n'osera pas me tuer.*

J'étais confiant là-dessus. Je savais et il savait que cela risquerait de le faire disparaître aussitôt. Si au sixième siècle, de telles théories avaient des allures de fadaises incompréhensibles, nous étions parfaitement au courant de ce risque. Et ni lui ni moi ne voulions laisser Gaëlle seule dans cette époque grouillante de toutes sortes de maux pouvant sauvagement la terrasser.

— *Lorsque c'en sera terminé, je retournerai sans tarder à Camelot. Tenir ma promesse avant que les rumeurs de la mort de mon double n'y parviennent.*

— *Pour libérer cette fille ?*

— *Oui. Ainsi que la reine.*

— *Très bien.*

Il me laissa, quittant la tente et je le retins avant qu'il ne sorte, souhaitant au moins le rassurer sur l'avenir du royaume.

— *Lancelot ? Tu feras toi aussi un bon roi, je le sais.*

— *Alors c'est ainsi que tout doit se conclure.*

Il me sourit franchement, hocha de la tête et s'éloigna. Sa joie non feinte face à cette possibilité qui s'offrait à lui, donna naissance à de nouveaux doutes.

Chapitre 35

Narration de Gaëlle

Je fus traînée à travers les couloirs durant si longtemps, mes pieds raclant le sol, que je crus bien avoir traversé l'entièreté du château. Mais ils ne firent que me mener droit dans la cour. Je fus lâchée tout en étant poussée vers un groupe, l'un d'eux me réceptionna tel un paquet de linge. Ils se mirent à rire alors que je fus passée dans les bras de chacun. Je sentis une main claquer mes fesses, une autre soulever ma robe et me pincer la cuisse. Trop rapidement pour que je puisse l'empêcher, j'étais déjà bousculée vers le suivant. J'en avais le tournis et ma peur s'amplifiait face à ce que j'imaginais être les prémices d'un jeu qui n'allait vraiment pas me plaire. Je criai à l'aide.

— Morvan !

Ses fenêtres étaient toujours éclairées, pourtant il ne se montra pas. M'en voulait-il d'avoir quitté la chambre ? Pouvait-il seulement m'entendre ?

— Morvan ! Morvan !

Je me retrouvai sur une épaule, rapidement disputée pour finir dans d'autres bras. J'eus beau crier, cela n'eut pour effet que de les exciter plus encore. Enfin l'un d'eux ne souhaita plus continuer ces tourments, repoussant violemment ceux qui s'approchaient. Me serrant douloureusement d'un bras. Il sentait le cheval et la sueur, j'eus beau tenter de m'en soustraire, il était bien plus fort que moi.

— Lâchez-moi, hurlai-je de nouveau.

Tournée vers la tour de la reine, je la vis à sa fenêtre.

— Madame ! Madame, je vous en prie !

Tout comme au premier jour, elle observait simplement, ne bronchant pas. Puis se mit à sourire avant de refermer et disparaître.

— Non ! Madame !

Le saxon arracha l'épaule de ma robe et sa barbe me piqua la peau. Je sentis ses dents mordre la chair de mon cou, trop empressé qu'il était. Tandis que je poussai sur mes bras afin de l'écarter de moi, mais rien n'y fit.

Autour de nous, la liesse s'éteignit subitement tandis que le corps de l'homme se raidit. Il me lâcha, tombant à mes pieds tout en bavant du sang sur le bas de ma robe. Je me reculai de quelques pas. Ajustant mon habit déchiré, j'aperçus Morvan devant moi, une dague à la lame rougie en main. Je ne l'avais jamais vu aussi en colère. Ses mouvements étaient lents, sa voix posée lorsqu'il parla mais ses yeux étaient comme deux pics de glace, prêts à jaillir de leurs orbites pour les perforer tous. Il s'avança, enjamba le corps qui convulsait encore et se posta à côté de moi.

— Ne regarde pas, me souffla-t-il.

L'un de ses bras s'enroula autour de ma taille, me tirant contre son épaule et il leva sa main libre en direction de la troupe. Je fermai les yeux, tremblante et me laissant aller à pleurer malgré qu'il fût enfin intervenu, à bout de nerf.

— *Maistre ! Non !*

Des cris de terreur emplirent la nuit, un vacarme semblable à celui que ferait une tornade n'ayant pris que cette partie de la cour pour cible et envoyant corps, caisses et équipements s'écraser contre les murs alentour. Des chevaux piaffèrent nerveusement. Je n'osai regarder, me serrant de plus en plus contre lui. Gelée et terrifiée, je m'agrippai au pan de sa cape. Lorsque le calme revint, il me prit dans ses bras. Mais ce que m'avait appris Guenièvre ne me quittait pas.

— *Nettoyez tout ça !* beugla-t-il à l'assistance effarée.

La chaleur étouffante de sa chambre me coupa le souffle et pourtant j'avais encore très froid. Il me déposa sur le lit et me couvrit d'une fourrure avant de s'asseoir à mes côtés. Ses gestes étaient pourtant si tendres lorsque nous étions seuls, il fallait que je sache.

— Je t'en prie, ne quitte jamais cette aile sans m'en avertir, je te donnerai une escorte.

— Est-ce que tu les as tués ?

— Gaëlle…

— Réponds-moi, est-ce que tu les as tués ?

— Sais-tu ce qu'ils comptaient faire ? Il est interdit de toucher une femme dans l'enceinte de mon domaine ! Et passible de mort violente celui qui osera toucher la mienne !

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Ils doivent me craindre. Si je montre le moindre signe de faiblesse, ils sauront comment m'atteindre. Tu es ma plus grande faiblesse, ils vont rapidement s'en douter. Mais au moins, ils sauront ce qu'il en coûte.

— Tu te montres sans pitié. Les villageois te craignent, les Saxons pâlissent à ton nom. Es-tu aussi malfaisant avec tous ? Y compris avec… Guenièvre ?

— Tu as parlé à Guenièvre ? Quand ? C'est là que tu te trouvais ?

— Elle m'a tout dit.

— Gaëlle ! Je te demande de ne pas croire cette femme… elle est dangereuse.

— C'est toi qui es dangereux ! Tu peux tuer d'un regard ou de ton épée, l'on dit de toi que tu pilles, souilles et tortures. Quant à elle, tu l'as… forcée, elle me l'a dit !

— Forcée à quoi ? Mais bon sang ! Et tu l'as crue ?

— C'est la reine ! eus-je pour seule preuve.

— Et c'est également une personne plus avide de pouvoir que tu ne pourrais t'en douter. Je ne l'ai pas violée si c'est ça que tu penses, si c'est ce qu'elle t'a dit ! Elle…

Il stoppa net, me laissant en suspens et encore rongée de doutes. Je m'en approchai, osai poser ma main sur son bras bien que je ne savais plus vraiment que penser de lui. Morvan. Le Morvan que je connaissais était encore en lui mais sous combien d'années nourries par la haine et les actes barbares ?

— Tu ne l'as jamais touchée ? C'est vrai ?

Il aurait pu me rassurer, m'assurer qu'en effet, jamais il n'avait eu ce genre de comportement mais il n'en fit rien. Il me fixait simplement et son air froid, de nouveau, se mit à fondre. Juste de quoi me rendre compte qu'il n'était pas fier de ce qu'il allait m'annoncer.

— Il n'y aucun sentiment là-dedans Gaëlle. Aucun désir. Tout cela n'est que… politique !

— Alors tu as couché avec elle ? Avec Guenièvre, ta reine, la femme d'Arthur !

— Et maîtresse de Lancelot avant moi ! C'est elle qui me l'a proposé.

Il serra ma main dans la sienne tout en évitant mon regard.

— Elle voulait quelqu'un ayant la position nécessaire pour continuer à régner. Lancelot était son amant, je connaissais l'existence de leur liaison avant même qu'elle ne débute. Au moment le plus propice, j'en ai soufflé l'hypothèse à Gauvain, lequel s'est empressé d'aller vérifier. Les amants furent pris sur le fait, la reine enfermée dans sa tour tandis que le courageux Lancelot préféra fuir que d'assumer son acte. Pour cela, il a assassiné onze de ses compagnons. Je savais également qu'Arthur le poursuivrait, faisant de moi son homme de confiance. Quoi de mieux pour enfin détruire l'Ordre que d'être celui qui décidera de leur sort ? Mais il me fallait l'appui de la reine. Alors oui, j'ai conclu un pacte avec elle mais elle a tenté de me manipuler comme elle le fait avec tous. Guenièvre pensait qu'en m'offrant son lit et l'accès au trône, je lui promettrai obéissance. Elle s'est fait prendre à son propre jeu.

— Et ?

— Oui, soupira-t-il. Nous avons été amants. Mais je te croyais morte. Je t'ai vue morte. Sinon jamais…

— Hé bien je ne le suis pas ! m'emportai-je sans comprendre moi-même pourquoi. Je ne sais pas comment tu as cru à cela, je ne comprends rien. Tu m'as… tu m'as sans doute abandonnée à mon sort et préféré reprendre ta petite vie de chevalier, ta vengeance envers les gens de l'Ordre. Mais au final, je suis toujours en vie, je me suis débrouillée, je m'en suis sortie. Et… et d'ailleurs, que suis-je exactement à tes yeux ?

— Tu es la seule qui compte.

Alliant le geste à la parole, il détacha sa cape, la laissant tomber et s'allongea sur sa couche, me faisant face. Il possédait une telle attraction, que je ne trouvai pas la force de m'en éloigner. Il me tira contre lui.

— Morvan…

— Laisse-moi te prouver à quel point tu comptes. Bien qu'il ne nous reste plus assez longtemps désormais, laisse-nous encore quelques heures.

— Pourquoi dis-tu ça ? Parce que tu comptes encore tuer Arthur et mourir avec lui !

— Ai-je le choix ?

C'était étrange, je connaissais pourtant l'issue de tout cela, la mort, la chute, la légende. Peu de gens auraient pu affirmer que tout cela avait existé, il y en avait d'ailleurs autant de versions que d'auteurs s'étant risqué à l'écrire. Mais je pouvais à mon tour écrire la mienne, la modifier et permettre enfin une fin moins funeste. Cela aurait-il une réelle incidence sur le futur ? Ou juste une version de plus dans la multitude celles existant déjà ?

— Oui, tu as le choix ! Rentrons chez nous. Laissons cette guerre se terminer sans nous ! Je t'en prie Morvan, partons ensemble !

— Non. Je ne peux plus reculer. En prenant ce nom, Mordred, j'ai scellé mon destin. Cela a toujours été mon destin.

Chapitre 36

Narration de Morvan

Après des heures d'attente, les cris de liesse qui me parvenaient confirmèrent le retour de notre bon roi. Je me précipitai jusqu'à la tente de Lancelot et me tint devant, j'avais ordre de ne point approcher le souverain tant qu'il ne serait mis au courant de la situation à mon égard. Il ignorait encore que Mordred l'avait supplanté dans son propre castel, s'alliant avec ses ennemis. Pour l'heure, ses interrogations et sa hargne se tournaient vers celui en qui il avait pourtant le plus confiance par le passé. Si je ne pouvais me montrer et par la même m'exprimer, personne ne m'empêcha d'y laisser traîner l'oreille.

— Quel revirement d'allégeance, Lancelot ! Je devrais pour cela te faire mettre au pilori, et attendre ton heure.

— Je le sais, mon Roy. Mais accordez-moi de nouveau vostre confiance, du moins tant que Camelot ne vous sera rendu.

— Que dis-tu là ?

— Je dis que vous avez été dupé, Votre Majesté. Sir Morvran, en qui vous placiez vostre confiance, est aujourd'huy autoproclamé Seigneur. Il se fait appeler Mordred et détient Guenièvre, lui faisant sans doute subir les plus affreux supplices réservés à une femme.

Je frémis à cette affirmation, il allait trop loin. Jamais je n'aurais touché à cette harpie aux cheveux d'or. Certes, je n'étais pas aussi aveuglé par sa grâce et sa beauté que la plupart des hommes, sans doute avais-je été moins crédule d'avoir été instruit dans le futur. Mais jamais je ne l'aurais blessée ou abusée. Devais-je alors conclure qu'il extrapolait les faits afin d'attiser la haine de son souverain ou que j'étais devenu une véritable ordure ?

Subitement, je craignais mon choix d'avoir laissé Gaëlle entre les mains de mon autre moi. Et j'ouvris les yeux, oubliant d'écouter la suite qui me parvenait par bribes. Lancelot faisant de nouveau allégeance à son Seigneur, celui-ci lui accordant toute sa confiance afin de libérer ce qui devait l'être.

— Je dois aussi vous conter une étrange histoire. Vous connaissez l'existence de la porte de Brecheliant et de ses prodiges, n'est-ce pas ? Hé bien, sachez qu'un Morvran d'il y a cinq ans nous est revenu, le cœur aussi pur et dévoué qu'auparavant.

— Tu veux dire qu'il existe deux Morvran ? Comment cela serait-il possible ?

— Difficile à expliquer, mais c'est ce qui s'est produit. Morvran le jeune nous sera fort utile. Sa ressemblance parfaite trouble les Saxons ; ils n'oseront s'en prendre à celui qui ressemble tant à leur Seigneur. Je compte donc l'envoyer dès demain au-devant des lignes ennemies.

J'étais prêt. Je devais parvenir à sauver le Roy même si pour cela je devais me battre avec mon propre double. Je savais ce combat perdu d'avance car Mordred disposait d'une arme que je ne possédais pas. Le désir de vengeance. A moins que Gaëlle ait pu l'adoucir et le faire revenir sur sa décision. Cette pensée m'arracha une grimace, l'imaginant dans ses bras nous confondant lui et moi.

Décidément, il est vrai que le cœur tourmente la raison.

Mais quelle était cette histoire de revirement ? Lancelot avait-il trahi lui aussi durant mon absence ? Sa passion pour cette diablesse, capable de lui faire tourner les sangs l'avait-elle entraîné à désobéir à ses vœux ?

Bon sang, ces cinq années d'écart avaient-elles changé tout ce que je connaissais à ce point ! J'entrai sous la tente où mes compagnons fêtaient la bonne nouvelle. Ils n'osaient se saouler car tout danger était loin d'être derrière nous mais ils trinquaient d'eau claire et de bière légère.

— Owain ! Pourrais-je m'entretenir avec toi ?

— Oui mon ami.

Je le menai dehors, quelques tentes plus loin.

— Dis-moi, que s'est-il passé durant ces cinq années, qu'ai-je fait contre vous durant ce temps ?

*— Tu tiens vraiment à le savoir ?*hésita-t-il.

Il y a quelques jours à peine, il m'aurait tranché la gorge pour cela mais aujourd'hui, c'est lui qui craignait de me blesser.

— Je t'en prie.

— Tu es simplement parti afin d'embrasser tes proches comme bien souvent. Mais à ton retour, tu étais si… différent ! Tu t'es rendu auprès du Roy, dénonçant la trahison de Guenièvre et Lancelot. Ils furent pris sur le fait. Tout se passa si vite… nous fûmes tous sous le choc. Après avoir occis sans pitié ceux qui l'avaient pris en faute, Lancelot dut fuir pour l'Armorique, plutôt que risquer la disgrâce et la torture. Arthur demanda à l'enchanteur Myrddin de cloîtrer la reine dans sa tour,

elle doit y être encore. Ensuite, il t'a confié son domaine et s'est lancé à sa poursuite. Dès que tu fus en place, tu commis ton premier crime. Je me souviens, tu traversas la cour, marchant droit sur Gauvain, seul survivant avec toi du crime de Lancelot, et tu plantas une courte lame par trois fois entre ses côtes. Tu ne lui laissas aucune chance. Puis, tu lui lanças un objet au visage.

— Quel objet ?

— Une brosse à cheveux gravée d'une rose. Te souviens-tu ? La reine en possédait une également, et tous les chevaliers en quête d'une âme sœur en avaient demandé une réplique pour l'offrir en cadeau. Toi-même, tu en avais fait faire une pour ton épouse. C'est là que nous avons appris qu'elle était morte. Quel rapport cela a-t-il ? Dis-le-moi.

Je soupirai alors que les pièces du puzzle se mettaient en place. Cette histoire n'était pas la mienne. Je me souvenais bien de cette histoire de brosse qui avait fait le tour du royaume, mais je n'étais pas marié, ce n'était pas moi. Cela expliquait tant de choses tout à coup. Etions nous Mordred et moi le même homme ? Ou deux destinées différentes ? Une destinée que je ressentais pourtant comme mienne comme si elle tentait de s'emparer de moi.

Ou n'étais-je tout simplement pas rentré chez moi. Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte.

— Gauvain fut envoyé pour ôter la vie à mon autre moi, celui qui devait devenir Medrawt. Il manqua sa cible, et ce fut son épouse qui, à sa place, reçut le coup. Je comprends trop bien la douleur qui l'a alors étreint. Il avait déjà perdu les siens, livrés à l'Ordre que le roi Arthur avait laissé grandir en puissance. Dans sa quête désespérée pour les sauver, le roi lui arracha, indirectement, sa compagne. Dès lors, la folie le gagna, et son désir de vengeance, sachant Arthur responsable — tant pour avoir laissé l'Ordre agir que pour avoir mandé un assassin — ne cessa de consumer son cœur.

Et ainsi, mis en confiance après avoir dénoncé un crime odieux afin de troubler le cœur du souverain et de l'éloigner à la suite de l'amant, il avait profité de son absence pour rallier Saxons, Angles et Jutes à sa cause. Ou avait-il donc la tête ! Dès qu'ils sentiraient le vent tourner, il finirait aussi mal que possible. Á moins de vouloir juste reprendre le cours des choses. Finalement, il suivait pratiquement à la lettre ce que les livres de légendes nous contaient depuis des siècles.

Mordred savait très bien où ses pas le mènerait, il irait à Camlann, c'était certain. Nous nous y rendrions dès demain et je le stopperais avant qu'il ne le fasse. En attendant, Gaëlle était en danger de mort s'il l'abandonnait. Et il ne pouvait l'emmener. D'ailleurs, son nom ne figurait nulle part.

— Lancelot vient de prêter allégeance, repose-toi, ami. Demain, nous partirons pour écrire notre nom dans l'histoire.

— *Attends !* me retint-il. *Dis-moi, toi qui sembles connaître le futur, Lancelot m'a dit que tu savais. Et moi, comment cela finira-t-il ? Réponds-moi, je te prie, tu ne peux mentir.*

— *Tu mourras demain, mon ami. Mais ton nom traversera les âges et sera élevé parmi les héros des siècles à venir.*

Il devint blême face à sa mort annoncée et me servit un maigre sourire, celui d'un chevalier qui savait qu'il finirait avec honneur.

— *Alors j'en décimerai cent avant trépas.*

Peu de mes amis survivraient dans ce combat, cela me serrait le cœur et je me détournai avant que mes yeux ne me trahissent. Je ne pouvais l'empêcher, c'était déjà trop tard.

Chapitre 37

Narration de Gaëlle

Rapidement, il se délesta du haut de son habit avant de s'attarder sur mon corsage, dénouant les rubans. Je me saisis de ses doigts et hochai négativement de la tête.

— T'ai-je à ce point déçu que tu me repousses ? N'existe-t-il plus aucun sentiment en ton cœur pour l'homme que j'étais ?

— Pour celui que tu étais… je ne me l'explique pas, mais c'est comme s'il y en avait toujours eu, ils se sont réveillés le jour où je t'ai vu.

— Tu te souviens donc de ce jour où ton père nous a présenté, ou tu as pris ma main…

Comme il prit la mienne, la serrant doucement avant de la porter à sa bouche et de la couvrir de petits baisers.

— Tu as juré d'être mon amie. Je venais de perdre mes parents, c'était alors pour moi la chose la plus atroce sur terre. Je ne me doutais pas qu'elle serait à ce point semblable à ta perte. J'ai été fou, je le conçois, de me jeter tête baissée dans cette vengeance. Me pardonneras-tu un jour ?

Je ne comprenais pas où il voulait en venir. Mon père nous avait présentés ? Mais quand ? Jamais ! J'avalai difficilement ma salive.

— Te souviens-tu du jour où j'ai demandé ta main, à l'aube de tes dix-huit ans et où tu m'as répondu que j'avais pris mon temps pour me décider.

Il sourit. Ce devait être son premier réel sourire depuis que je l'avais revu. Rien de ce qu'il se rappelait n'était vrai pour moi. Mon cœur se serra plus encore lorsque me vint l'évidence. C'était incompréhensible, je n'aurais su comment l'expliquer. Je n'étais pas sa Gaëlle, cette fois, j'en étais sûre. Et il n'était pas mon Morvan. Pouvait-il exister deux réalités ? Ancelin m'avait-il fait franchir les frontières de l'une d'elles, m'éloignant de lui à tout jamais ? Les larmes me montèrent aux yeux. Alors Morvan ne me retrouverait peut-être jamais ! J'étais seule, je n'avais plus que lui.

Lui qui faisait figure d'homme le plus cruel qui soit et cet homme en cet instant avait pourtant les traits de cet autre dont j'étais tombée amoureuse. Et s'il restait un espoir qu'il cesse cette folie ? Qu'il n'aille pas plus loin, ni ne se fasse tuer de la main d'Arthur ? Devais-je lui avouer qu'il se

trompait, que sa femme, une autre moi soit réellement morte et le plonger plus encore dans le chagrin et la folie ?

Ils se ressemblaient tant. Ses yeux, son sourire, sa façon de me regarder, ses fossettes rougissantes. Ses doigts frôlant ma poitrine firent naître d'agréables frissons. Et je compris que je l'aimais lui aussi. A défaut d'être sauvée par lui, c'était moi qui pouvais le sauver.

Devant mon mutisme, il se pencha et m'embrassa. Prenant toutes les précautions que l'on put accorder à une jeune mariée effarouchée puis plus passionnément. Cela non plus, je ne pouvais l'expliquer, j'aimais cet homme plus que ma propre vie et me sentais incapable de le repousser. Je n'étais pas sa femme, mais quelque chose nous unissait elle et moi. Par-delà le temps, ou bien même si nous vivions dans des univers parallèles, je ressentais ses émotions, son désir, sa peine. Et cela depuis le jour où Morvan était entré dans ma vie.

Il s'enhardit, délaçant ma robe, dénudant ma poitrine avant d'y fondre. Pour un si cruel seigneur, il se faisait plus doux qu'un agneau. J'en oubliais tout, la guerre, sa puissance destructrice, ses désirs de vengeance.

— Je te connais par cœur, me susurra-t-il. Laisse-moi faire.

Je voulus le repousser mais mon bras se fit aussi dur que de la guimauve et plutôt que de l'empêcher, ma main caressa son épaule, glissant dans sa chevelure sombre. Un geste inédit et pourtant familier. Il ne lui fallut pas longtemps pour se montrer aussi fougueux que le lion, me délestant de tout vêtement avant de s'allonger sur moi. Embrasant mon cœur et mon corps. Je ne pu ni n'eus l'envie de lui résister, plantai mes doigts dans sa chair lorsqu'il passa la fine barrière de ma vertu et soupirai d'un plaisir troublé alors qu'il allait et venait en moi.

Son désir assouvi, il se redressa, interdit. Nu, il alla jusqu'à la fenêtre, observant un moment les allées et venues dans la cour. Il avait l'air si vulnérable et pourtant, je l'imaginais aisément tuer quelqu'un de ses propres mains s'il l'avait fallu. Je me couvris d'une fourrure, préservant un reste de pudeur alors que tout mon corps était encore en feu.

— Tout va bien ? Morvan ?

— Tu étais vierge.

Il laissa tomber ces mots comme une fatalité.

— Comment cela se peut-il ?

Il se tourna, le visage meurtri, se dirigeant ensuite vers le mobilier qu'il renversa rageusement. S'empara de l'une des chaises en bois précieux et l'envoya contre le mur de pierre jusqu'à ce qu'elle se disloque pour de bon, envoya la table et son contenu, carafe ou nourriture vers la porte.

Il avait compris ce que je n'osais lui avouer.

— Tu n'es pas… ma… Gaëlle.

J'en ressentis une si grande peine pour lui que les larmes montèrent aux yeux. Sa femme était morte, lui qui croyait l'avoir enfin retrouvée la perdait une seconde fois, ce devait être terrible. Sa carapace se brisait en cet instant, le courbant comme portant de nouveau tout le poids de sa perte sur ses épaules.

— Je suis désolée. Je ne comprends pas moi-même comment c'est possible. Morvan…

— Ne m'appelle plus jamais ainsi. Morvan est mort en même temps qu'elle, ne comprends-tu pas ? Dire que l'espace d'une demi-nuit, j'ai… je songeais à tes paroles, au choix à faire, à laisser tout cela, à nous enfuir à l'aube. Je pensais ma vengeance vaine mais au contraire, il m'a réellement tout pris, je n'en ai pas terminé.

— Morvan… tu peux encore choisir de ne pas le faire.

— Il n'y a plus de Morvan ! hurla-t-il au point de m'effrayer. C'est très bientôt que tout doit se jouer. C'est ça mon choix !

— Calme toi, je t'en prie. Mordred.

Il mit un moment à se calmer et revenir vers moi, je le voyais dans ses yeux, ce n'était plus comme avant. Il me regardait désormais comme celle qui ressemblait à sa femme et non plus à elle. Pourtant, plutôt que d'assouvir sa soif de vengeance, il préféra repartir à la conquête de mon corps, l'embrassant de nouveau et me faisant perdre la tête. Il ne s'endormit que lorsqu'il fut complètement épuisé.

Chapitre 38

Narration de Morvan

Me soumettant aux ordres, je demeurai à l'arrière du convoi. Nous devions rejoindre le camp proche de Salisbury. Selon la légende, l'attaque devrait se faire dans une sorte de passage étroit. Or ici il n'y avait que des plaines, des vallées et quelques bois. Je regrettais de n'avoir pas mieux étudié tout cela. Où aurait lieu l'affrontement final ? Qu'aurais-je choisi si j'étais devenu un traître ?

L'ombre des jeunes chênes me semblait disposée à dissimuler des troupes, même nombreuses. La route s'étranglant en contrebas entre deux collines serait le lieu idéal pour une embuscade, obligeant les chevaliers à se restreindre de quelques hommes à la fois face aux saxons. J'en disposerais à l'embouchure ainsi que sur les hauteurs, prêt à dévaler la colline et frapper à vue.

Je talonnai mon cheval afin qu'il prenne de la vitesse et arrivai à hauteur de Lancelot.

— As-tu averti Sa Majesté de ce qui adviendra en chemin ? De son trépas inéluctable ?

— Bien sûr. Mais il s'obstine à se dire prêt à affronter Medrawt.

— Nous devrions demeurer près de lui, quels que soient les périls. À nous trois, nul doute que nous pourrions le terrasser. Il serait bien plus sage de l'attendre hors de ces bois et d'observer son approche.

— Et voir tout autant que d'être vu ? Je serai à ses côtés, sois-en assuré. Quant à toi, d'autres desseins te sont attribués. Cette fois encore, tu te feras passer pour Medrawt, et tu infiltreras l'ennemi pour démanteler les troupes depuis l'intérieur.

— Je serai mille fois plus utile en veillant sur notre souverain ! m'indignai-je.

— Non, tu seras d'une plus grande utilité là où la bataille fait rage. Si Medrawt te découvre, il saura que tu l'as trahi. Ses plans s'en verront bouleversés, et nous perdrions cet atout.

— Si Medrawt craignait son destin, il ne viendrait pas. Et pourtant, j'en suis certain, il sera des nôtres.

— Certain dis-tu ?

— Après tout, je suis Medrawt. Nous connaissons tous deux la fin qui nous attend, et peu seront ceux qui ressortiront vivants de cette guerre. Veux-tu cela, Lancelot ? Désires-tu vraiment la chute de Camelot ?

Ce petit rappel ne lui plut guère et Lancelot me jeta un regard mauvais. Que disaient les légendes à propos de ce si fier et loyal chevalier. Depuis l'incident de Guenièvre, il avait tout autant perdu l'esprit que mon futur moi. Que l'amour pouvait conduire à d'ignobles desseins, je ne souhaitais pas en arriver là. Le mien me porterait au contraire vers un acte héroïque, quitte à chambouler l'Histoire. Je suis sûr aujourd'hui que c'est ce que Gaëlle aurait préféré.

Malgré mes suppliques, le camp fut monté en bordure d'une petite forêt. Des éclaireurs revinrent avant la nuit, une troupe nous suivait depuis un moment, sans doute des survivants du rivage, d'autres étaient situées plus au nord. Je fus envoyé vers celle à l'arrière, ma cape sombre posée sur les épaules tandis que nos couleurs furent ôtées du dos de mon cheval. Quelques hommes sans mailles et en habits de cuir me suivaient, une carriole bien lourde à nos côtés. Il devait rester une trentaine de saxons, cela ne prendrait pas longtemps.

— Seigneur ! Nous poursuivons le Roy Arthur et ses troupes. Ne les avez-vous point rencontrés en venant jusqu'ici ? s'étonna celui qui avait dû hériter du plus haut grade à la mort de son prédécesseur.

— Oui. Et je l'ai fait passer de vie à trépas. Rentrons au castel.

Il sembla intrigué et il y avait de quoi. Pourquoi Mordred se serait déplacé en personne pour retrouver et ramener un pauvre groupe de lascars pour la plupart blessés, épuisés et sans importance ? Ils n'eurent pas le temps de s'interroger. La carriole se plaça derrière la troupe, la bâche se soulevant et, dans une coordination parfaite, les soldats en sortirent massacrant jusqu'au dernier. Après cela, je devais faire de même pour le camp restant : mentir, trahir, tuer. Lancelot faisait de moi un second Mordred, aux mêmes qualités, au nom de Sa Majesté cette fois.

Nous revînmes au camp de fortune au moment où les troupes s'apprêtaient à partir. Arthur sur son fier destrier les surplombait tous. Son regard bleu perçant, sa prestance tout autant que son éloquence forçait à eux seuls le respect.

— Amis ! Frères d'armes ! Compagnons ! Menons en ce lieu nostre dernière bastaille, avant de rejoindre Camelot la blanche et de la délivrer des griffes du malin. Que ce jour soit gravé dans les livres d'histoire, non pas comme tant d'autres, mais comme l'illustration que nulle chose ne saurait résister à la foi et à l'honneur.

Le premier à crier sa liesse fut Lancelot. Perceval levant son épée, Owain l'imita ainsi que tous les autres. J'étais le seul à voir ce jour comme funeste. Mon regard se tourna vers le nord-ouest, Camelot. Gaëlle était sans doute encore en ses murs. Je l'espérais vivante et intacte. Je l'espérais assez forte pour m'attendre, pour trouver un lieu sûr. Ma Gaëlle, tiens bon, je serai bientôt là.

Chapitre 39

Narration de Gaëlle

Je me réveillai, courbaturée par cette nuit. Ma première fois. De cette façon. Douce, sensuelle et pourtant si dramatiquement complexe. Partageant les sentiments et les désirs d'une autre moi ainsi que les miens. Qui aurait cru cela possible ? Certainement pas moi. Du moins, pas avant de le connaître sous cet aspect. Dans cette vie, Morvan était devenu quelqu'un de si différent, à la fois perdu entre ses devoirs et sa vengeance. J'étais tombée au pire moment, celui où il ne pouvait rebrousser chemin. Pourtant, je ne me résignais pas à le laisser partir et subir le sort qui l'attendait. Alors qu'il reposait encore, les yeux fermés, respirant profondément, je me lovai contre lui. Il ne dormait pas et m'accueillit, m'entourant de son bras.

— N'y va pas. Nous pourrions rentrer chez nous, dans ta petite maison de Beignon. Je suis là, tu ne me perdras pas, tentai-je de nouveau.

Il eut un long soupir et se tourna de façon à m'enrober complètement de son corps. La joue contre son sein, j'entendais son cœur battre et accélérer.

— D'après toi, que se passerait-il si j'abandonnais tout ? Le château reviendrait tôt ou tard à Arthur. Ou peut-être pas. Il ne possède pas que des alliés dans ses troupes. Et puis, tu oublies que mon désir de le vaincre n'a rien à voir avec celui de gouverner. Je veux que les choses changent. Tu oublies aisément qu'il est celui qui a ordonné ma mort et a provoqué celle de ma femme. De ma famille, de tant d'autres. Avec la disparition d'Arthur, l'Ordre ne bénéficiera plus de ce pouvoir immense qu'il détient aujourd'hui. Il se fera désuet au fil des ans, jusqu'à n'être plus assimilé qu'à une sorte de branche lointaine dont on aura oublié les principes fondamentaux. Quand bien même, je voudrais tout arrêter, il y a ici tant d'ennemis de la couronne. Penses-tu qu'ils rentreraient sagement chez eux suite à mon ordre ? Ce serait le chaos, ils pilleraient tout sur leur passage. Je parviens tout juste à les garder sous contrôle. Non. Je vais faire ce que je dois et surtout, maintenant que je connais ton existence, faire en sorte que tu sois à l'abri et survive.

— Tu vas m'emmener avec toi ?

— Non.

Sa réponse se fit tranchante et difficile à soutenir.

— C'est l'erreur que tu as déjà commise ! Que Morvan a commise ! Refuser de m'impliquer alors que je le suis déjà !

— Gaelle…

Il se redressa sur le coude.

— Raconte-moi, en détail, tout ce qui s'est produit depuis le jour où Morvan et toi vous êtes rencontrés. Non ! Avant cela, depuis que cet Ancelin que tu m'as dit être de cette époque est entré dans ta vie, je veux tout savoir.

A quoi bon. Mais cela me permettait de le garder encore un peu plus auprès de moi et de reculer l'échéance. Alors je lui racontai tout. Le départ de Keran mon père lorsqu'il apprit que ses amis Lena et Evan, parents de Morvan, avaient été enlevés et emmenés par l'Ordre. D'Ancelin, qui apparut de je ne sais où et était devenu très vite son ami. Jusqu'au dernier instant, j'avais cru que nous l'accompagnerions en Bretagne mais c'était Ancelin, je me souvenais à présent, qui s'y était interposé. Le rassurant et lui affirmant qu'il prendrait soin de nous en attendant son retour. Il avait honoré sa promesse. Du moins jusqu'aux récents évènements où il tenta de me tuer et me ramena ici. Mordred sembla songeur, il me demanda de poursuivre. Il n'y avait rien d'extraordinaire ensuite. Jusqu'à mon arrivée à Rennes, j'avais vécu une vie banale. Je venais de terminer mes études et encore incertaine sur celles que je souhaiterais reprendre, j'avais trouvé cet emploi à la crêperie. Et puis, un beau matin, Morvan était apparu et tout s'était enchaîné.

— Et donc c'est Ancelin qui t'a enlevée et emmenée dans cette époque.

— Oui. Mais avant cela il s'est battu avec Morvan, lui faisant croire qu'il en voulait à sa vie. Puis à moi. Nous pensions qu'il voulait nous tuer puis seulement nous effrayer et nous séparer mais au contraire, cela nous a rapprochés.

— Que serait-il arrivé s'il ne t'avait pas enlevée ?

— Morvan voulait tuer Ancelin afin qu'il nous laisse en paix, moi et les siens. Puis il serait retourné seul en son temps. Il ne comptait plus revenir. Jamais.

— Tu aimes Morvan ? demanda-t-il sans oser me regarder.

— Oui. C'était comme… une évidence. Bien qu'il me parût hostile au premier regard, je l'ai ressenti très vite.

— Hostile ? Comment ça ?

— Je portais une croix de l'Ordre, il pensait que j'étais de ses ennemis. Mais grâce à cette tentative de meurtre, il a compris que non, que j'en étais la cible et a juré de me protéger. Mais… je ne crois pas qu'il l'ait fait finalement.

— Détrompe-toi. Il t'a suivie. Il était même prêt à m'affronter pour que je lui révèle où tu te trouvais. Je l'ignorais à ce moment-là. Ses obligations de gentil petit chevalier doivent le retenir et lui causer bien des tourments.

— Tu l'as vu ? Et tu ne m'as rien dit !

— Il a beau être moi, je ne comptais pas te partager. Lorsque je partirai, tu prendras un cheval que je t'aurai fait préparer et tu rejoindras ton époque. Tu ne peux pas rester ici. Le château sera assailli et qui sait ce qu'il adviendrait de toi.

— Je ne sais pas même où se trouve la porte.

— Le cheval le saura lui. Mais avant tout, je dois faire quelque chose d'important.

— Non… attends…

Je le retins, caressai son visage et cherchai à plonger mes yeux dans les siens. Comment un regard si pur à cet instant pouvait avoir ordonné autant d'horreurs ? Je l'attirai vers moi et l'embrassai par petites salves. Il y répondit, me bascula de nouveau sur le dos et glissa sa main sous la fourrure qui me couvrait afin de m'offrir d'intimes caresses. Après m'avoir aimée de nouveau, il quitta le lit.

Chapitre 40

Narration de Morvan

Une terrible averse avait débuté au moment où nous rejoignîmes les saxons dans ce qui devait être l'ultime combat. Autour de moi, épées et haches se croisaient, prêtes à trancher et broyer l'ennemi. En plus des trombes d'eau, des hurlements de rage, de motivation ou de douleur, c'en était assourdissant. Á devenir fou. Je me focalisai sur mes assaillants. Si j'avais eu l'esprit perverti, j'aurais pu trouver cela amusant de les voir se figer à mon approche, reconnaissant mes traits, à la limite de se confondre en pardon d'avoir osé lever le bras dans ma direction. Et d'apprécier ensuite leur faciès terrifié lorsqu'ils se rendaient compte que non, je ne pardonnerai pas. D'un geste, trois s'affalèrent au sol. D'autres autour de nous n'avaient sans doute pas encore eu l'occasion de voir ce dont je… nous étions capable Mordred et moi. Ils ouvraient des yeux exorbités, leurs mâchoires tombant avant de reculer.

— *C'est le diable !* s'écria l'un d'eux. *Ne le touchez point ! Il peut nous occire du regard*.

Le bruit fit le tour telle une traînée de poudre. Á tel point que beaucoup ne cherchèrent même plus à me provoquer, se tournant vers un compagnon ou m'évitant. La terreur que provoquait mon double me permit de me frayer un chemin presque trop facilement.

Je pus rejoindre mon roi et tâchai de ne pas le perdre de vue malgré ce que m'avait ordonné Lancelot. Il en arrivait de partout et ma présence soulagea la fatigue d'Arthur. Épuisé de guerre, de voyage et de combats. Épuisé de trahisons. Un éclair zébra le ciel et j'espérai que ce soit Myrddin venu à notre aide. Il n'en était rien. Seul un arbre fut touché, se fendant en deux.

J'en pourfendis deux autres, scrutant les alentours. Mordred pouvait apparaître à n'importe quel moment, nous étions proches de l'heure fatidique. Je cherchai mes compagnons du regard, l'un s'écroula à mes pieds, un autre eut le bras arraché. Je devais le protéger, je devais…

Ce serait en vain, mais je ne pouvais l'abandonner.

— *Jeune Morvran, où est Lancelot ?* me cria-t-il.

— *Je ne sais Majesté, mais je demeure à vos côtés.*

— *Retrouve-le.*

— *Mais Majesté !*

— *Lancelot n'est peut-être plus sur le champ de bataille.*

— *Ou pourrait-il être ?*

— *En route pour Camelot.*

— *Pour sauver la reine ?*

— *Pour voler mon trône*, fit-il d'une voix lasse. *Celui que je t'avais laissé.*

La fatigue ne lui permettait pas d'avoir les idées claires. Celui à qui il avait confié le royaume ce n'était pas moi, pas encore. Peut-être jamais. Un ennemi courut vers lui, je lui barrai la route, faisant crisser la lame de mon épée contre la sienne. Son visage se crispa dans une grimace de stupeur de me voir, le coupa dans son élan. D'un coup de pied à l'estomac, je le fis reculer, lui assénant deux coups du tranchant avant de le transpercer.

Que devais-je comprendre ? Que Lancelot avait quitté le champ de bataille plutôt que de défendre notre souverain ? Qu'il le… trahissait ! Et moi qui pensais que j'étais le seul fourbe de cette incroyable histoire. Sa passion pour Guenièvre l'avait-il tant aveuglé, rendu fou. Comme mon autre moi était devenu fou d'avoir perdu sa femme.

— *Majesté, je demeure à vos côtés en tout temps, quoi qu'il advienne. J'ai juré de vous servir, et mon épée vous est dévouée depuis mon arrivée en vostre royaume. Il en sera ainsi à jamais. Permettez-moi simplement d'envoyer un messager à Camelot.*

— *Myrddin est en chemin depuis fort longtemps.*

Cette pensée me rassura. Merlin. Son allure frêle dissimulait bien plus de puissance que je n'en aurais jamais. Il la protégerait et me permettait de gagner du temps.

Chapitre 41

Narration de Gaëlle

Il m'avait laissée d'un dernier et long baiser qui m'avait semblé si triste. A peine eut-il fermé la porte que je m'habillai prestement et le suivis de loin. Il se dirigea vers l'aile sud-ouest, celle que Guenièvre m'avait conseillé de visiter. Était-ce les geôles ? Il remonta quelques minutes plus tard, traînant un homme dont le visage tuméfié me rappelait quelque chose. C'était le jeune Ancelin.

Ils l'emmenèrent jusqu'à une salle à l'étage. Dissimulée dans l'encadrement d'une porte, j'attendais que les hommes quittent les lieux, les laissant seuls. Une main sur la bouche et mon nez afin de retenir ma respiration, j'allai écouter à la porte. Un coup d'œil par l'orifice de la serrure me fit comprendre qu'ils se trouvaient dans une vaste salle emplie de tapisseries et de décorations, en son centre une table de bois, ronde et épaisse ainsi que treize sièges.

Je n'en revenais pas, si certains faits s'éloignaient de la légende cette table existait bel et bien. Couverte de cuir maintenu par de larges clous à tête ronde et cerclée de métal, Mordred la caressa du bout des doigts.

— Assieds-toi, nous avons à converser.

— Je ne le puis, seigneur. Ces sièges sont destinés aux chevaliers et non aux humbles comme moi.

Ancelin était non seulement blessé mais terrifié, une tache sombre au creux de ses jambes indiquant qu'il s'était uriné sous lui. J'écoutai attentivement, ne comprenant pas ce qui se tramait. J'approchai, me glissant à l'intérieur jusqu'à la première pilasse.

— *Tu diras ces mots et franchiras le cercle, la porte de Brecheliant. Tu iras en un monde à venir, fort étranger pour toy. Là, il te faudra t'adapter sans tarder, apprendre leur langue, et trouver un nommé Keran. Répète ce nom.*

— *Keran ?*

— *Encore ! Répète encore !* s'écria-t-il tandis qu'Ancelin s'exécutait.

— *Charge-le de quérir ses compagnons. Veille, durant ce temps, sur sa dame et sa fille.*

— *Combien de temps, monseigneur ?*

— Des années. Il le faut.

— Mais… ma famille… ma femme porte nostre enfant et…

— Je ferai conduire ta femme et ton enfant en lieu sûr. Tu ne les reverras en vie qu'à la condition expresse d'obéir à mes ordres. Est-ce entendu ?

— Et si j'échoue, seigneur ? Qu'adviendra-t-il d'eux ?

— Tu ne failliras point. Tu as déjà réussi. Ors, répète l'incantation.

Il lui apprenait l'incantation qui avait permis de passer la porte ! Je masquai ma bouche de mes mains. Que devais-je comprendre ? Que c'était lui qui avait eu cette idée ! Et si je n'avais rien dit, les choses auraient-elles eu lieu ?

Oh Seigneur… C'est Mordred qui avait manigancé tout cela ! Qui l'avait envoyé neuf ans plus tôt afin de veiller sur moi, d'attendre son heure, le jour où nous nous rencontrerions. Tout cela pour en venir à cet instant ?

Il stoppa, laissa ses hommes ainsi que le prisonnier poursuivre leur route et, sans se retourner, me sachant dissimulée derrière lui, s'adressa à moi.

— Ainsi la boucle est bouclée. Tu rencontreras ton Morvan, celui qui t'es destiné. Soyez heureux ensemble, vivez ce que nous n'avons pu vivre. En souvenir de nous.

J'approchai, d'un geste il me stoppa.

— Non ! Je dois partir, c'est mieux ainsi tu ne crois pas ?

— C'est faux. Partir oui mais ensemble, passons la porte et…

— Et tu abandonnerais Morvan ? Lui ne t'as pas abandonnée, il est juste…

Il sourit et se tourna vers moi, un instant je crus reconnaître le jeune homme d'il y a cinq ans.

— Il doit être terriblement tiraillé entre son cœur et sa raison. Le pauvre. Il viendra te chercher et vous repartirez. Pour toujours.

Alors c'était fini ? Vraiment ? Il ne reviendrait pas sur sa décision.

J'errai dans les couloirs désertés jusqu'à notre chambre. Les forces de Mordred s'étaient rassemblées dans la cour et au-dehors, elles quittaient les lieux par salve. Le peu que j'en croisiai m'évitèrent comme la peste, faisant un détour plutôt que de se risquer à m'approcher.

Malgré son ordre, je le suivis jusqu'à la cour et l'observai monter à cheval et partir sans se retourner, le cœur gros, prêt à exploser.

La fenêtre de Guenièvre s'ouvrit, faisant refléter le soleil. Elle et sa suivante étaient en danger elles aussi, lorsque les saxons sauraient que Mordred ne reviendrait plus, ils n'auraient plus aucune raison de se tenir loin de nous. Je devais la prévenir. J'entrepris alors de traverser de nouveau les couloirs et les salles. J'en connaissais le chemin à présent et aucun homme ne me retint. La mort terrible de leurs comparses ayant tenté de me molester devait avoir fait le tour du château. Ils me regardèrent comme ils regardaient leur maître, empli de méfiance et de crainte.

Je tambourinai à la porte de la dame, entendis du mouvement, des chuchotis puis l'on m'ouvrit. Fort heureusement Sylvia était présente, elle pourrait m'aider à me faire comprendre.

— *Sylvia, je vous en prie, dites à votre reine que Mordred a quitté le château, qu'il ne reviendra pas. Jamais. Lorsque la nouvelle aura fait le tour de ces murs, nous serons toutes en danger. Il maintenait les saxons mais dès lors, plus personne n'aura d'emprise sur eux. Dites-le-lui.*

Horrifiée par la nouvelle, la jeune fille mit un temps à lui en faire part. Cependant, la reine ne sembla pas aussi émotive. Elle alla simplement s'assoir à sa coiffeuse et se brossa les cheveux tout en se mirant.

— *Dis-lui que je ne peux sortir d'ici.*

Alors qu'elle se coiffait mon regard fut attiré par l'objet qu'elle avait en main. Une brosse en bois, gravée d'une rose. La même que…

— *Cette brosse… connais-tu son origine ?*

— *C'est Arthur qui la lui a offerte. Mais je crois savoir que plusieurs en possédaient une, certains chevaliers les offrant à leur dame.*

J'avais reçu cet objet moi-même des mains d'Alis, la grand-mère de Morvan. Mordred l'avait-elle offert à sa Gaëlle, Morvan à sa grand-mère bien aimée ? Cet objet me rappelait une blessure qui ne voulait pas se refermer. Je me détournai, troublée Et songeai à mon chevalier. Ou se trouvait-il à présent ? Que faisait-il ?

— J*e vous en prie Sylvia, tâchez de la convaincre ! Arthur va mourir ! Je ne connais pas les lieux, il faut suivre Mordred, retrouver les chevaliers, il faut empêcher ça !*

Lorsqu'elle en prit connaissance, la reine se mit à rire.

— *Elle ne peut madame. L'enchanteur l'a enfermée ici.*

— *Alors j'irai seule !*

Soudain elle se leva, passa vivement avant moi et referma sa porte.

— *Si le destin d'Arthur est de mourir alors qu'il en soit ainsi ! Son règne est terminé, le règne de Medrawt prend fin. Vive le nouveau roi de Logres, le Seigneur Lancelot mon bien aimé ! Et toi, pour qui te prends-tu ? Tu n'iras nulle part !*

Elle se saisit d'une lame dissimulée sous sa paillasse et se jeta sur moi. J'eus le temps de me déplacer à travers la pièce, tâchant de lui échapper, tournant elle et moi autour du vaste lit à baldaquin.

— Elle est folle ! Dites-lui d'arrêter !

— *Madame ! Non ma dame, ma reine !*

Sylvia s'interposa, tachant de lui ôter la dague des mains, elle fut repoussée une première fois, frappée du manche la seconde. Alors qu'elle se redressait pour l'arrêter de nouveau, la lame s'enfonça dans sa chair. Cette Guenièvre était folle !

— Sylvia ! Mais vous êtes une grande malade ! Vous ne comprenez pas ! Nos hommes vont s'entre-tuer !

A moins qu'elle ne souhaite la mort du roi ! Où était la douce Guenièvre, symbole d'amour platonique et romantique ? Certainement pas cette harpie. Elle revint à la charge, je me saisis du petit tabouret rembourré de velours comme bouclier. Il fut lacéré. Je lui jetai au visage, la fit reculer tandis que je me jetai sur la porte.

Loin d'être calmée, elle me tira par vers l'arrière par les cheveux, sa lame portée haut devant moi, prête à s'abattre sur ma gorge.

La porte s'ouvrit brutalement et je m'apprêtai à voir Mordred, ayant changé d'avis venir me sauver de cette folle. Elle me lâcha, recula et je m'éloignai d'elle au plus vite. L'homme intervenu à temps était un vieillard aux cheveux filasse, à la robe sombre, au regard clair.

Serait-ce… Merlin ?

Guenièvre me lâcha aussitôt, baragouinant des mots qui ne devaient pas être remplis de gratitude à son égard et j'en profitai pour m'en éloigner au plus vite.

— *Gaëlle ! Un fardeau immense quitte mes épaules, vous êtes en vie !*

La voix du père Blaise derrière lui me parvint. Remarquant le corps de Sylvia saignant, il se précipita sur elle, la releva avant de la reposer tristement sur le sol.

— *Nous arrivons trop tard pour cette pauvre fille.*

— *Êtes-vous décidé à enfin me laisser sortir, vieux fou !* cracha la reine.

Sans comprendre, je devinai que ses propos ne devaient pas être élogieux. Il lui octroya à peine un regard se tournant vers moi, il tendit sa main.

— *Viens*.

— Il vous demande de nous suivre. Le moment est proche. Mordred est parti n'est-ce pas ? Personne ne nous a empêché de franchir les murs du chastel.

— Ils sont partis il y a peu. Mordred va mourir, Arthur va mourir, on peut encore les empêcher.

— Diantre ! Vous voulez sauver ce démon ! se signa le moine.

— Il était bon avant, il y a toujours du bon en lui. Saviez-vous père Blaise que votre ordre que vous voyez d'un si bon œil sera à l'origine de la mort de milliers d'innocents. C'est pour cette raison qu'il vous combat.

— Comment pourriez-vous savoir telle chose ! Nul ne peut prédire…

Il ne poursuivit pas sa phrase et me jugea bizarrement.

— Par le ciel, seriez-vous comme lui ?

Il m'indiqua Merlin.

— Non je suis normale, je ne suis juste pas à ma place ici, il est temps que je rentre chez moi. Mais je dois retrouver Morvan.

— Le double de Mordred ? Il est déjà parti avec les autres chevaliers.

— *Oui, tu dois partir, rentrer chez toi,* fit enfin Merlin. *Retrouvons le jeune homme qui n'a pas sa place ici.*

— *Laissez-moi partir moi aussi, Myrddin ! J'ai assez séjourné ici, au milieu de ces porcs !*

— *Tu n'es pas en sécurité reine Guenièvre. Et malgré tes crimes, Arthur m'a demandé de te préserver des violences qui pourraient t'être faites. Tu le sais, si tu sors d'ici, tu seras malmenée par les hommes de ton amant. Patiente encore, Lancelot viendra bien, tôt ou tard.*

La reine tapa du pied, sa colère ne s'était pas éteinte, mais se reportait sur l'enchanteur, celui-ci semblait s'amuser de sa situation.

— *A présent, allons. L'heure approche. Je le sens.*

Chapitre 42

Narration de Morvan

On venait nous annoncer l'arrivée de troupes importantes en provenance des campements de Camelot. Nous étions fourbus, blessés, souhaitant plus que tout voir l'issue de ces combats. Que ce soit par la victoire ou la mort. J'avais vu nombre de mes amis tomber, Owain ne fit pas exception. J'attrapai son corps avant qu'il ne touche la boue et le sang. Il avait le sourire aux lèvres.

— *Tu t'es battu comme un lion mon ami*.

Mes mots lui ayant confirmé qu'il ne serait pas oublié avaient suffi à son bonheur, il partit l'esprit serein, fermant les yeux sur cette vie, m'offrant son dernier soupir. Partait-il vers un autre monde, une nouvelle existence moins rude. Et je ne pus retenir une larme devant cette défaite qui sera contée durant des siècles. Je déposai son corps à l'écart, qu'il se repose, qu'il repose en paix, enfin. Et pour toujours. J'observai enfin, d'un œil nouveau cette folie, ces hommes s'entretuant pour quoi au juste ? Quelque chose qui leur survivra, pour la gloire, la puissance ? Tout cela s'éteindra avec eux, ils n'en profiteront tout au plus que quelques décennies.

Il me fallait tenir. Mais j'en avais assez. La pluie ne s'était calmée qu'en fin d'après-midi tandis que le soleil se rapprochait de l'horizon tentant de nous aveugler de ses rayons fatigués. Las comme nous tous.

Je soufflai un instant, reprenant mon souffle après en avoir balayé deux ou trois et tournai la tête en sa direction, ce serait fini avant la nuit.

Qu'en était-il de Sir Morvran dans les livres de contes et d'histoire ? Je n'avais jamais osé m'y intéresser. Je ne croyais d'ailleurs pas y figurer. Je ne pouvais pourtant périr ici, c'était impensable, j'avais encore trop à faire. Préserver le royaume en soutenant mon roi, ramener Gaëlle dans son époque, définir enfin ce qui m'empêchait de retrouver les miens sains et saufs et les retrouver eux aussi.

Non, je ne me permettrai pas d'échouer !

Le soleil s'était éteint, la mort pouvait de nouveau rôder et emporter les plus faibles. Je sentais son odeur partout autour de moi, je m'embourbai dans la boue et le sang. Montre toi Mordred, montre-toi enfin que cela finisse. Je te pourfendrai moi-même s'il le faut. Je changerai l'histoire !

Je hurlai de rage tout en levant mon épée et repartant au combat.

Une salve de nouveaux ennemis, aussi frais qu'ils pouvaient l'être après des heures de trajet à nous rejoindre, nous tomba dessus. Vu les visages de moins en moins inquiets à me voir, je me doutai que mon double ne devait pas être loin, et qu'ils étaient informés de notre ressemblance. Ce petit jeu des jumeaux prenait fin. Étrangement, ils se battaient sans conviction, ne tentant même pas de me blesser. Ils arrivèrent par petits groupes me faisant reculer peu à peu, jusqu'à me faire dégringoler de la falaise. Bigre ! Je m'éloignai de mon roi ! Non ! Je frappai, plus férocement encore, je devais remonter, le rejoindre, ce devait être un ordre de ce fourbe, de m'éloigner sans me tuer. Ils m'agaçaient, me fatiguaient, me barraient la route. C'en était trop. J'inspirai et hurlant de nouveau tout en expulsant ma magie depuis le sternum, j'en fis reculer quelques-uns avant qu'un autre, bien placé, n'attrapât ma cape. Il me tira en arrière et je me retrouvai sur le dos à leur merci. Aucun n'osa me donner le coup fatal. C'était bien cela, ils avaient ordre de me tenir éloigné mais en vie. Et je voyais sur leur faciès combien cela devait les tourmenter. Ils ne devaient pas bien comprendre la situation et songeaient qu'il s'agissait sans doute de sorcellerie.

— Écartez-vous, par le sang des anciens roys ! Ne me reconnaissez-vous point ? Je suis vostre Seigneur ! Quiconque se dressera encore devant moy goûtera sans délai au fil de mon épée !

Ils hésitèrent, les plus sots reculèrent, préférant un adversaire plus certain dans la vallée, les plus téméraires m'entourant toujours. Je me relevai, hurlai sur eux tous, les fis reculer et hésiter à nouveau avant de devoir parer mes coups. Le sourire de mon plus proche adversaire me convainquit qu'il préférait cela, quitte à mourir que ce ne soit pas pour avoir obéi à un ordre idiot. J'exauçai ses vœux.

Après avoir repoussé les autres, je grimpai la colline, m'agrippant à quelques racines et touffes d'herbes, plantant la lame de mon épée dans la terre boueuse pour m'aider à remonter.

Ne surtout pas perdre Arthur de vue, pas une minute de plus.

Il s'était éloigné, secondé par deux chevaliers, je soufflai un court instant alors que le vent se levait de nouveau, me glaçant jusqu'aux os. Un pressentiment étrange, une impression familière m'étreignit. Il n'était pas loin, j'en étais persuadé à présent, Mordred était arrivé.

Chapitre 43

Narration de Gaëlle

Je suivis le vieil homme dans les couloirs lorsqu'il stoppa devant un mur nu, tout à fait anodin. Posant la main et psalmodiant dans sa barbe, une partie du mur se disloqua et tourna sur lui-même, nous permettant de nous engouffrer dans un couloir sombre. L'issue se referma sur nous

L'extrémité de son bâton scintilla, flamboyant telle une torche et nous permit de voir la route à suivre.

Incroyable ! j'étais en présence de Merlin, le véritable Merlin.

— Ou allons-nous ? Il faut arrêter Mordred. Est-ce que vous me comprenez ?

Non, c'est vrai, comment pourrait-il… fis-je ensuite à mi-voix.

— Je comprends. Ta langue comporte quelques… similitudes… avec d'autres que je connais. C'est fascinant l'évolution linguistique, c'est donc ainsi que l'on parle dans le futur ?

— Votre langue est proche de la mienne en effet, même si les moins érudits ont du mal à comprendre. Un jour cette île parlera tout autre chose, cela s'appellera l'anglais.

— Fascinant, en effet.

— Je dois rejoindre Mordred avant qu'il tue le roi. Il peut changer, vous savez, il peut redevenir lui-même. Les choses sont allées trop loin mais s'il s'éloigne de tout cela, s'il revient avec moi, il peut redevenir lui-même.

— J'aimerais tant que tu dises vrai, que notre roi soit sauf à l'issue de cette bataille. Nous savons toi comme moi qu'il n'en sera rien. On peut déjouer mille fois la mort mais lorsqu'elle en a décidé, rien ni personne n'y échappe. Néanmoins, je te laisserai faire ton choix. Je n'ai pas à interférer, cela m'a déjà coûté cher.

— Comment ça ?

— J'ai eu une vision, Morvan apparaissant comme l'assassin d'Arthur, j'ai déclenché ce qui ferait de lui cet assassin. J'ai envoyé quelqu'un pour le tuer et tout m'a échappé.

— Vous voulez dire que c'est vous qui avez commandité ma mort ? Enfin la mort de… Je m'y perds. C'est comme si j'avais été la femme de Mordred, tout en ne l'étant pas.

— Tout porte à croire qu'il existe bel et bien différentes réalités. Tu n'es pas dans ta réalité, mais vos âmes sont liées. C'est à toi de choisir désormais.

Nous empruntâmes un escalier afin de rejoindre l'étage inférieur. Je m'y engageais avec précaution, les marches étant si étroites que je pouvais me rompre le cou.

— Que voulez-vous dire par choisir ?

Il stoppa net et se tourna vers moi, la lueur de son bâton m'aveuglant, je m'en protégeai de la main.

— Il est vrai que tu ne connais pas ta propre histoire, je dois te la faire connaître afin que ton choix soit fait en toute connaissance de cause.

La lueur s'estompa pour ressembler à la flamme d'une bougie, son bâton à l'apparence commune se terminait en une touffe de petites branches feuillues. Il n'y avait ni feu, ni artifice le permettant pourtant.

— Tu étais si jeune, je vais t'aider à te rappeler car… tu devras faire un choix.

Il posa son pouce sur mon front et tout autour de moi se dissipa. L'enchanteur, les murs, la pénombre, le silence…

Le village que je vis alors me rappelait celui où vivaient Jane et sa famille. Un puit en son centre, une femme qui lui ressemblait qui tirait de l'eau. Elle me souriait et je tendis machinalement les bras vers elle. Pourquoi Merlin me montrait-il Jane ? Jane… C'était moi qui tendais mes mains vers elle. Si petites, si fines. Était-ce une vision de moi ? De ma mère ? Jane était ma… Seigneur !

— Tu es assez grande pour marcher toute seule, Gaenor.

Plus que cette constatation, ce nom, mon véritable nom, me fit l'effet d'un tison incandescent au milieu de ma poitrine, je l'avais oublié jusqu'alors. Je me sentis pleurer, insister jusqu'à ce qu'elle me porte contre son sein, son fardeau dans l'autre main. Cette sensation, il me semblait la retrouver enfin, m'y lover, ne plus vouloir la quitter. Jamais.

Autour de nous, ce fut rapidement des cris, des flammes, de la fumée. Une scène que j'avais déjà vue il y a peu. A présent, c'est Egmont qui m'apparut. Ne sachant pas prononcer les mots, il hurle et lui indique la forêt mais un cheval nous barre la route. Je l'entends qui hurle, tous crient et demandent pitié. Et moi aussi je crie à mon tour. Je me sens étouffer sous le corps de ma mère, tape de mes mains minuscules pour qu'elle bouge, qu'elle se lève, qu'elle vive, qu'elle ne m'abandonne pas !

La libération est brutale, je suis arrachée à elle, pressée dans des bras masculins qui parlent d'une voix que je reconnais. Une odeur de tabac, une barbe qui me chatouille.

— Ne t'inquiète pas petite, je ne vais pas te laisser dans cette folie une minute de plus. Où suis-je tombé ! Et dire que nous pensions que l'Ordre était pire que tout. Ce nouveau Seigneur n'a aucune pitié.

L'émotion me gagnait alors que je réalisais que ma mère avait été cette jeune fille qui m'avait hébergée, que j'étais née de son amour pour un jeune mage saxon. Keran, qui serait désormais mon père, m'emmena à travers la forêt. Après un long chemin, je perçus le tonnerre lorsque nous passâmes la porte.

Je revins à moi, faible, décontenancée face à Merlin et tombai brutalement assise sur les marches les plus proches, le souffle court.

— Je suis née ici. Je veux dire, je naitrai d'ici à quelque temps. Keran m'a trouvée alors qu'il cherchait les parents de Morvan. Il m'a ramenée avec lui et… et…

Et la suite, me parvenait clairement. Il s'était marié avec celle qui n'avait jamais été ma mère et me l'avait bien fait ressentir toutes ces années. Ancelin était entré dans leurs vie comme le lui avait ordonné Mordred, Keran était reparti ensuite, pour toujours. Et je me retrouvai des années plus tard à Rennes par ce que je pensais être une ironie du sort.

— Je suis née dans cette époque, répétai-je, persuadée que ce devait être bien plus grave qu'il n'y paraissait déjà.

Keran avait mentionné un nouveau Seigneur. Mordred ? Alors il n'était pas mort ! Mon esprit s'embrouillait. Rien ne collait. Mordred devait mourir dans peu de temps, emportant le roi avec lui. Le château serait pris d'assaut par leurs ennemis. Était-ce cela ? Non, il y avait quelqu'un d'autre. Qui déjà ? Quel serait ce nouveau Seigneur tout aussi cruel sinon plus qui succéderait à Mordred ?

J'étais née ici, dans cette époque, dans cette version de l'histoire. Une autre moi, ailleurs, dans une existence parallèle à la mienne, avait grandi pour devenir l'épouse de Mordred. Et elle était morte. Deux femmes, un seul visage, un seul cœur peut-être, mais deux vies distinctes qui n'auraient jamais dû se répondre.

Alors pourquoi est-ce que je la sentais si proche de moi ? Comment nos destins avaient-ils fini par se toucher, se frôler, se mêler à ce point ? Était-ce au retour de Keran, lorsqu'il m'avait arrachée à ce monde pour m'élever dans le sien ? Ou bien nos deux existences avaient-elles toujours été liées, comme deux fils d'une même trame, condamnés à se croiser quoi qu'il arrive ? Je ne savais plus.

Ancelin, envoyé ici sur l'ordre de Mordred, avait encore brouillé les pistes, créant sa propre confusion par-dessus celle qui existait déjà. À chaque choix, à chaque geste, quelque chose d'autre se mettait en place, comme si nos deux réalités cherchaient sans cesse à se rejoindre, ou à se déchirer un peu plus.

Arthur avait choisi de faire tuer Morvan, Mordred avait choisi d'envoyer Ancelin. Et tout avait tourné au drame. Et c'était à mon tour de choisir ?

— Les temps se confondent pour celui qui ouvre la porte, fit l'enchanteur. A chaque choix que nous faisons, nous changeons le futur.

Se confondent, se fondent, s'embrouillent comme moi je l'étais.

Tu devras faire un choix…

Sauver Mordred et aider Morvan à retrouver les siens. Car je le sentais à présent, cette âme dont parlaient Alis et Gregor, cette vieille âme qui n'était pas à sa place bloquant la porte, c'était moi. Le puzzle de ma vie se mettait en place. Dès lors que je fus emportée dans le futur, il ne fut plus possible à personne de rejoindre ces années que j'aurais dû vivre ici. Comme une interférence.

Alors ce n'était pas à moi de partir, j'étais chez moi ici.

Morvan, mon gentil chevalier, il devait être déchiré entre sa parole de me protéger et sa loyauté envers le roi. Pire, sa quête qui n'aboutirait jamais. A cause de moi. Si je revenais vers Morvan, si je retournais dans le futur, il ne pourrait jamais terminer sa quête et pourrait même devenir un autre Mordred. Cela me fendit le cœur et je ne pus retenir un sanglot tandis que l'évidence se dessinait peu à peu.

Je pouvais les sauver. Tous les deux.

— Enchanteur. Menez-moi à Mordred. J'ai fait mon choix.

Chapitre 44

Narration de Morvan

Je cherchais du regard dans la vallée, sur les pentes et les hauteurs. Où était-il ? Les cris des chevaliers protégeant le roi me parvinrent, soulevés de terre sans que rien ne les retienne, ils furent expulsés à plusieurs mètres. A quelques pas de là, mon double. Je me troublai un instant, doutant encore que son destin était le mien, que nous étions le même homme. Il dut ressentir ma présence et se tourna vers moi.

Arthur reprenant son souffle se lança contre lui, j'en fis de même stoppant l'arme de notre ennemi commun lorsque celui-ci s'engagea dans le combat.

— *Laissez-le-moi votre majesté, laissez-le-moi.*

— Tu ne peux me tuer, tu ne peux te tuer toi-même, ce serait pire qu'un crime.

— J'en prends le risque !

Nos lames se croisèrent de nouveau. Plus fort que moi mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Il me para sans peine, me repoussant aussi simplement qu'un enfant lors d'un entraînement et leva la main vers moi. Il allait me balayer d'un souffle. Je ne me laisserai pas faire, moi aussi, j'en étais capable et imitai son geste, d'un mot il me retint.

— Gaëlle.

— Quoi ?

— Elle est encore en vie, au château. Laisse ce fou à son destin et va la récupérer. Fuyez d'ici, ne revenez jamais.

— Me crois-tu assez idiot pour te croire !

— Idiot non, épris.

Mon bras se ramollit, il avait touché la corde sensible.

— Quel est le plus important Morvran ? Sauver ce passé qui ne sert plus à rien, qui est écrit de toute manière ou sauver ce qui peut encore l'être. Tes parents, ta femme…

— Gaëlle n'est pas ma femme…

Cette affirmation me causa pourtant une vive douleur au cœur. Elle aurait pu l'être. Elle l'avait été pour lui. Pourquoi les choses avaient-elles été différentes pour nous ?

Il profita de ma faiblesse pour m'envoyer glisser dans la boue. Mon flanc cogna contre une souche, je gémis de douleur lors de l'impact. Je devais me lever, je devais protéger mon roi. Celui-ci prit ma place et les bruits de leur combat me parvinrent.

Cela ne pouvait se terminer comme ça, plantant ma lame dans la boue, je me redressai, levai le bras. Arthur trébucha et tomba en arrière, amorti par l'herbe. Son habit bleu royal avait perdu cette couleur depuis bien longtemps, laissant sa place à une sorte de marron épais rougeoyant. J'envoyai mon souffle vers Mordred qui, au fond se doutait bien qu'il devait encore se méfier de moi. Il recula de quelques pas, s'éloignant de notre souverain et me renvoya mon sort qui me renvoya contre le tronc.

Mes côtes me faisaient souffrir, j'espérais de tout cœur qu'il n'y ait rien de brisé, je devais encore tenir mon épée, ce n'était pas fini, pas encore.

Chapitre 45

Narration de Gaëlle

Nous étions arrivés là où tout devait se jouer. Dans une petite vallée, des troupes s'affrontaient, piétinant des corps, tandis qu'un petit groupe s'en détachait, courant vers une colline aux versants faits de roches et de buissons épineux.

Je me tenais au manteau du père Blaise de toutes mes forces. Me promettant de ne plus jamais monter à cheval suite à cela. La chevauchée avait duré des heures interminables, me broyant le bas des reins, piquant mes membres de froid jusqu'à l'os. Les deux cavaliers stoppèrent, les chevaux piaffaient, encore énervés par leur course et pourtant exténués.

Où était Mordred ?

— Là-haut, me signala le saint homme, pointant du doigt un chevalier à la cape noire en haut de la colline.

Je le vis au milieu des combats, repoussant tant les Saxons, ses alliés, que les soldats et chevaliers d'Arthur. Il s'approcha sans hésiter d'un homme à la courte barbe grise et au tabard boueux portant les symboles de Camelot et de ses chevaliers.

— Morvan ! hurlai-je si fort que ma voix, portée par le vent, fit se redresser un jeune homme a terre en même temps que le roi !

Je me glissai en bas du cheval, courant vers eux.

— Ne faites pas ça ! Tout peut s'arrêter ici et maintenant !

Un saxon déboula de nulle part, hache levée, je me figeai de peur. Mordred, décontenancé par ma présence le fit s'écarter, allant s'écraser contre la falaise tandis que son double plus jeune s'était interposé.

— Gaëlle, n'approche pas !

Il avait sans doute raison. Mais je devais essayer. Dans la vallée, les combats faisaient rage, une troupe ennemie dégringola le long de la falaise abrupte, prenant les chevaliers par l'arrière. Il y aurait de nombreux morts d'après la légende, presque tous les chevaliers y verraient leur fin. Mon cœur se serrait à cette idée, ils avaient été les modèles de cette époque et le seraient encore durant

des siècles et rien ne pouvait être tenté pour arrêter cela. Derrière moi, la monture de Merlin piaffa, l'enchanteur descendit.

— Morvan… tu dois survivre, tu n'as plus rien à faire ici. Retourne à la porte de Brecheliant et accompli ta quête. Tu le peux à présent.

— Merlin m'a tout raconté. Ma vie est ici, je suis née ici. Keran m'a trouvée et ramenée avec lui. Si je repars, la porte ne te permettra jamais de retrouver tes parents. Si elle est bloquée sur cette période, c'est à cause de moi.

Je me tournai vers lui, le visage sale et les yeux emplis de larmes.

— La pauvre âme coincée entre deux époques, c'est moi. Alis avait raison.

Morvan devint blême, je venais de le plonger dans le pire des choix de sa vie. Ses parents ou sa promesse de me protéger. Sauf que cette fois, il ne serait pas seul à décider.

— Je vous aime tous deux, aussi fort l'un que l'autre. Et bien qu'il ne soit pas celui qui m'était destiné, je resterai avec lui, il en a besoin tu comprends. Il doit redevenir celui qu'il était. Rentre, retrouve ta famille, retrouve la vie qui aurait dû être la tienne.

Tout comme au début de notre rencontre, ses joues, son nez aquilin ainsi que ses yeux clairs rougirent d'émotion. Je n'osai prononcer le dernier mot : Adieu, qui devait sceller notre sort.

— Prend ce cheval et va-t'en. Va sauver ta famille, maintenant tu le peux.

Je le tirai, le poussai jusqu'à la monture du Père Blaise, il ne montra aucune résistance. Abasourdi, ne me quittant pas des yeux.

Je courus droit devant moi, blessant mes pieds sur les cailloux traîtres d'un chemin mal dessiné pour retrouver Mordred. J'observai autour de moi, craignant que Myrddin ne s'en mêle malgré ses dires. Il aurait pu, mais apparemment il s'était résigné à ne pas interférer avec le futur. Je ne possédais pas sa sagesse.

La route, dégagée par ses soins me permit de le suivre sans risquer d'être attaquée ou de prendre de mauvais coup. De toute manière, qui se serait attardé sur une folle en chaussons et robe de lin, perdue entre les combats. Je gravis la colline, m'accrochant aux branches, tirant sur ma jupe lorsqu'elle s'accrocha dans des ronces. Elle fut arrachée plus d'une fois, mais quelle importance. Celui que j'aimais allait mourir et je devais empêcher cela. Quitte à tourner en bourrique les générations à venir et leur créant une nouvelle version de l'histoire.

Je trouvai les deux hommes face à face. Arthur, plus âgé que je ne l'aurais cru, portant une fière barbe grise, semblait déjà bien mal. Tous deux haletaient, lui épuisé par la fatigue l'autre par la

douleur, un coup faisant crisser leurs épées l'une contre l'autre me fit sursauter. Celle du roi parant le coup plongea au flanc de son ennemi.

— Mordred !

Le souverain se recula, planta sa lame en terre afin de reprendre son souffle et je me précipitai sur le corps de mon amour.

— Non… non je t'en prie.

— Tu vois… nous avons réécrit l'histoire, Arthur n'est point mort. C'est moi qui m'en vais. Seul.

— Non, tu n'es pas seul, je suis là. Qu'importe si je ne suis pas ta Gaëlle, reste avec moi.

— *Vous êtes…* fit le roi d'une voix éreintée. *Vous êtes celle que j'ai fait tuer sans le vouloir. Comment… est-ce de la magie ?*

Soudain ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit sur un cri silencieux, il sursauta, eut un hoquet et tomba à quelques pas de nous. Derrière lui, Lancelot, la pointe de sa lame inondée du sang de son souverain me toisait.

— *J'avais aussi une promesse à honorer, pardonne-moi Arthur*.

— Vous ! C'est vous qui l'avez tué !

Autour de nous, l'annonce de la mort d'Arthur se répandit en langue saxons, en latin, en vieux françois et tous les dialectes possibles. Les armes tombèrent au sol, il ne restait que peu de soldats de toute manière, les derniers accablés de chagrins et d'épuisement furent décimés pratiquement sans résistance.

— *Tu es donc la fille que quêtait Morvan… Toi qui reviens du castel, dis-moi, je t'en conjure : comment se porte ma dame Guenièvre ? Vit-elle encore ?*

Je hochai de la tête, que me voulait-il ?

— Je ne comprends pas.

— *Rha ! Tu me fais perdre mon temps, gaste créature. Qu'importe, ta langue se taira bien tost… à jamais.*

Il leva sa lame, prêt à me frapper sans pitié lorsqu'il fut soufflé tel un fétu de paille. Son corps alla s'étendre plusieurs mètres en amont, gémissant sous la douleur de ses côtes probablement brisées. Mordred laissa retomber son bras, ses yeux se fermèrent et apparut sur son visage comme un sourire serein.

— Mordred !

Je l'appelai, le secouai, rien n'y fit. Une dernière fois, j'hurlai son nom alors qu'on me soulevait, me tirait en arrière avant de me porter. Je me raccrochai à la cape de celui qui me portait, désemparée.

Chapitre 46

Narration de Morvan

J'avais eu à faire le pire choix de toute ma vie, mais jamais je n'en aurais honte ni n'éprouverais du remords. Choisir entre la possibilité de retrouver mes parents et de les sauver de la mort, sans être certain cependant d'y parvenir ou ne pas hésiter à sauver ce qui pouvait encore l'être.

Je portai Gaëlle jusqu'à mon cheval, accablée de chagrin mais vivante. Bedivere, l'un des chevaliers les plus fidèles nous rejoignit, il posa un genou à terre devant son souverain et pour la première fois de cette existence où j'avais côtoyé ces hommes pourtant fiers et forts, je le vis pleurer. Il arracha sa cape, récupéra avec soin l'épée du défunt et l'y dissimula avant de se tourner vers nous.

— Je cognoissois ta queste, jeune Morvan, me fit-il l'âme triste. Sçache du moins qu'elle est à présent achevée. La mort du Roy sonne celle de l'Ordre, et je m'en irai à ce faire garant.

J'hochai de la tête, retenant mes larmes, ne sachant pas, ne sachant plus lequel de mes sentiments était le plus à vif. La victoire contre mes ennemis, assassin de mes parents, bien que celle-ci se soit faite à mon insu ou la fin d'un règne aussi glorieux.

Quelques soldats blessés et hagards vinrent soulever la dépouille tandis que les cors sonnèrent la retraite, la fin des hostilités, la fin d'un royaume mourant avec son seigneur. La mort de Mordred ainsi que la présence d'un enchanteur trop puissant déroutant l'ennemi, celui-ci préféra se replier, le temps sans doute de se réorganiser et de nommer qui prendrait sa place.

— Ils l'emmènent à Avalon ? Alors c'est fini ? Vraiment fini ? me demanda-t-elle. Et Mordred ?

Je ne savais comment me situer face à ce corps qui aurait pu être le mien un jour, dans cinq années ou peut-être jamais. Serai-je devenu comme lui avec le temps si l'on avait tué ma Gaëlle, aurais-je été suffisamment aigri et fou à force de ne pouvoir rien faire pour contrer l'Ordre ? Devais-je me résigner ?

C'était écrit pourtant et ce que j'en retiendrai, c'est que quoi que l'on fasse, quoi que l'on change, que ce soit soi-même ou l'Histoire, la conclusion est toujours la même.

On ne peut modifier le destin des hommes.

Qui se souviendra de Sir Morvran ? Personne ou si peu. Alors que faisais-je encore ici…

— *Qui est ceste femme ?* demanda le chevalier.

— *Sire. Que l'on donne sépulture digne à cettuy homme, et que soit menée la dépouille du roy jusques en l'isle d'Avalon.*

— *Et pour ceste arme ? Nul n'aura le cœur de s'en servir.*

— *Elle doibt retourner au lac,* intervint Myrddin. *Veuillez l'y plonger, qu'elle y repose jusques au retour du roy.*

— *Son retour ? Arthur reviendra ? En faictes-vous la promesse ?*

— *Il reviendra.*

Bedivere nous salua, le cœur serré et plus rassuré sur un possible miracle, esquissa un sourire triste. Trois soldats ensevelirent le corps de Mordred sous de la terre et des caillasses et je sentais mon âme sœur se répandre dans mes bras. J'avais failli, j'aurais dû mieux la protéger, mais revenir sur le passé n'engendre rien de bon. Je m'en rendais compte. Enfin.

Des larmes brouillèrent mes yeux et l'espace d'un furtif instant je cru distinguer une silhouette féminine s'avancer de nulle part par devant la tombe, elle tendit sa main et celle d'un chevalier en maille, perdant sa carapace sombre se releva. Le temps de frotter mes yeux devant ce rêve éveillé, ils avaient tous deux disparus.

Un réflexe me fit lever la tête, comme si j'allais les voir voleter vers les cieux. Sont-ils à présent réunis et en paix ? Comme nous pourrions l'être, ma Gaëlle et moi à présent ? Eux, réunis dans la mort, nous dans une nouvelle vie.

Nous accompagnâmes le roi en silence. Je tins mon visage dissimulé alors que l'on demanda plus d'une fois qui nous étions. Myrddin y coupant court. Mais que l'on oublie sa détresse, qu'elle oublie sa peine, que tout rentre dans l'ordre. Je la ramènerais avec moi, en notre temps, qu'elle soit née ici ou ailleurs, que m'importe, elle méritait une vie en sécurité et heureuse. Et je serais celui qui y pourvoirait.

Ma queste ici est achevée.

Chapitre 47

Narration de Gaëlle

Le roi mis en terre, le royaume en deuil et pourtant encore tourmenté par les batailles, nous nous faufilâmes dans les bois afin de rejoindre la porte. Laissant derrière nous ces machinations, ces morts, ces rencontres incroyables, des gens que je n'oublierai jamais. Et me revint alors le visage de Jane, celui d'Egmont. J'aurais tellement voulu les revoir une dernière fois, mais depuis l'attaque du village, ils avaient disparu.

Un réflexe me poussa à toucher l'emplacement vide de la petite croix d'argent que je portais jadis autour du cou. Une croix que je possédais depuis toujours, semblable à celle de mes parents tout en étant plus ancienne. Je l'avais transmise à celle qui serait un jour ma mère et la boucle était bouclée.

Jane avait des cheveux bruns, un teint clair et un petit nez retroussé, Egmont les yeux gris. Comme les miens. Et si mon cœur avait compris, il se retourna de chagrin sachant qu'ils ne vivraient pas bien vieux. Qu'un jour ils auraient un enfant, une fillette qu'un homme du futur ramènerait avec lui.

— Gaëlle ?

Morvan me tira de mes songes, il se tenait devant la porte de Brecheliant. Il ôta sa cape bleue, détacha sa ceinture et la laissa tomber ainsi que son épée dans l'herbe. Puis il retira ses mailles, ne gardant que sa chemise.

Alors il ne comptait plus revenir. Ni après m'avoir ramenée ni même y retourner plus tard. Une fois délesté de ce qui faisait de lui un chevalier, il m'ouvrit les bras. Je m'y réfugiai.

— Ma Dame, je vous ai promis mon bras. J'ai failli à ma tâche, pardonnez-moi.

— Vous aviez tout aussi important à défendre, je vous pardonne. Alors vous revenez avec moi ? Vous ne reviendrez pas ?

— Je n'ai plus rien qui me retient ici. Ma quête est finie et j'ai fait mon choix. Il y a des choses qui ne peuvent être changées. Camelot devait tomber dans l'oubli.

— Pourtant personne ne l'oubliera. Arthur sera toujours parmi les plus grands rois ayant existé. Sir Morvran, vous avez fait ce qu'il fallait.

Il eut un sourire triste, baissa les yeux, pris de remords. Il lui faudrait du temps pour accepter son échec et concevoir de ne jamais retrouver les siens. Il baissait les armes en même temps qu'il baissait les bras devant la fatalité.

Moi aussi, j'avais échoué dans ma quête de sauver Mordred, tous nos efforts étaient vains de toute manière, l'histoire était écrite, ils devaient disparaître de cette façon. Et comme elle est toujours écrite par les vainqueurs et les survivants, je comprenais mieux pourquoi certains passages nous étaient revenus si différents et que nul n'avait songé en la trahison de Guenièvre et de Lancelot, futur roi de Logres.

Mais nous ainsi que les druides sauront pour toujours ce qui est réellement arrivé. Ils sauront que la douleur peut mener à la haine et que si l'amour ne peut sauver le monde, il peut au moins consoler le sien.

Je posai ma main sur sa joue, son regard se planta dans le mien. Ses yeux verts se remplirent de larmes, son nez aquilin rougit d'émotion.

De retour dans notre époque, il me sembla fouler des terres inconnues, il faisait plus tiède, le vent était léger, les oiseaux chantaient comme si tout allait pour le mieux. Ni cris, ni boue teintée de sang, ni bataille ou danger de mort en ces lieux. Notre époque pouvait sembler si paisible en cet instant. Et pourtant le brave chevalier qui m'accompagnait avait l'air perdu et hébété d'une jeune enfant qui ne comprend plus très bien ce qui lui arrive.

— Et la porte ? Merlin vous a demandé de la détruire.

Il resta silencieux un instant, son regard s'attardant sur l'anneau de pierre couvert de mousse.

— Je sais. Mais je n'en aurai jamais la force. Alors je ferai autrement : je ne reviendrai plus jamais ici. Ni pour la détruire, ni pour la franchir. Qu'elle demeure, oubliée dans ces bois, gardienne d'un secret que plus personne ne cherchera à percer.

Nous gagnâmes sa voiture, depuis des siècles elle n'avait pas bougé, notre sac de pique-nique s'y trouvait encore et j'y dénichai mon téléphone, coincé dans la poche de ma veste. Les quelques restes d'énergie m'informèrent que j'avais reçu un message. Avant qu'il ne s'éteigne tout à fait, j'en pris connaissance.

C'était ma mère, du moins celle qui avait porté ce titre depuis ma petite enfance. Mon cœur se serra.

— Je repars pour Paris. Inutile de m'y retrouver, suis ta route. Tu n'as été qu'une source de malédiction pour moi en me volant mes deux maris.

C'était peut-être mieux ainsi. Qu'aurais-je pu lui dire à mon retour ? Que Keran était mort, qu'Ancelin ne reviendrait jamais lui non plus. Je pensais qu'elle le savait, depuis toujours elle savait qu'il devait achever sa terrible mission et retrouver sa véritable femme, son enfant. Il n'avait pas eu cette chance.

Je soupirai, l'âme en peine. La main de Morvan venant prendre la mienne, la serrant doucement. Nous étions aussi perdus l'un que l'autre finalement.

— Je ne peux pas rentrer chez moi, lui annonçai-je.

— Alors rentrons chez nous, à Beignon.

Epilogue

Je versai la quantité idéale de pâte sur la plaque chauffée avant de l'étaler à l'aide de la rozell et relevai la tête vers la salle à moitié pleine. Je servais toujours à la crêperie. Depuis quelques semaines Gregor et Alis ayant tenu à prendre une sorte de retraite anticipée.

Un vieil homme entra, portant un long t-shirt noir sur un pantalon tout aussi sombre. Barbu, grisonnant, une casquette vissée sur ses yeux et le dos courbé, il semblait tout à fait anodin. Original, mais anodin.

— Bonjour ! Voulez-vous la carte ? fis-je joyeusement tout en m'approchant.

Il releva à peine le nez, fixant mon ventre rond qui désormais ne laissait plus de doute sur ma grossesse bien entamée et ne réclama qu'un verre d'eau. Je le lui apportai.

— Gaëlle… me nomma-t-il, me stoppant dans mon élan alors que je retournai à la caisse.

— Heu oui.

— Comment va-t-il ?

Il pointa son doigt, maigre et noueux vers la cuisine. Depuis un moment déjà, mon époux était au téléphone avec sa grand-mère.

— Morvan ? Très bien je vous remercie. Vous le connaissez ?

— Il ne possède plus rien de cette haine en lui ? C'est bien.

Le vieillard se tut, ne touchant pas à son verre. Il fouilla dans sa poche, tria quelques pièces de toutes tailles au creux de sa main avant de poser le prix de sa consommation sur la table et se leva. Ce ne fut que lorsqu'il fut droit que ses traits, bien qui plus vieillis encore que dans mon souvenir, me rappelèrent ceux du vieil enchanteur.

— Merlin ? C'est vous ?

— Mis à part le jeune chevalier, tu es la seule qui m'ait jamais appelé par ce nom. Je ne reste pas. Je voulais juste m'assurer que tout rentrerait dans l'ordre. Et je vois que oui, fixa-t-il de nouveau ma rondeur.

Il laissa s'échapper un maigre rire avant de faire quelques pas.

— Qui est le père ?

— Morvan bien entendu, répondis-je pratiquement vexée pour le coup mais toujours sous le choc de sa présence.

— Oui mais… lequel ?

Sa question me glaça d'effroi. A peu de choses près, il est vrai, il était difficile d'en être sûr. Revenant ensuite vers le vieil homme mais celui-ci, plus prestement que je n'aurais cru il était sorti. Je serrai mon ventre et le bébé qui s'y lovait bien au chaud.

. . . . .

Revenu en sa terre natale, Myrddin s'assis sur une pierre, contemplant le cercle encore debout. La porte de Brecheliant comme tous la nommaient. Il soupira, leva les yeux au ciel, suivant quelques nuées d'oiseaux disparaître derrière la cime des arbres et entama sa marche.

Avant de s'acquitter de sa propre destinée, il lui fallait encore accomplir une chose. Pour lui, le temps n'était qu'un cercle, à l'image de ce passage. Un cercle qui fut brisé à force d'erreurs et de folie et il se devait de le refermer tout à fait.

Il traversa la porte, traversa la manche en bateau puis ses pas le conduisirent en Armorique. Il marcha jusqu'à un hameau de campagne situé plus à l'est. Là, une chaumière d'où l'on entendait quelques rires d'enfants stoppèrent ses pas. Il interpella les gamins présents, les interrompant dans leur jeu. L'un des garçons s'avança, ses cheveux presque noirs, ses yeux verts lui rappelant ceux d'un jeune chevalier à la destinée brisée. Il lui sourit.

— Mène moi chez toi mon garçon, je dois parler à tes parents. Ensuite, je te montrerai quelque chose. Et tu en seras le gardien lorsque tu seras grand.

Chaque légende prend sa source dans des faits. Les bardes ne nous auront conté que la surface, oubliant moult détails, colmatant les brèches de la mémoire ou de l'ignorance par quelques tromperies romancées, ne souhaitant que colporter la légende à travers les siècles.

A moins qu'un vieil ermite et enchanteur leur ait soufflé de quoi combler les failles, faussant les pistes. S'assurant ainsi que la boucle serait bouclée quoi qu'il advienne.

De nos jours, il existe bien des versions de cette histoire. Que Mordred fut traître ou fidèle compagnon demeurera incertain. Après tout, peut-être n'y eut-il pas qu'un seul Mordred.

Ni qu'une seule réalité…

Gaëlle Laurier